



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

THÉÂTRE

ALLEMAND.

TOME SECOND.

THE FUTURE

1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 26

THÉÂTRE

ALLEMAND,

OU

RECUEIL

DES MEILLEURES
PIECES DRAMATIQUES,

*Tant anciennes que modernes , qui ont paru en
Langue Allemande ; précédé d'une Disserta-
tion sur l'Origine , les Progrès & l'État
actuel de la Poësie Théâtrale en Allemagne.*

Par MM. JUNKER & LIEBAULT.

TOME SECOND.



A PARIS;

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint Jean;
de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

*Koninklijke
Bibliotheek
te's Hage.*

L'ESPRIT FORT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

DE M. LESSING.

Théâtre Allemand. T. II. A

A C T E U R S.

ADRASTE.

THÉOPHANE, jeune Théologien
Protestant.

LISIDOR.

JULIE.

HENRIETTE. } filles de Lisidor.

Madame **PHILANE.**

ARASPE, Oncle de Théophane.

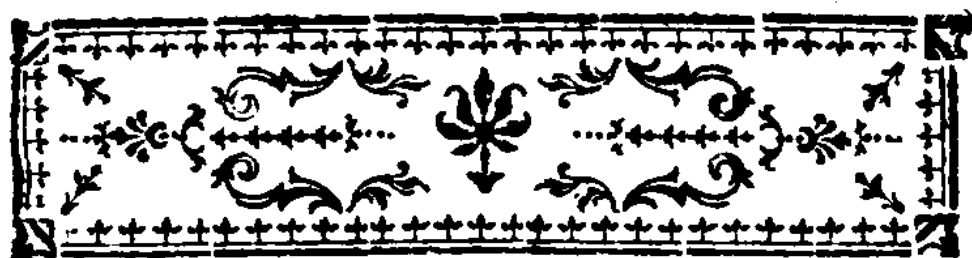
JEAN, Valet d'Adraspe.

MARTIN, Valet de Théophane.

LISETTE.

Un **BANQUIER.**

*La Scene est dans une salle de la maison
de Lisidor.*



L'ESPRIT FORT,
C O M É D I E.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ADRASTE, THÉOPHANE.

THÉOPHANE.

SOUFFREZ, Adraste, que je me plaigne enfin de la froideur insultante avec laquelle vous me traitez depuis long-temps. Il y a deux mois que nous logeons dans la même maison : nous aspirons au même bonheur ; deux sœurs aimables consentent à combler nos vœux ; tout paroît nous inviter à

A ij

L'ESPRIT FORT,
former entre nous le lien d'une tendre
amitié. J'ai tenté mille fois

ADRASTE.

A chaque fois vous avez dû voir
que je ne voulois avoir aucune inti-
mité avec vous. De l'amitié entre
nous ? Savez - vous ce que c'est
que l'amitié ?

THEOPHANE.

Si je le fais ?

ADRASTE.

Toute demande à laquelle on ne
s'attend pas , étonne. Eh bien donc ,
vous le savez. Mais vous connoissiez
aussi ma façon de penser & la vôtre.

THEOPHANE.

Je vous entends ; c'est - à - dire que
vous voulez que nous soyons enne-
mis ?

ADRASTE.

Vous me comprenez mal. Ennemis ?
Il n'y a donc point de milieu ? Quoi ,
faut-il que l'homme aime ou qu'il haïs-
se ? Restons indifférents. Je sais qu'au
fond vous le desirez vous-même : ap-
prenez au moins la sincérité de moi.

COMÉDIE.

THEOPHANE.

M'apprendrez-vous cette vertu dans toute sa pureté ?

ADRASTE.

Commencez donc par vous demander à vous-même , si elle vous plairoit dans toute sa pureté.

THEOPHANE.

Certainement elle me plairoit ; & pour vous en convaincre , permettez-moi d'en faire un essai.

ADRASTE.

Très-volontiers.

THEOPHANE.

Écoutez donc , Adraste Mais souffrez que je commence par dire un peu de bien de moi. J'ai, de tout temps, attaché quelque prix à mon amitié ; j'en ai usé avec circonspection ; j'en ai même été avare. Vous êtes le premier à qui je l'aye offerte , & le seul que je veuille forcer de l'accepter En vain vos regards dédaigneux me disent que je n'y réussirai pas ; assurément j'y réussirai. Votre propre cœur m'en est garant : oui , votre cœur qui

6 L'ESPRIT FORT,

est infiniment meilleur que votre esprit qui se plaît en certaines opinions, grandes en apparence

A D R A S T E.

Je n'aime pas les éloges, Théophrane, & sur-tout ceux qu'on donne à mon cœur aux dépens de ma raison. Je ne fais par quelles foiblesses mon cœur a le bonheur d'intéresser le vôtre ; mais ce que je fais, c'est que je ne ferai tranquille qu'après les en avoir délogées par le secours de ma raison.

T H E O P H A N E.

A peine j'ai commencé l'essai de ma sincérité, que votre sensibilité est bien en mouvement : je prévois que je n'irai pas loin.

A D R A S T E.

Aussi loin que vous voudrez : continuez.

T H E O P H A N E.

Sérieusement ? Votre cœur est donc le meilleur que je connoisse. Il est trop bon pour obéir à votre esprit qu'a ébloui le nouveau, le singulier ; qu'une apparence de solidité en-

C O M É D I E. 7

traîne dans des erreurs brillantes, & qui, par l'envie de se faire distinguer, vous fait ambitionner un titre qui ne devoit être donné qu'aux ennemis de la vertu ou aux scélérats. Vous le nommerez comme il vous plaira : *Esprit Fort*, & si vous osez même abuser des noms les plus respectables, nommez-le *Philosophe* : c'est un monstre, c'est la honte de l'humanité. Et vous, Adraste, que la nature avoit formé pour être un de ses ornements & qui, pour l'être en effet, n'aviez besoin que de suivre vos propres sentimens ; vous êtes né pour tout ce qui est véritablement noble, véritablement grand ; vous vous dégradez de dessein prémédité, pour acquérir, aux yeux de la multitude de petits esprits, une gloire à laquelle je préférerois le mépris de l'Univers.

A D R A S T E.

Vous vous oubliez, Monsieur ; & si je ne vous interromps pas, vous croirez à la fin vous trouver à cette place d'où vos pareils outragent im-

8 L'ESPRIT FORT,

punément le genre - humain pendant des heures entières.

THEOPHANE.

Non , Adraste , non ; ce n'est point un Prédicateur incommode que vous interrompez ; c'est un ami

C'est malgré vous que je me donne ce nom Et cet ami vous devoit une preuve de sa sincérité.

ADRASTE.

Et il vient d'en donner une de son adulation mais de cette adulation adroite qui se déguise sous une certaine amertume , pour ne pas paroître flatterie Vous ferez tant , Théoplane , qu'à la fin vous me forcerez de vous mépriser . . . Si vous connoissiez véritablement la franchise , vous m'auriez dit en face tout ce que vous pensez de moi au fond de votre cœur , vous ne m'auriez pas prêté un beau côté que vous me refusez intérieurement , & vous m'auriez prodigué tous les noms odieux que vos semblables donnent si libéralement à ceux qui ne pensent pas comme eux. En un mot , vous vous seriez montré tel qu'un

Théologien doit se montrer envers ceux qui méprisent ses superstitions, & par conséquent son autorité.

T H E O P H A N E.

Pouvez - vous avoir de pareilles idées ?

A D R A S T E.

Elles sont confirmées par mille exemples Mais nous nous engageons trop avant. Je fais ce que je fais ; & j'ai appris depuis long-temps à distinguer les masques du visage.

T H E O P H A N E.

Vous voulez dire par-là

A D R A S T E.

Je ne veux rien dire , sinon que je n'ai encore aucune raison pour vous excepter des gens de votre état. Il faudroit vous avoir connu long-temps, vous avoir éprouvé dans différentes circonstances , pour

T H E O P H A N E.

Pour rendre à mon visage la justice de ne pas le prendre pour un masque, Fort bien ! Mais comment-y parvenir par un chemin plus court , que par la

A Y.

10 L'ESPRIT FORT,
liaison que je vous propose ? Soyez
mon ami , mettez-moi à l'épreuve

A D R A S T E.

Doucement ! Il ne seroit plus temps
d'en venir aux épreuves , si je vous
avois fait mon ami : j'ai cru qu'elles
devoient précéder.

T H E O P H A N E.

Il y a des degrés dans l'amitié ,
Adraсте ; & je ne demande pas encore
celui de la plus grande intimité.

A D R A S T E.

Vous n'êtes pas même susceptible
du plus bas degré.

T H E O P H A N E.

Je n'en suis pas susceptible ? Où est
donc l'impossibilité ?

A D R A S T E.

Connoissez - vous un livre qui ,
dit-on , est le livre de tous les livres ,
qui renferme les préceptes les plus sûrs
de toutes les vertus , & qui cependant
ne fait aucune mention de l'amitié ?
Connoissez-vous ce livre ?

T H E O P H A N E.

Je vous vois venir , Adraсте. A quel

C O M É D I E. 11

nouveau Collins avez-vous emprunté cette misérable objection ?

A D R A S T E.

Emprunté ou non , cela est égal. Il n'y a qu'un petit esprit qui rougisse d'emprunter des vérités.

T H E O P H A N E.

Des vérités ! Vos autres vérités font-elles du même poids ? Mais êtes-vous capable de m'écouter un moment ?

A D R A S T E.

Allez-vous encore prêcher ?

T H E O P H A N E.

Ne m'y forcez-vous pas ? ou bien prétendez - vous qu'on laisse vos railleries superficielles sans réplique , & qu'il paroisse qu'on ne peut pas y répondre ?

A D R A S T E.

Et qu'avez-vous à y répondre ?

T H E O P H A N E.

Le voici. La charité est-elle comprise dans l'amitié , ou l'amitié dans la charité ? C'est sans doute le dernier.

A vj

12 L'ESPRIT FORT ;

Celui qui commande la charité dans sa plus grande étendue, ne commande-t-il donc pas en même-temps l'amitié ? Je le croirois , au moins ; & il est si peu vrai que notre Législateur ait trouvé l'amitié indigne d'entrer dans ses commandements, que toute sa doctrine n'a pour but que de nous inspirer de l'amitié envers tout le monde.

A D R A S T E.

Vous ne vous appercevez pas que vous le chargez d'une absurdité. Qu'est-ce qu'une amitié qui a tout le monde pour objet ? Il ne faut pas que mon ami soit celui de tout l'Univers.

T H E O P H A N E.

Ainsi vous ne donnez le nom d'amitié qu'à cet accord des tempéraments , ce rapport des esprits , cet attrait secret & mutuel, cette chaîne invisible qui lie deux ames qui pensent & qui veulent les mêmes choses ?

A D R A S T E.

L'amitié n'est que cela.

T H E O P H A N E.

Elle n'est que cela ? Vous êtes donc en contradiction avec vous-même ?

A D R A S T E.

Vous avez la fureur, vous autres, de trouver des contradictions par-tout, excepté où il y en a en effet !

T H E O P H A N E.

Faites-y réflexion, Adraste. Si cette harmonie des ames, qui sans doute n'est pas volontaire, cet accord mutuel qui se rencontre dans plusieurs individus, forment nécessairement l'essence de l'amitié, comment pourriez-vous prétendre qu'il soit l'objet d'une loi ? Où elle se trouve, cette harmonie, elle n'a pas besoin d'être ordonnée ; & où elle n'est pas, on la commanderoit en vain. Comment pouvez-vous donc blâmer le Législateur, de n'avoir pas fait mention de l'amitié prise dans ce sens ? Il en a ordonné une plus noble & plus digne de l'homme que cet instinct aveugle dont les brutes même ne sont pas privées ; une amitié qui se communique après avoir reconnu des perfections, qui ne se

14 L'ESPRIT FORT,

laisse pas diriger par la seule nature ;
mais qui au contraire dirige la nature
même.

A D R A S T E.

Quel galimatias !

T H E O P H A N E.

Vous savez ces choses-là aussi-bien
que moi, Adraste ; & je ne vous les
répète que pour justifier la Religion
du blâme que vous voudriez lui im-
puter , de faire mépriser l'amitié
Je ne dois vous laisser aucun prétexte
de la haïr , cette Religion que vous
devez aimer Vous avez beau me
regarder avec dédain & vous détour-
ner de moi d'une manière offensante....

A D R A S T E (*à part.*)

La vilaine race !

T H E O P H A N E.

Je vois qu'il vous faut laisser le
temps de calmer l'humeur qu'a dû né-
cessairement vous donner la réfutation
d'une erreur qui vous étoit chère.
Adieu ; je vais au devant d'un de mes
parents qui vient d'arriver , & que je
vous demande la permission de vous
présenter.

S C E N E I I.

A D R A S T E.

..... P U I S S É - J E ne le revoir jamais ! Et qui de vous autres Gens d'Eglise ne feroit pas hypocrite ? C'est à eux que je dois mon malheur ! Ils m'ont opprimé , persécuté , sans respect pour les liens du sang qui les unissoit à moi ! Oui , Théophrane , je te voue une haine immortelle , ainsi qu'à tous ceux de ton Ordre ! Faut-il que la fatalité m'amène ici , pour m'allier avec un Membre du Clergé ! Quoi ! ce fourbe , cet imbécille qui a abjuré la raison , deviendra mon beau-frere ? & mon beau - frere par Julie ? Par Julie ? ... Quel cruel destin me poursuit ? Un ancien ami de mon pere m'offre une de ses filles ; j'accours , & j'arrive trop tard : celle qui avoit touché mon cœur , celle avec qui seule je pouvois être heureux , est déjà pro-

16 L'ESPRIT FORT,
mise à un autre. Ah Julie ! tu n'étois
donc pas destinée pour moi ? toi que
j'adore ! & il faudra que je m'unisse à
ta sœur que je ne saurois aimer ?

SCENE III.

LISIDOR, ADRASTE.

LISIDOR.

AH te voilà enfin ! Quoi, toujours
seul ! Dis-moi donc, est-ce l'usage
des Philosophes d'être toujours ainsi
relégués dans quelque coin ? J'aimerois
mieux être je ne fais quoi
Mais si j'ai bien entendu, il me semble
que tu parlois à toi-même. Il est bien
vrai que vous autres Messieurs les
Spéculateurs vous ne pouvez gueres
vous entretenir avec des gens qui vous
villent ; vous prenez le reste pour
des bêtes : cependant

ADRASTE.

Pardonnez-moi

L I S I D O R.

Et de quoi me demandes-tu pardon ?
Tu ne m'as point fait de mal
J'aime qu'on soit gai. Je croyois te retrouver tel que tu étois autrefois quand tu demeurois dans ma maison , pétulant , vif : & je me faisois un plaisir d'avoir un gendre de ce caractère. Il est vrai que l'âge , les voyages & la connoissance du monde ont dû mûrir ton esprit ; mais je ne me ferois jamais douté que tu pusses changer à ce point. Tu n'as plus d'autre occupation que de rêver sans cesse sur ce qui est & sur ce qui n'est pas sur ce qui pourroit être sur ce qui pourroit ne pas être sur la nécessité absolue sur la nécessité non nécessaire sur les a a comment appelles-tu ces petites machines qui voltigent . . . comme cela . . . dans les rayons du soleil ? des a , a dis donc , Adraste

A D R A S T E.

Vous voulez dire des atomes ?

L I S I D O R.

Justement, des atomes. On les ap-

18 L'ESPRIT FORT,

pelle ainsi , parce qu'un homme peut en avaler des milliers à chaque fois qu'il respire.

ADRASTE.

Ha , ha , ha !

LISIDOR.

Vous riez , Adrafte ? Tu t'imagines donc , mon pauvre garçon , que je ne fais rien de ces belles choses - là ? Ne t'ai-je pas entendu disputer assez souvent là - dessus avec Théophane ? Quand vous êtes aux prises , je vous écoute & je fais mon profit de ce que vous dites ; je prends un peu de l'un , un peu de l'autre , & de cela je fais un tout

ADRASTE.

Qui doit être bien monstrueux.

LISIDOR.

Pourquoi donc ?

ADRASTE.

Vous réunissez le jour & la nuit , si vous réunissez mes idées avec celles de Théophane.

LISIDOR.

Mon Dieu ! vous n'êtes pas si oppo-

fés que vous le croyez. Combien de fois ne vous ai-je pas dit que vous aviez raison tous deux ? Je suis convaincu qu'au fond les honnêtes-gens ont la même croyance.

A D R A S T E.

Devroient, devraient avoir la même croyance ! Et cela est vrai.

L I S I D O R.

Voyez la belle distinction ! Croire ou devoir croire, cela ne revient-il pas au même ? Je gage que quand vous serez beaux-freres, vous aurez la même façon de voir & de penser

A D R A S T E.

Théophane & moi ?

L I S I D O R.

Assurément. Vous ne savez pas encore ce que c'est que la parenté. En sa faveur, l'un cédera d'un pouce, l'autre d'un pouce : or, un pouce & un pouce, cela fait deux pouces ; & deux pouces... je parierois que vous n'en êtes pas éloignés l'un de l'autre Mais ce qui me plaît le plus, c'est de voir que le caractère de mes filles sympathise & s'accorde si bien avec les vôtres.

20 L'ESPRIT FORT,

On diroit que Julie est faite exprès pour être la femme d'un Ministre ; & Henriette..... je défie dans toute l'Allemagne qu'on en trouve une qui te convienne mieux. Jeune, jolie , pleine d'enjouement , toujours dansant , toujours chantant , c'est mon véritable portrait en tout : au lieu que Julie , en comparaison d'elle , est la simplicité même, une bonne , un sainte bête.

A D R A S T E.

Julie ? Ne dites pas cela. Son mérite frappe moins , sa rare beauté n'éblouit pas : mais on aime à se laisser enchaîner par des charmes paisibles , on se plie avec réflexion sous le joug qu'elle impose ; on le chérit , on le respecte. Elle parle peu , mais ce qu'elle dit est dicté par la raison.....

L I S I D O R.

Et Henriette ?

A D R A S T E.

Henriette , il est vrai , s'exprime avec graces ; ses discours pleins d'esprit semblent annoncer une ame libre & enjouée. Julie auroit les mêmes

C O M É D I E. 21

avantages , si elle ne préféroit pas la justesse , le sentiment & la vérité à ce brillant fastueux. Toutes les vertus semblent s'être réunies dans son ame

L I S I D O R.

Et Henriette ?

A D R A S T E.

Je lui crois aussi toutes sortes de vertus : mais vous conviendrez qu'il y a un certain extérieur qui le feroit difficilement supposer , si d'ailleurs on n'avoit pas de fortes preuves qu'elles existent en effet. La dignité de Julie , sa modestie naturelle , sa joie douce & paisible , sa

L I S I D O R.

Et Henriette ?

A D R A S T E.

Sa vivacité , son air décidé qui lui sied à merveille , la franchise & la sorte de pétulance avec laquelle elle sent & peint ce qui lui fait plaisir , contrastent admirablement avec les qualités solides de sa sœur ; mais Julie y gagne

LISIDOR.

Et Henriette ?

ADRASTE.

N'y perd pas, si ce n'est que Julie...

LISIDOR.

Ho ! ho ! Monsieur Adraste ! allez-vous me faire croire que vous avez , comme tant d'autres , la maladie de ne trouver bon & beau que ce que vous ne pouvez avoir ? Qui diable vous paye donc pour tant élever Julie ?

ADRASTE.

Je n'ai d'autre intérêt que celui de vous prouver que mon attachement pour Henriette ne m'aveugle pas sur le mérite de sa sœur.

LISIDOR.

Passé pour cela. Julie est une bonne enfant , c'est l'idole de sa grand-maman ; cette bonne femme ne cesse de répéter que la satisfaction que lui donnoit Julie , la faisoit vivre.

ADRASTE.

Ah !

LISIDOR.

Tu soupîres, je crois ! Quel mal te prend ? Garde tes soupîrs pour quand tu auras une femme.

SCÈNE IV.

JEAN, ADRASTE, LISIDOR.

JEAN, (*dans l'éloignement.*)

Pst, pst !

LISIDOR.

Eh bien ?

JEAN.

Pst, pst !

ADRASTE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

JEAN.

Pst, pst !

LISIDOR.

Au diable avec des pst, pst ! ne peux-tu pas approcher, faquin ?

24 L'ESPRIT FORT;

J E A N.

Pft ; Monsieur Adrafte ! un mot en particulier.

A D R A S T E.

Viens donc ici.

L I S I D O R (*va à lui.*)

Eh bien , que veux-tu ?

J E A N (*passe de l'autre côté.*)

Pft ; Monsieur Adrafte ! un feul mot en particulier.

A D R A S T E.

Viens donc , & parle.

L I S I D O R.

Parle ! parle ! Le gendre peut-il avoir des fecrets que le beau-pere doive ignorer ?

J E A N.

Monsieur Adrafte ! (*Il le tire de côté par la manche.*)

L I S I D O R.

Coquin ! je vois bien que tu veux absolument que je m'en aille. Parle donc , parle ! je m'en vais.

J E A N.

J E A N.

Oh vous êtes trop bon ! Si vous vouliez seulement passer un moment de ce côté-là , vous pourriez rester.

A D R A S T E.

Restez , je vous en prie.

L I S I D O R.

A la bonne heure. Si vous pensez. . . .
(*en allant vers eux.*)

A D R A S T E.

Eh bien , que me veux-tu ?

J E A N , (*qui voit que Lisidor s'est approché.*)

Rien.

A D R A S T E.

Rien ?

J E A N.

Non , Monsieur , rien du tout.

L I S I D O R.

As-tu donc oublié.

J E A N (*affectant de la surprise.*)

Eh vous voilà , Monsieur ? Je vous croyois dans ce coin.

B

26. L'ESPRIT FORT,
LISIDOR.

Ne vois-tu pas que le coin s'est ap-
proché ?

J E A N.

Il a tort.

A D R A S T E.

Ne me fais pas languir plus long-
temps, & parle.

J E A N.

Monsieur Lisidor ! mon Maître s'im-
patiente.

A D R A S T E.

Parle, je n'ai point de secret pour
lui.

J E A N.

Je n'ai donc rien à vous dire.

L I S I D O R.

Pendart ! Je vois bien qu'il faut faire
ta volonté Je vais dans mon ca-
binet ; quand vous voudrez y passer

A D R A S T E.

Je vous fuis à l'instant.



S C E N E V.

A D R A S T E , J E A N.

J E A N.

• E S T - I L parti ?

A D R A S T E.

Qu'as-tu donc à me dire ? Je gagerois que c'est quelque sottise , & le bon-homme va croire qu'il s'agit de choses importantes.

J E A N.

Quelque sottise ? En un mot ; Monsieur , nous sommes perdus ! Et vous vouliez que je vous annonçasse cette nouvelle devant Lifidor ?

A D R A S T E.

Perdus ? & comment donc ? Explique-toi.

J E A N.

Cela n'a pas besoin d'explication : nous sommes perdus , vous dis-je

B ij

23 L'ESPRIT FORT,
Et vous vouliez que je vous l'appriſſe
devant votre beau-pere ?

A D R A S T E.

Apprends-le moi donc

J E A N.

Ma foi, il auroit perdu l'envie de ſe
devenir un pareil tour

A D R A S T E.

Eh bien, quel tour ?

J E A N.

Un tour affreux ! Ah ſi les Va-
lets n'étoient pas quelquefois plus pru-
dents que les Maîtres, on verroit de
belles choſes !

A D R A S T E.

Que le D

J E A N.

Ah je me foucie bien de lui, ma foi !
J'aurois bien peu profité à votre école,
ſi je le craignoïs encore.

A D R A S T E.

Je crois, Dieu me pardonne, que
tu fais l'Esprit Fort ? Les honnêtes-
gens s'en dégoûteront bien-tôt, ſi des
valets veulent les imiter Va-t'en :

je te défends de me dire un mot ; je
sais que ce n'est rien.

J E A N.

Et je vous laisserois courir, tête baissée , à votre perte ? C'est ce qui n'arrivera pas.

A D R A S T E.

Ote-toi de devant mes yeux.

J E A N.

Un moment ! Vous vous souvenez, sans doute, dans quel état vous avez laissé nos affaires en partant de chez vous ?

A D R A S T E.

Je ne veux rien savoir.

J E A N.

Aussi ne vous dis-je encore rien, Vous vous souvenez, sans doute , aussi des billets à ordre, que vous avez faits à M. Araspe il y a plus de deux ans ?

A D R A S T E.

Tais-toi ! je ne veux rien entendre.

J E A N.

Apparemment parce que vous voulez les oublier Plût-à-Dieu que

30 L'ESPRIT FORT,
ce fût le moyen de les acquitter
Mais savez-vous qu'ils sont échus ?

A D R A S T E.

Je fais que ce ne sont pas tes affaires.

J E A N.

Vous êtes fort , parce que vous croyez le danger éloigné mais que diriez-vous , si Monsieur Araspe...

A D R A S T E.

Quoi donc ?

J E A N.

Étoit ici.

A D R A S T E.

Que dis-tu ? Tu m'étonnes . . .

J E A N.

Je l'ai bien été davantage en le voyant descendre de la diligence.

A D R A S T E.

Tu as vu Araspe ?

J E A N.

De mes propres yeux.

A D R A S T E (*après avoir rêvé.*)

Je suis perdu !

JEAN.

C'est ce que je vous disois d'abord.

ADRASTE.

Que faire ?

JEAN.

Plier bagage , & nous en aller.

ADRASTE.

Cela n'est pas possible

JEAN.

Préparez-vous donc à payer.

ADRASTE.

Cela ne se peut pas ; la somme est trop forte mais qui sait s'il est venu ici exprès pour moi ; il peut avoir d'autres affaires.

JEAN.

A la bonne heure ! Mais il n'en fera pas moins la vôtre en passant , & nous serons toujours bernés.

ADRASTE.

Tu as raison J'enrage quand je pense à tous les tours qu'un injuste destin ne cesse de me jouer Mais contre qui murmuré-je ? Contre un hazard aveugle qui nous accable sans yo-

31 L'ESPRIT FORT,
lonté, sans dessein ? Ah ! déplorable
vie humaine !

J E A N.

Ne maudissez pas la vie. Quoi, se
brouiller avec elle pour une pareille
misère ? cela n'en vaut pas la peine.

A D R A S T E.

Conseille-moi donc

J E A N.

Est-il bien vrai qu'il ne vous vienne
aucun expédient pour vous tirer d'em-
barras ? Je ne vous croirai bien-
tôt plus tout l'esprit que je vous sup-
posois. Vous ne voulez pas vous en
aller ; vous ne pouvez pas payer :
que reste-t'il donc ?

A D R A S T E.

Je me laisserai assigner.

J E A N.

● Fy donc, Monsieur, vous n'y pen-
sez pas. J'aimerois mieux employer un
moyen auquel je ne balancerois pas
d'avoir recours, quand même je se-
rois en état de payer

A D R A S T E.

Quel est-il ?

J E A N.

Affirmez que vous ne devez rien.
Voilà une belle bagatelle !

ADRASTE, (*avec le mépris le plus amer.*)
Maraut !

J E A N.

Comment, Maraut ? Un avis si salutaire

A D R A S T E.

Que tu ne devrois donner qu'à tes semblables, qu'aux gens de ta trempe.

J E A N.

Etes-vous Adraste ? vous que j'ai si souvent entendu vous mocquer des serments ?

A D R A S T E.

Des serments , comme serments , oui ; mais jamais comme d'une simple protestation de notre parole. Celle-ci doit être sacrée pour un honnête homme , quand même il seroit convaincu qu'il n'y a ni Dieu ni châtiment. Je rougirois toute ma vie d'avoir nié ma signature , & je n'oserois plus signer mon nom , sans me mépriser moi-même.

Bv

JEAN.

Superstition ! Superstition ! Vous l'avez chassée par une porte , & vous la faites rentrer par l'autre.

ADRASTE.

Tais-toi : ne me révoltes pas davantage de tes indignes propos. Je vais trouver Araspe : je lui représenterai ma situation ; je l'instruirai de mon mariage ; je lui prometterai intérêts sur intérêts C'est à la diligence , dis-tu , que je le trouverai ?

JEAN.

Peut-être bien.... Le pauvre garçon me fait pitié : il n'est brave que de la langue ; & quand il est question d'agir , il tremble comme une femme. Heureux celui qui fait se conduire d'après ses principes ; il y a des occasions où il en peut tirer parti Ah si j'étois à sa place ! Mais il faut cependant que je voye où il va.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE.

LISETTE.

AVANT de décider votre différent, Mesdemoiselles, convenons d'abord à laquelle de vous deux j'appartiendrai aujourd'hui. Vous savez que votre commandement est alternatif, & que Monsieur votre pere, qui sent qu'il est impossible d'obéir à deux Maîtres la fois, a sagement ordonné que chacune de vous seroit ma maîtresse à son tour ; ainsi il faut que je sois un jour la Suivante modeste de la dame Julie ; & l'autre jour la folle Suivante de la gaie Henriette : mais depuis que ces deux Messieurs sont à la maison . . .

Bj

HENRIETTE.

C'est de nos Adorateurs que tu parles , n'est-ce pas ?

LISETTE.

Oui , oui , de vos Adorateurs , qui seront bientôt vos impérieux maris.... Depuis , dis-je , qu'ils sont à la maison , tout y va sens dessus dessous , & le bel ordre qui régnoit auparavant , est confondu. Rétablissons - le ! & voyons comme je suis avec vous.

HENRIETTE.

Ce calcul sera bientôt fait : tu te souviens bien du dernier jour de fête , que ma sœur te traîna au Prêche , malgré l'envie que j'avois que tu vinsses avec moi à notre maison de campagne ?

LISETTE.

Cela est juste ; je ne me souviens que trop de cette fête : hélas ! ce fut le dernier jour que l'ordre regna chez nous ; car Théophile arriva le soir.

HENRIETTE.

Ainsi , avec la permission de ma sœur , tu es aujourd'hui à moi.

J U L I E.

Sans contestation.

L I S E T T E.

Allons, Mesdemoiselles, racontez-moi à présent votre différend.

J U L I E.

Notre différend? En vérité il est bien important! Vous êtes folles toutes deux; je ne veux plus en entendre parler.

H E N R I E T T E.

Preuve évidente que tu as tort!... Ecoute, Lisette! nous nous sommes querellées au sujet de nos Adorateurs.....

L I S E T T E.

Je m'en doutois; car à quelle occasion deux si bonnes sœurs pourroient-elles se quereller? En effet, il est désagréable d'entendre mal parler de ce qu'on aime.....

H E N R I E T T E.

Tu donnes à gauche, mon enfant: aucune n'a mal parlé de l'Amant de l'autre; & c'est tout le contraire: no-

38 L'ESPRIT FORT,

tre querelle est venue de ce que l'une
vantoit trop l'Amant de l'autre.

L I S E T T E.

Voilà un genre de querelle tout-
à-fait nouveau.

H E N R I E T T E.

Peux-tu dire autrement, Julie?

J U L I E.

Oh! dispense moi, je te prie.....

H E N R I E T T E.

Point de grace, à moins que tu ne
te retractes.... Réponds, Lisette; t'es-
tu jamais amusée à faire la comparai-
son de nos Epoux futurs? Julie dépri-
me son pauvre Théophile, comme
si c'étoit un petit monstre.

J U L I E.

Méchante Henriette! quand cela
m'est-il arrivé? Faut-il que tu tires de
pareilles conséquences d'une remar-
que faite en passant, & que tu n'au-
rois pas dû relever?

H E N R I E T T E.

Je vois bien qu'il faut te mettre un
peu de mauvaise humeur pour te

faire parler.... Une remarque faite en passant, dis-tu ? Pourquoi as-tu donc combattu pour en prouver la solidité ?

J U L I E.

Tu as des expressions singulieres ! N'est-ce pas toi-même qui as commencé cette discussion ? Je croyois t'obliger en disant qu'Adrasfe étoit l'homme le mieux fait que je connusse. Il me semble que tu devois plutôt me remercier que me contredire.

H E N R I E T T E.

Mais, c'est bien toi qui es singuliere ! Ce que tu appelles contradiction, n'étoit en effet qu'un remerciement de ma part ; & pouvois-je t'en faire un plus flatteur, qu'en appliquant à Théophane un éloge qu'Adrasfe ne sembloit pas mériter ?

L I S E T T E

Elle a raison.

J U L I E.

Non, elle n'a pas raison ; & j'ai dû trouver mauvais qu'elle me traitât

40 L'ESPRIT FORT,

comme un enfant qui ne dit une chose obligeante que pour qu'on lui en dise une autre.

L I S E T T E.

Maintenant , c'est vous qui avez raison.

H E N R I E T T E.

Voilà un drôle de Juge ! As-tu donc oublié que tu m'appartiens aujourd'hui ?

L I S E T T E.

C'est une raison de plus pour être sévère envers vous : il faut éviter l'air de partialité.

J U L I E.

Crois , ma chere Henriette , que je fais estimer dans un homme des qualités supérieures à celles de la figure ; & je trouve ces qualités dans Théophraste. Son esprit ,

H E N R I E T T E.

Mais il n'étoit pas question de son esprit , il s'agissoit de sa figure ; & quoique tu en dises , celle de Théophraste l'emporte. Adrafte est mieux fait , j'en conviens ; il a l'air plus dégagé , plus noble ; mais pour la physionomie

J U L I E.

Je ne suis pas entrée dans ce détail.

H E N R I E T T E.

Voilà justement en quoi tu as eu tort L'orgueil & le mépris se caractérisent dans tous les mouvements de son visage. Tu appelleras cela de la noblesse , si tu veux ; mais cela ne rend pas beau : ses traits , à la vérité , sont réguliers , mais son rire dédaigneux & moqueur y répand une impression qui blesse mes yeux Théophane , au contraire , a la physionomie la plus aimable ; son air doux & serein

J U L I E.

Tu me dis des choses que j'ai remarquées aussi-bien que toi. Ce que cette douceur a de plus touchant , c'est qu'elle est moins l'effet de la combinaison de ses traits , que la suite du calme dont il jouit intérieurement. La beauté de l'ame donne des charmes au corps même le plus difforme , comme la laideur communique au corps le mieux fait je ne sçais quoi de rebutant qui cause un déplaisir inexplicable. Si

Adraſte étoit auſſi religieux que Théopha-
ne ; ſi ſon ame étoit éclairée &
remplie de cette vérité divine qu'il
s'efforce de méconnoître , il ſeroit un
Ange . & à peine il eſt un homme.
Ne te fâches pas , Henriette , ſi je m'ex-
plique ſur ſon compte avec ſi peu de
ménagement. S'il tombe en de bonnes
mains , il deviendra un jour ce qu'il
doit être & ce qu'il n'a pas voulu être.
Ses principes ſur l'honneur , ſur l'é-
quité naturelle , ſont vraiment reſ-
pectables.....

HENRIETTE, (*d'un air de raillerie.*)

Ah , tu diſ trop de mal de lui....
Je ne prétends pas que tu te donnes
la peine de me tranquillifer à ſon ſu-
jet : il eſt comme il eſt , & tel qu'il
eſt , il me vaut bien.... Qu'en-
tends-tu par les bonnes mains dans leſ-
quelles tu diſ qu'il faudroit qu'il tom-
bât ? S'il tombe dans les miennes , il ne
changera guere ! Le ſeul ſecret que je
ſache pour nous rendre la vie ſuppor-
table , ce ſera de me conformer à ſon
humeur : la ſeule choſe que j'exigerai
de lui , c'eſt qu'il ſe déſaſſe de ſon air

mélancolique, & qu'il prenne l'air enjoué de Théophane.....

J U L I E.

Encore Théophane?.....

L I S E T T E.

Chut, Mademoiselle.....

S C E N E I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
THÉOPHANE.

HENRIETTE, (*courant au devant de
Théophane.*)

VENEZ, venez, Théophane.....
Croiriez-vous qu'il m'a fallu prendre
votre parti contre ma sœur? Admirez
mon désintéressement; je vous ai éle-
vé jusqu'au ciel, quoique je sache
que vous ne serez pas à moi. Inagi-
nez-vous que ma sœur soutient qu'A-
draсте est d'une plus belle figure que
vous: je ne la comprends pas; j'ai
beau regarder Adraсте avec les yeux

d'une Amante , & me le faire dix fois plus beau qu'il n'est , je ne peux pas convenir cependant que vous lui cédiez en rien. A la vérité , Julie avoue que du côté de l'ame vous avez l'avantage ; mais nous autres femmes , jugeons-nous de l'ame ?

JULIE.

La causeuse ! Vous la connoissez , Théophrane ; ne la croyez pas.

THEOPHANE.

Moi ne la pas croire , belle Julie ? Pourquoi voulez-vous m'ôter la douce persuasion que vous avez parlé avantageusement de moi ? Je vous remercie , charmante Henriette , d'avoir bien voulu prendre ma défense , & je vous en suis d'autant plus obligé , que je suis convaincu que vous aviez une mauvaise cause à soutenir.

HENRIETTE.

Vous êtes trop modeste !

THEOPHANE.

Je ne suis que juste : il est naturel que renfermé toute ma vie dans le petit espace de mon cabinet avec des livres , j'aye trop négligé mon exté-

meur qui, peut-être, demande à être cultivé comme l'esprit; au lieu qu'Adrasfe élevé dans le grand monde, y a acquis tout ce qui rend aimable

H E N R I E T T E.

Quand même ce feroit des défauts...

T H E O P H A N E.

Ce n'est pas à moi à faire ces remarques. Mais laissez agir le temps; avec le fond de raison que possède Adrasfe, s'il a des défauts, il s'en corrigera bientôt Je suis si convaincu de son retour, que je le chéris déjà d'avance... Que vous vivrez heureuse avec lui, aimable Henriette !

H E N R I E T T E.

Adrasfe ne parle pas aussi noblement sur votre compte, Théophane....

J U L I E.

Voilà une mauvaise observation, ma chère Soeur Quelle est ton intention en tenant un pareil propos à Théophane ? Qu'avoit-il besoin de savoir qu'Adrasfe a mal parlé de lui ? Quelque généreux que soit un homme, il lui est bien difficile de ne pas

46 L'ÉSPRIT FORT,

garder une espece de ressentiment contre celui qui l'a offensé injustement !

THEOPHANE.

Je vous admire , vertueuse Julie ; mais foyez sans inquiétude : toute la vengeance que je veux tirer d'Adraspe, & le seul triomphe que je me propose, c'est de le forcer à bien penser de moi. Je lui pardonne de me mépriser ; il ne me connoît pas. Mais peut-être trouverai-je l'occasion N'en parlons plus , & permettez-moi , Mesdemoiselles, de vous annoncer l'arrivée d'un de mes parents qui a voulu se donner le plaisir de me surprendre ici

JULIE.

Un parent ?

HENRIETTE.

Qui est-ce ?

THEOPHANE.

C'est Araspe.

JULIE.

Araspe ?

HENRIETTE.

Où est-il donc ?

T H E O P H A N E.

Il m'a promis d'être ici tout-à-l'heure.

H E N R I E T T E.

Mon pere le fait-il ?

T H E O P H A N E.

Je ne crois pas.

J U L I E.

Et la grand'Maman ?

H E N R I E T T E.

Viens ; ma sœur , portons-leur les premières cette nouvelle Tu n'es plus fâchée contre moi , n'est-ce pas ?

J U L I E.

Qui pourroit garder du ressentiment contre toi ?

T H E O P H A N E.

Vous permettez que je l'attende ici ?

H E N R I E T T E.

Oui ; mais vous l'amenez aussi-tôt qu'il sera arrivé : entendez-vous ?



SCENE III.

THÉOPHANE, LISETTE.

LISETTE.

JE reste exprès , Monsieur , pour vous faire mon petit compliment. En vérité , vous êtes l'homme le plus heureux que je connoisse au monde ; & si Monsieur Lisidor avoit encore deux autres filles , elles feroient , je crois , toutes quatre amoureuses de vous.

THEOPHANE.

Que Lisette entend-elle par là ?

LISETTE.

J'entends que si elles l'étoient toutes les quatre , deux doivent l'être à présent.

THEOPHANE , (*en souriant.*)

Voilà qui est plus obscur encore !

LISETTE.

Votre sourire ne dit pas cela

Mais

Mais si en effet vous ne connoissez pas ce que vous valez , vous n'en êtes que plus estimable. Julie vous aime , & en cela il n'y a rien que de naturel ; car elle doit vous aimer : c'est seulement dommage que son amour ait l'air un peu trop raisonnable. Mais , que dirai-je de Henriette ? Assurément elle vous aime aussi ; & ce qu'il y a de désolant , c'est qu'elle vous aime d'amour Si vous pouviez les épouser toutes deux !

T H E O P H A N E.

Vous avez de bien bonnes intentions , Lisette.

L I S E T T E.

Oui , & alors vous me garderiez par-dessus le marché

T H E O P H A N E.

Encore mieux ! Lisette a de l'esprit , & je vois

L I S E T T E.

De l'esprit ? je ne m'en doutois pas.

T H E O P H A N E , (*après avoir rêvé un moment.*)

Vous pourriez me rendre un service.

Theatre Allemand. T. II. C

50 L'ESPRIT FORT,
en me disant votre sentiment sur Julie.
Je suis sûr que même dans vos conjectures vous ne frapperiez pas loin du but Il y a certaines choses où l'œil d'une femme voit mieux que celui d'un homme , &

L I S E T T E.

Peste ! ce ne sont pas les livres qui vous ont donné cette expérience Mais si vous y aviez fait attention , vous auriez vu tout ce que je pense sur Julie , dans le peu que j'ai dit d'elle. Ne vous disois-je pas que son Amour me paroïssoit avoir un air trop raisonnable ? Tout est contenu dans ce peu de mots. Elle ne parle que de devoir , de qualités estimables Un Amant doit toujours se défier de ces choses-là Une autre observation qui ne sera pas déplacée ici non plus, c'est qu'elle étoit moins prodigue de toutes ces belles expressions, quand Monsieur Théophile étoit seul à la maison.

T H É O P H A N E.

Vraiment ?

L I S E T T E (*après l'avoir regardé un moment.*)

Monfieur Théophane ! Monfieur Théophane ! vous dites ce *vraiment* d'une maniere d'une maniere

T H E O P H A N E.

De quelle maniere donc ?

L I S E T T E.

Oh les hommes ! les hommes même les plus religieux mais ne perdons pas le fil de notre discours. Depuis qu'Adrafte , allois-je dire , eft à la maifon , il y a de temps en temps entre lui & Julie des regards

T H E O P H A N E.

Des regards ? Vous m'inquiétez , Lifette.

L I S E T T E.

Et vous pouvez prononcer ce mot *inquiéter* fi tranquillement , fi tranquillement !... Oui , des regards , vous dis-je ; des regards qui ne different pas de ceux que j'ai furpris quelquefois entre Mademoifelle Henriette & Monfieur Théophane

52 . L'ESPRIT-FORT,

THEOPHANE.

Moi ?

L I S E T T E.

Où, vous; ne vous étonnez pas . . .

THEOPHANE.

Vous voulez me punir de ma curiosité, Lisette, & je l'ai bien mérité. Mais vous vous trompez; vous vous trompez beaucoup . . .

L I S E T T E.

Fy donc, Monsieur ! Tantôt vous me disiez que j'avois de l'esprit : à présent vous me dites que je n'en ai point. Car si je me trompe si fort . . .

THEOPHANE (*inquiet & distrait.*)

Vous me confondez . . . & je ne comprends pas sur quoi . . .

L I S E T T E.

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur : mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'Adrasfe est fort mal en cour auprès de Henriette. Elle a beau faire pour s'accommoder à sa façon de penser; elle ne peut supporter l'idée d'être peu estimée, & elle ne voit que trop que Monsieur Adrasfe ne regarde

les femmes que comme des créatures destinées aux plaisirs des hommes : & c'est penser très - vilainement ! Voilà les erreurs abominables où tombent les incrédules Vous ne m'écoutez pas . . . Vous êtes distrait , inquiet

T H E O P H A N E.

Je ne fais pas où demeure mon Oncle

L I S E T T E.

Oh il viendra

T H E O P H A N E.

Je ne peux me dispenser d'aller au devant de lui Adieu , Lisette.

S C E N E I V.

L I S E T T E.

VOIL A ce qu'on appelle trancher
Se feroit-il fâché de ce que j'ai voulu le sonder ? Je suis curieuse de voir ce que ceci deviendra. Quoi qu'il en soit, il ne peut lui arriver rien d'heureux que je ne lui souhaite ; & si j'avois

54 L'ESPRIT FORT,
à disposer.... je saurois bien ce que je
ferois.... (*En se retournant.*) Mais qui
vient donc ici ? Ah ! c'est ce cou-
ple de faquins , le valet d'Adrasle &
celui de Théophane : ces singes ridi-
cules de leurs Maîtres. L'un est fri-
pon par irréligion , & l'autre bête par
dévotion. Il faut que je me procure le
plaisir de les épier. (*Elle se retire.*)

S C E N E V.

JEAN, MARTIN, LISETTE
(*cachée à moitié derrière une
coulisse.*)

J E A N.

C O M M E je te dis !

M A R T I N.

Tu me crois donc bien bête. Ton
Maître un Athée ? A d'autres ! N'est-
il pas fait comme toi & moi ? Il a
des mains , des pieds ; il a la bouche
en travers & le nez en long comme un

homme ; il parle comme un homme.... il mange comme un homme.... & tu veux qu'il soit Athée ?

J E A N.

Eh bien , les Athées ne sont-ils pas des hommes ?

M A R T I N.

Des hommes ? ah , ah , ah ! je vois bien à présent que tu ne fais pas ce que c'est qu'un Athée.

J E A N.

Diantre ! Tu le fais mieux , sans doute ? instruis-moi donc.

M A R T I N.

Ecoute un Athée est une engeance des enfers qui , comme le diable , peut prendre mille formes différentes. Tantôt c'est un renard , tantôt c'est un ours tantôt un âne tantôt un philosophe tantôt c'est un chien , tantôt un poète impudent ; enfin , c'est un monstre qui brûle déjà tout vif en enfer une peste sur la terre une créature abominable une bête plus bête

56 L'ESPRIT FORT,
que..... les bêtes féroces..... un
cannibale d'ames..... un anté-christ.....

J E A N.

Cela a des pieds de bouc , n'est-ce
pas ? deux cornes , une queue ?

M A R T I N.

Cela se peut L'enfer l'a engen-
dré par un inceste avec la sagesse de ce
monde c'est oui, voilà ce
que c'est qu'un Athée : c'est ainsi que
nous l'a dépeint notre Curé , & il les
connoît !

J E A N.

Imbécille que tu es ! regarde
moi.

M A R T I N.

Eh bien ?

J E A N.

Que vois-tu en moi ?

M A R T I N.

Rien que je ne voye dix fois meil-
leur en moi-même.

J E A N.

Me trouves-tu quelque chose de ter-

rible , d'effroyable ? Ne suis - je pas
homme comme toi ? As-tu jamais vu
que j'aye été un renard , un âne , un
cannibale ?

M A R T I N.

Mets l'âne à part Mais pour-
quoi me demandes-tu cela ?

J E A N.

C'est que tel que tu me vois , j'ai
l'honneur d'être Athée ! c'est-à-dire ,
un Esprit Fort , comme doit être tout
joli garçon qui veut suivre la mode.
Tu dis qu'un Athée brûle déjà tout
vif dans l'enfer ? Tiens , fleuris un peu :
sens-je le brûlé ?

M A R T I N.

Voilà précisément ce qui prouve
que tu n'es pas un Athée.

J E A N.

Je ne suis pas Athée ? Ne me fais pas
l'injure d'en douter ou bien . . .
mais en vérité , la pitié m'empêche
de me fâcher. Que je te plains , mon
pauvre garçon !

M A R T I N.

Pauvre ? voyons qui de nous deux

C v.

58 L'ESPRIT FORT,
a plus d'argent dans sa poche. (*Il met
la main dans sa poche.*) Tu es un liber-
tin ; tu dépenses tout ce que tu as au
cabaret

J E A N.

Laisse ton argent , mon ami , laisse
ton argent : ce n'est pas de cette pau-
vreté-là que je veux parler , c'est de
celle de ton esprit qui ne se nourrit
que des miseres de la superstition , &
n'est enveloppé que des haillons de la
stupidité Voilà comme vous êtes
tous , vous autres imbécilles casa-
niers , qui n'avez jamais vu que le
clocher de votre village. Si tu avois
voyagé comme moi

M A R T I N.

Tu as voyagé ? Où as-tu donc
été ?

J E A N.

J'ai été en France.

M A R T I N.

En France ? avec ton Maître ?

J E A N.

Oui, mon Maître étoit de voyage.

M A R T I N.

C'est le pays où demeurent les François ? . . . comme j'en ai vu un ?
C'étoit un drôle de corps ! Sous un clin d'œil il faisoit sept pirouettes sur le talon , & sifflait en même-temps.

J E A N.

Oui : il y a de grands génies parmi eux ! C'est chez eux que j'ai commencé à voir clair.

M A R T I N.

As-tu aussi appris à parler François ?

J E A N.

Si je l'ai appris !

M A R T I N.

Oh ! parle donc un peu.

J E A N.

Je le veux bien. *Quelle heure est-il ?
Hola , maman ! La petite fille ! Cent
coups de bâton à ce maraut ! Comment
coquin ?*

M A R T I N.

Voilà qui est drôle ! Et ces gens-là te comprenoient ? Dis - moi , je te prie , ce que cela signifie en Allemand ?

C vj

J E A N.

En Allemand ? Cela ne se rend pas en Allemand : ces choses fines ne peuvent avoir de graces qu'en François.

M A R T I N.

Peste ! . . . Où as-tu été encore ?

J E A N.

Encore ? En Angleterre

M A R T I N.

En Angleterre ? Sais - tu aussi l'Anglois ?

J E A N.

Et que ne fais-jé pas ?

M A R T I N.

Dis-m'en quelques mots.

J E A N.

Quand je t'en dirai, tu n'y entendas pas plus qu'en François : mais revenons à notre sujet. Tu es donc assez sot, mon ami, pour croire qu'un Athée est une chose bien terrible ? Détrompe - toi ; un Athée n'est qu'un homme qui ne croit point de Dieu . . .

M A R T I N.

Point de Dieu ? Ah voilà qui est

bien pis ! Point de Dieu ! & que croit-il donc ?

J E A N.

Rien.

M A R T I N.

Cela paroît assez commode de ne rien croire.

J E A N.

Si cela ne l'étoit pas , mon Maître & moi nous croirions tout ; mais nous sommes ennemis nés de tout ce qui donne de la sujétion & de la peine. L'homme n'est au monde que pour y vivre gai & content. La joie , les ris , le vin , l'amour : voilà ses devoirs. Or , comme la peine est un obstacle à ses devoirs , il est donc nécessairement de son devoir aussi , de fuir la peine... Tiens , mon pauvre Martin , il y a plus de solidité dans ce raisonnement que dans toute la Bible.

M A R T I N.

Je le voudrois bien : mais , dis-moi , qu'a-t-on dans le monde sans peine ?

J E A N.

Tout ce dont on hérite : tout ce

62 L'ESPRIT FORT;

qu'on se procure par un bon mariage. Mon Maître a eu de son pere & de deux de ses oncles riches, une succession qui n'étoit pas peu de chose, & je lui dois le témoignage qu'il l'a mangée en galant homme. Il est à la veille d'épouser une fille riche; & s'il a de l'esprit, il recommencera à vivre comme il a fait auparavant. Mais depuis quelque temps je le trouve bien différent de lui-même; il est tout abruti, & je vois que l'Athéisme même n'a plus le sens commun quand il vise au mariage. Je le remettrai dans la bonne voie..... Ecoute, Martin, je veux faire ta fortune. Il me vient une idée.... Je ne pourrai bien te l'expliquer qu'en buvant une bouteille de vin.... Tantôt tu faisois sonner ton argent: allons boire, mon ami.

MARTIN.

Voyons auparavant quelle fortune j'ai à espérer de toi?

JEAN.

Quand mon Maître se mariera, il lui faudra un domestique de plus..... Une bouteille de vin, & je te donne

la préférence. Tu ne fais que végéter auprès de ton imbécille de manteau noir. Chez Adrasse tu auras de meilleurs gages & plus de liberté ; & par-dessus cela, je te rendrai Esprit Fort ; je te mettrai en état de braver le Diable & sa grand-mère s'il y en avoit.

M A R T I N.

S'il y en avoit ? ho ! ho ! n'est-ce donc pas assez que tu ne croyes point de Dieu ? Veux-tu encore ne pas croire qu'il y ait un Diable ? Prends y garde ; le bon Dieu est trop bon : il rit d'un fou comme toi : mais le Diable.... ne t'y joue pas..... on n'a pas beau jeu avec lui..... Tu me fais trembler.... Je n'ose plus rester avec toi : aussi m'en vais-je.....

J E A N.

Ah coquin, je vois ta finesse : tu as plus peur de payer la bouteille de vin, que tu n'as peur du Diable. Arrête.... J'ai compassion de toi, & je ne veux pas te laisser plus long-temps dans cette superstition. ... Pense - y seulement... Le Diable.... le Diable.... ha, ha, ha

Et cela ne te paroît pas ridicule ? Eh ,
ris donc !

MARTIN.

S'il n'y avoit point de Diable, où
iroient donc ceux qui se moquent de
lui ? . . . Voilà où je t'attends ; voyons
ta réponse ; voyons comment tu te ti-
reras de là ?

JEAN.

Nouvelle erreur, mon ami ! nou-
velle erreur, que la philosophie mo-
derne, cet Oracle de la raison, a dé-
truite & anathématisée. Il est prouvé
dans d'excellents livres qu'il n'y a ni
Diable ni Enfer Connois-tu Bal-
thazar (*), ce fameux Boulanger de
Hollande.

MARTIN.

Je me soucie bien des Boulangers
de Hollande : ils ne font peut être pas
d'aussi bons gâteaux que les nôtres.

JEAN.

C'étoit un Boulanger savant, celui-
là ! Son *Monde enchanté* ah, c'est-
là un livre. Il faisoit les délices de mon
Maître : je te renvoie à ce Livre com-

(*) *Becker* ; ce mot signifie *Boulanger*.

me on m'y a renvoyé. Je te dirai en attendant qu'il n'y a que les imbécilles ou les vieilles femmes qui croient au Diable. Veux-tu que je te jure qu'il n'y en a point ; je veux être un.....

M A R T I N.

Ah ! voilà un beau jurement, ma foi !

J E A N.

Eh bien..... je veux..... je veux devenir aveugle tout-à-l'heure, s'il y en a un.

(Lisette arrive & lui met les mains sur les yeux en faisant en même-temps signe à Martin.)

M A R T I N.

Ce seroit quelque chose. Mais tu sais bien que cela n'arrivera pas.

J E A N, *avec inquiétude.*

Ah Martin..... Martin.....

M A R T I N.

Qu'est-ce qu'il y a ?

J E A N.

Martin, qu'ai-je ? qu'ai-je, Martin ?

M A R T I N.

Eh bien, qu'as-tu ?

J E A N.

Vois-je . . . ou bien . . . Ah ! Dieu . . .
Martin ! Martin est-ce qu'il fait
nuit ?

M A R T I N.

Nuit ? Que veux-tu dire avec ta nuit ?

J E A N.

Ah ! il ne fait donc pas nuit ? Au
secours , Martin , au secours !

M A R T I N.

Quel secours ? qu'as-tu donc ?

J E A N.

Ah ! je suis aveugle ! Je suis aveugle !..
J'ai sur les yeux Je tremble

M A R T I N.

Tu es aveugle ? attends , je te
donnerai un coup de poing , & tu ver-
ras bientôt clair.

J E A N.

Ah ! me voilà puni , me voilà puni ; &
tu as la cruauté de te moquer encore
de moi ? Secoure - moi , Martin , se-
coure - moi. (*Il se met à genoux.*) Je
veux me convertir ; oui , je veux me
convertir : ah quel scélérat j'ai été.

L I S E T T E , (*le lâche brusquement & passe devant lui en lui donnant un soufflet.*)

Maraut !

M A R T I N.

Ha , ha , ha !

J E A N.

Ah ! je respire. (*en se levant.*) Coquine de Lifette !

L I S E T T E.

Oh le poltron ! comme il a eu peur.
Ha , ha , ha !

M A R T I N.

J'étoufferai à force de rire. Ha , ha ,
ha !

J E A N.

Riez , riez Vous êtes de grands imbécilles , de croire que je ne m'en étois pas aperçu (*à part.*) La maudite Carogne , quelle peur elle m'a fait ! (*Il s'en va lentement.*)

M A R T I N.

Tu t'en vas donc ; & la bouteille , la bouteille Ha , ha , ha ! Ma foi , Mademoiselle Lifette , vous avez fait cela à merveilles Venez , que je vous embrasse.

68 L'ESPRIT FORT, COMÉDIE.

L I S E T T E.

Tais-toi, imbécille !

M A R T I N.

Si vous voulez , je vous régalerai
de la bouteille que ce drôle me vou-
loit escroquer

L I S E T T E.

Il ne faudroit plus que cela ! Je vais
conter cette aventure à nos Dames.

M A R T I N.

Et moi à mon Maître.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARASPE, THÉOPHANE.

ARASPE.

LE plaisir de vous surprendre & l'envie d'assister à votre mariage ont été les premiers motifs de mon voyage: mais je ne vous dissimule pas qu'Andraсте y est pour quelque chose aussi. J'ai découvert qu'il étoit ici, & j'ai été bien aise, comme on dit, de faire d'une pierre deux coups. Ses billets son échus, & je ne me sens pas la moindre disposition de lui accorder le plus petit délai. J'ai été surpris de le trouver établi dans la maison de votre futur beau-pere, sur le même pied que vous. Mais malgré cela &

70 L'ESPRIT FORT,
quand même il pourroit par hazard
s'unir à moi d'une façon plus étroite
encore

THEOPHANE.

N'achevez pas , mon cher Oncle.

ARASPE.

Vous savez que je ne suis pas hom-
me à opprimer mes débiteurs d'une
maniere cruelle

THEOPHANE.

Je le fais

ARASPE.

Mais Adrafte fera excepté. On ne
doit rien à un homme qui cherche à se
distinguer des autres , par des principes
aussi ridicules que monstrueux. Il n'est
pas digne qu'on le laisse jouir des
avantages qu'un galant homme se fait
un devoir d'accorder à ses semblables ,
quand ils sont dans la peine. En ren-
dant la vie un peu amere à un Déiste
insolent qui veut nous enlever jusqu'à
l'espoir d'une vie à venir plus heu-
reuse , nous ne lui rendrons pas , à
beaucoup près , le mal qu'il voudroit
nous faire Je sens que je vais

porter le coup mortel à Adrasfe, & que je le mettrai dans l'impuissance de se relever jamais. Cette considération ne m'arrête pas ; je voudrois même faire manquer son mariage. Vous comprenez bien que si l'argent étoit mon objet, je le favoriserois plutôt que de le faire manger, puisqu'il seroit par ce moyen en état de me payer. Mais non ; & quand même je devrois perdre ce qui m'est dû, je veux le réduire à l'extrémité. Oui ; & tout considéré, je regarde cette cruauté comme un service que je lui rendrai. Une situation pénible, l'éclaircira peut-être sur des vérités qu'il n'a pas encore voulu voir, il changera de caractère, en changeant de fortune.

T H É O P H A N E.

Je vous ai laissé tout dire, mon cher Oncle ; oserois-je espérer que vous voudrez bien aussi m'entendre à mon tour ?

A R A S P E.

Volontiers..... Je ne me ferois pas douté que je trouverois dans Théophane un protecteur d'Adrasfe.

Je le suis peut-être moins que je ne le parois ; & il y a ici un concours de tant de circonstances , que c'est plus pour moi que pour lui que j'agis. Je suis convaincu qu'Adrasfe est une espece d'Esprit Fort , qu'on doit plus plaindre que condamner. Il a été égaré dans sa jeunesse ; mais l'âge & la raison le rameneront. Il est à présent dans ce moment de crise ; il ne faut qu'un souffle pour le pousser du bon côté : mais croyez - moi , mon cher Oncle , le malheur dont vous le menacez , l'en détourneroit peut - être pour toujours : vous le réduiriez au désespoir ; & dans sa fureur aveugle , il croiroit avoir raison de maudire & de détester une Religion dont les zélés Sectateurs ne se feroient fait aucun scrupule de le perdre.

A R A S P E.

Ce que vous dites - là est quelque chose : mais

T H E O P H A N E.

Quelque chose ? Ce doit être tout pour un homme comme vous. Je vois
que

que vous n'aviez pas encore considéré votre procédé sous son véritable aspect. Vous n'aviez considéré Adrasle que comme un homme perdu & qu'on ne pouvoit espérer de guérir que par un remède violent. Cette erreur justifie votre vivacité ; mais vous allez juger de lui sans partialité , quand je vous aurai appris qu'il est déjà beaucoup plus réservé dans ses propos aujourd'hui qu'il n'étoit autrefois. A la place de la raillerie & de la dérision qu'il mettoit dans la dispute , il tâche d'y mettre des raisons ; il commence même à répondre à celles qu'on lui oppose ; & j'ai remarqué qu'il éprouve une forte d'humiliation , quand ses propres réponses ne le satisfont pas. Il tâche bien encore un peu de dissimuler sa confusion dans l'air du mépris & de la hauteur : mais c'est beaucoup que ce mépris ne tombe plus sur les objets respectables qu'on défend contre lui , mais seulement sur ceux qui les défendent. Son dénigrement pour la Religion se change insensiblement en mépris pour ceux qui l'enseignent.

Théâtre Allemand. T. II. D

74 L'ESPRIT FORT,
ARASPE.

Ce que vous me dites , est-il vrai ,
Théophane ?

THEOPHANE.

Vous aurez occasion de vous en
convaincre vous-même . . . Vous ver-
rez , à la vérité , que son mépris pour
les gens d'Eglise s'est principalement
rassemblé sur moi ; mais je vous prie
d'avance de n'y être pas plus sensible
que je ne le suis moi-même. J'ai pris la
résolution de ne lui opposer que de la
douceur & de la modération , & je
veux le forcer à devenir mon ami ,
quoiqu'il puisse m'en coûter.

ARASPE.

Si vous avez tant de générosité sur
des offenses personnelles

THEOPHANE.

N'appellons pas cela générosité ;
c'est peut-être intérêt ; c'est peut-être
l'ambition de le confondre & de le
faire rougir de ses préventions contre
les gens de mon état : mais , quoi qu'il
en soit , je fais que vous êtes trop bon
pour vouloir y mettre obstacle. Si

Adraſte vous voyoit le pourſuivre vivement , il croiroit cela concerté entre nous. Sa fureur retomberoit ſur moi, & il me peindroit par-tout comme un homme noir & abject , qui ne l'auroit accablé de proteſtations d'amitié que pour lui plonger, après, le poignard dans le cœur. Je ſerois au deſeſpoir de lui avoir donné un prétexte plaufible de me confondre avec les hypocrites:

A R A S P E.

C'eſt ce que je ne veux pas plus que vous , mon cher Neveu

T H E O P H A N E.

Permettez donc que je vous faſſe une propoſition ou plutôt une priere.

A R A S P E.

Parlez , mon Neveu ; vous connoiſſez mon amitié pour vous.

T H E O P H A N E.

C'eſt que vous conſentiez à me remettre les billets d'Adraſte , & que vous en acceptiez le payement.

A R A S P E.

Le payement ? Vous m'offenſez :

D ij

76 L'ESPRIT FORT,

Quand je ne vous aurois pas déjà dit que l'argent n'étoit pour rien dans ma demarche; ne devriez-vous pas savoir au moins, que ce qui est à moi est à vous?

THEOPHANE.

Je reconnois mon Oncle.

ARASPE.

Et je n'aurois presque pas reconnu mon Neveu Mon plus-proche parent, mon ami, mon seul héritier, me regarde comme un étranger avec qui il doit marchander? (*en tirant son porte-feuille.*) Tenez, voilà les billets, ils sont à vous: vous en ferez ce que vous voudrez.

THEOPHANE.

Mais, avec votre permission, mon cher Oncle, je n'oserai pas en user librement, si je ne les ai pas acquis de la manière convenable.

ARASPE.

Je ne connois de manière convenable entre nous que celle de vous donner, & que vous acceptiez Cependant, pour vous ôter-toute dé-

licateſſe , je conſens que vous me faſſiez une reconnoiſſance par laquelle vous vous engagerez de ne pas demander une ſeconde fois cette ſomme après ma mort. (*en ſouriant.*) Neveu ſingulier ! Ne voyez-vous donc pas que je ne fais que payer à compte

T H E O P H A N E.

Vous me confondez

ARASPE (*tenant encore les billets dans ſa main.*)

Défaites moi donc de ces chiffons.

T H E O P H A N E.

Daignez recevoir les remerciements..

A R A S P E.

Que de paroles perdues ! (*en regardant derrière.*) Vîte , mettez-les dans votre poche : voici Adraſte lui-même.



SCENE II.

ADRASTE, ARASPE,
THÉOPHANE.

ADRASTE (*avec étonnement.*)

CIEL! Araspe ici?

THÉOPHANE.

Souffrez, Adraspe, que j'aie le plaisir de vous présenter mon Oncle.

ADRASTE.

Araspe votre Oncle?

ARASPE.

Oh! nous nous connoissons déjà. Je suis charmé, Monsieur Adraspe, de vous retrouver ici.

ADRASTE.

J'ai couru toute la ville pour vous découvrir. Vous savez où nous en sommes, & je voulois vous épargner la peine de me chercher.

A R A S P E.

Cela n'étoit pas nécessaire : nous parlerons de nos affaires une autrefois ; Théophane s'en est chargé . . .

A D R A S T E.

Théophane ? Ah ! maintenant la chose est claire

THEOPHANE (*avec tranquillité.*)

Qu'est-ce qui est clair , Adraste ?

A D R A S T E.

Votre fausseté , votre fourberie

THEOPHANE (*à Araspe.*)

Nous nous arrêtons trop long-temps ici , mon cher Oncle ; Lifidor vous attend ; permettez que je vous conduise chez lui (*à Adraste*) Oserois-je vous prier de m'attendre ici un moment ? Je ne ferai que conduire Araspe & je reviendrai dans la minute.

A R A S P E.

Si j'ai un conseil à vous donner , Adraste , c'est de ne pas être injuste à l'égard de mon Neveu

D i v

Il ne le fera pas. Venez , mon cher
Oncle. (*Ils sortent.*)

SCENE III.

ADRASTE (*avec amertume.*)

NON, assurément , je ne le ferai pas. De tous ceux de son Ordre que j'ai connus , c'est le plus détestable. Voilà la justice que je lui rendrai. Il a fait venir Araspe tout exprès , cela n'est pas douteux Je me fais bon gré à présent , de n'avoir jamais été sa dupe , & d'avoir toujours pris ses propos miellés pour ce qu'ils étoient . . .



SCÈNE IV.

ADRASTE, JEAN.

JEAN.

Eh bien, Monsieur, avez-vous trouvé Araspe ?

ADRASTE, (*avec la même amertume.*)

Oui.

JEAN.

Les choses vont-elles bien ?

ADRASTE.

A merveille.

JEAN.

Je lui aurois conseillé de faire le méchant ! . . . Sans doute qu'il a déjà pris son congé ?

ADRASTE.

Attends un moment ; tu verras que c'est lui qui va nous apporter le nôtre.

JEAN.

Le nôtre ? Lui ? . . . Où est Araspe ?

D V

Chez Lifidor.

JEAN.

Araspe chez Lifidor ? Araspe ?

ADRASTE.

Oui, l'Oncle de Théophane.

JEAN.

Je me foucie bien de l'Oncle de cet Imbécille ! C'est d'Araspe que je parle.

ADRASTE.

Et moi aussi.

JEAN.

Mais

ADRASTE.

Mais mais ne vois-tu pas que tu m'impaticntes. Pourquoi me tourmentes-tu ? N'entends-tu pas qu'Araspe & Théophane sont parents ?

JEAN.

Parents ? Eh bien , tant mieux ! Vos billets resteront dans la famille , & votre beau - frere sollicitera pour vous auprès de son cher Oncle

ADRASTE.

Butor que tu es ! Oui , oui , il

sollicitera pour me perdre sans ressource & sans pitié..... Es-tu donc assez bête pour croire que ce soit le hasard qui a conduit Araspe ici ? Ne vois-tu pas que Théophane a eu connoissance des affaires que j'ai avec son Oncle ? qu'il lui a donné avis de ma situation ? & qu'il ne l'a obligé de faire un si long voyage que dans l'intention de rendre public le dérangement de ma fortune, & d'anéantir, par-là, ma dernière ressource, la bienveillance de Lisidor ?

J E A N.

Ma foi, vous m'ouvrez les yeux ; vous avez raison. Je suis bien âne aussi, de ne pas toujours imaginer ce qu'il y a de plus pervers, quand il est question d'un homme d'Eglise..... Oh ! que ne puis-je réduire tous ces gens-là en poudre à canon, & les faire tous sauter en l'air à la fois ! Combien de tours ils nous ont déjà joués ! L'un nous a déjà fait perdre plusieurs milliers d'écus..... c'étoit le vénérable Epoux de votre très-chère sœur : l'autre....

D vj

ADRASTE.

Oh ! ne te mets pas à me raconter mes malheurs ; ils finiront bien-tôt. Quand je n'aurai plus rien , la fortune n'aura plus rien à m'enlever.

JEAN.

Elle n'aura plus rien à vous enlever ? Vous vous trompez , Monsieur.

ADRASTE.

Quoi donc ?

JEAN.

C'est moi qu'elle vous enlevera encore.

ADRASTE.

Je t'entends , Maraut

JEAN.

N'exercez pas votre courroux sur moi ; voici quelque'un contre qui vous pourrez l'employer plus à propos.



S C E N E V.

THÉOPHANE, ADRASTE,
JEAN.

THEOPHANE.

ME voilà de retour, comme je vous l'avois promis, Adraste. Il vous est échappé tantôt, par hasard, des imputations de fausseté, de fourberie.....

ADRASTE.

Il ne m'échappe rien par hasard, Monsieur; & quand je risque des imputations, je le fais avec dessein, avec réflexion.

THEOPHANE.

Mais une explication

ADRASTE.

Vous n'avez qu'à vous la demander à vous-même.

JEAN, (*à part.*)

Attifons le feu. (*haut.*) Oui, oui

86 L'ESPRIT FORT,
Monsieur Théophane , on ne fait que
trop que mon Maître est votre bête
noire.

THEOPHANE.

Lui avez-vous commandé de répon-
dre pour vous , Adraste ?

JEAN.

Lui enviez - vous jusqu'à ma dé-
fense ? Nous verrons qui m'empê-
chera de prendre le parti de mon Maî-
tre.

THEOPHANE.

Faites-le lui donc voir , Adraste.

ADRASTE.

Tais-toi !

JEAN.

Je me taisois

ADRASTE. (*avec menace.*)

Si tu dis encore un mot

THEOPHANE.

Puis-je maintenant vous demander
une explication ? Je ne saurois me la
donner moi-même.

ADRASTE.

Et vous , aimeriez-vous à vous ex-
pliquer ?

T H E O P H A N E.

Quand on me le demande.

A D R A S T E.

Expliquez-moi donc, à l'occasion de ce que vous savez, ce qu'Araſpe entendoit, quand il m'a dit : Théophrane s'en eſt chargé.

T H E O P H A N E.

Il me ſemble que c'étoit à Araſpe même, que vous auriez dû demander une explication là-deſſus. Cependant, je puis vous la donner. Il vouloit dire qu'il m'avoit remis vos billets.

A D R A S T E.

Sur vos ſollicitations ?

T H E O P H A N E.

Cela peut être.

A D R A S T E.

Et qu'avez-vous réſolu d'en faire ?

T H E O P H A N E.

Ils ne vous ont pas encore été préſentés ; ainſi nous ne pouvons point prendre de réſolution avant de ſavoir ce que vous ferez.

ADRASTE.

Mauvais subterfuge ! Votre Oncle fait depuis long-temps ce que je peux faire.

THEOPHANE.

Il fait que vous pouvez le satisfaire ; & alors ne ferez-vous pas quitte l'un envers l'autre.

ADRASTE.

Vous vous moquez.

THEOPHANE.

Je n'y pense pas.

ADRASTE.

Mais supposez , & vous ne risquez rien en le supposant , que je ne suis pas en état de payer : qu'avez-vous résolu pour lors ?

THEOPHANE.

En ce cas , il n'y a encore rien de résolu.

ADRASTE.

Mais que pourriez-vous résoudre ?

THEOPHANE.

Cela dépend d'Araspe. Cependant je ne doute pas que la moindre démar-

che , la moindre priere ne fît beaucoup sur un homme comme Araspe.

J E A N.

C'est selon les Souffleurs

A D R A S T E.

Faut-il encore te dire de te taire ?

T H E O P H A N E.

Je me ferois un vrai plaisir si par ma médiation je pouvois vous rendre ce petit service.

A D R A S T E.

Et vous imaginez que je vais vous en prier , vous en conjurer ? . . . Non , je n'augmenterai pas votre joie perfide à ce point-là. Après m'avoir assuré de l'air le plus sincere , que vous allez faire votre possible , vous reviendriez bientôt avec un air de compassion me dire combien vous seriez fâché que les peines que vous vous seriez données aient été inutiles. Avec quel plaisir vous jouiriez alors de ma confusion !

T H E O P H A N E.

Voulez-vous me donner l'occasion

90 L'ESPRIT FORT,
de vous prouver le contraire ?.... Il
ne vous en coûtera qu'un mot.

A D R A S T E.

Non, je ne perdrai pas même ce mot. Car enfin & voici l'explication que vous m'avez demandée.... Araspe n'est sûrement venu ici qu'à votre instigation : & maintenant que vous avez dressé vos machines pour me perdre, un seul mot de ma part vous empêcheroit de les faire jouer ? Allez, Monsieur, allez ; achevez un si bel ouvrage.

T H E O P H A N E.

Ce soupçon ne m'étonne pas. Votre façon de penser me l'a fait prévoir. Cependant, il est aussi vrai que j'ignorois qu'Araspe étoit votre créancier, qu'il est vrai que vous ignoriez qu'il est mon Oncle.

A D R A S T E.

C'est ce que nous verrons.

T H E O P H A N E.

Et j'espère que ce sera à votre satisfaction Prenez un air plus

tranquille, & venez rejoindre la compagnie avec moi

A D R A S T E.

Je ne veux plus la revoir.

T H E O P H A N E.

Quelle idée ! Votre ami, votre maîtresse

A D R A S T E.

Il ne m'en coûtera pas beaucoup pour les quitter. Mais ne craignez pas que ce soit avant de vous avoir satisfait, & je vais de ce pas tenter les derniers moyens

T H E O P H A N E.

Demeurez, Adraste J'ai regret de ne vous avoir pas tiré d'inquiétude dès le premier moment Apprenez à mieux connoître mon Oncle ; (*En tirant les billets de sa poche.*) quelque mal que vous pensiez sur mon compte, il mérite votre estime. Il est si éloigné de vouloir vous causer aucun chagrin, que voilà vos billets qu'il m'a chargé de vous remettre. (*Il les lui présente.*) Vous les garderez jusqu'à ce que vous soyez en état de

92 L'ESPRIT FORT,
les acquitter sans vous gêner. Il croit
qu'ils seront en sûreté entre vos mains
comme entre les siennes ; votre répu-
tation d'honneur & de probité

ADRASTE, (*frappé, & repoussant
la main de Théophane.*)

De quel nouveau piège me mena-
cez-vous ? Les bienfaits d'un ennemi...

THEOPHANE.

C'est moi que vous entendez par cet
ennemi Mais Araspe n'a pas mé-
rité votre haine. Ce n'est pas moi ,
c'est lui qui veut vous faire ce bien-
fait, si cependant un si petit service en
mérite le nom Vous rêvez ? Te-
nez, Adraste, reprenez vos billets !

ADRASTE.

Je m'en garderai bien.

THEOPHANE.

Je vous en prie , mon cher Adraste ;
ne me donnez pas le désagrément d'al-
ler porter votre refus à un homme
qui ne veut que votre bien. Il rejette-
roit sur moi , le mépris que vous au-
riez fait de son offre. (*Dans le mo-*

ment qu'il présente les billets à Adraste, Jean les lui arrache de la main.)

J E A N.

Eh bien, Monsieur, entre les mains de qui sont-ils à présent ?

T H E O P H A N E, (*tranquillement.*)

Entre les tiennes. Garde-les.

A D R A S T E, (*marche en fureur vers son domestique*)

Infâme ! il t'en coûtera la vie

T H E O P H A N E.

Modérez-vous, Adraste.

A D R A S T E.

Rends ces billets à l'instant. (*Il les lui prend.*) Ote-toi de mes yeux !

J E A N.

En vérité

A D R A S T E.

Si tu dis encore un mot (*Il le pousse d'hors.*)



SCENE VI.

THEOPHANE, ADRASTE.

ADRASTE.

JE rougis de honte , Théophane !
Mais je ne crois pas cependant que
vous pouffiez l'injustice jusqu'à me
croire d'accord avec ce malheureux...
Reprenez ce qu'on vouloit vous ra-
vir

THEOPHANE.

Il est dans les mains où je desirois
qu'il fût.

ADRASTE.

Non , vous dis-je , non : je ne vous
estime pas assez pour vous empêcher
de commettre la même action que
vous méditez.

THEOPHANE

Ce que vous dites-là est sensible !
(*Il reprend les billets.*)

A D R A S T E.

Je vous remercie de ne m'avoir pas forcé de les jeter à vos pieds. Je saurai trouver des moyens plus décents, pour les faire rentrer dans mes mains ; mais si par malheur je n'en trouve point , ce sera la même chose : vous vous réjouirez de me perdre , & moi de pouvoir vous haïr de tout mon cœur.

THEOPHANE , (*en dépliant les billets , & les lui montrant.*)

Ces billets sont bien véritablement les vôtres , Adraste ?

A D R A S T E.

Cröyez - vous que je veuille les nier ?

T H E O P H A N E.

Je ne crois pas cela ; je voulois seulement être sûr de mon fait. (*Il les déchire avec un air d'indifférence*)

A D R A S T E.

Que faites-vous , Théophane ?

T H E O P H A N E.

Rien. (*en jettant les morceaux dans les scenes.*) J'anéantis une misérable

96 L'ESPRIT FORT,
bagatelle qui a pu engager Adraste à
des propos indignes de lui.

ADRASTE.

Mais ils ne font pas à vous

THEOPHANE.

Ne vous inquiétez pas ; je peux justifier ce que je fais Vos soupçons subsistent-ils encore ? (*Il s'en va.*)

SCENE VII.

ADRASTE (*le suit quelque temps des yeux.*)

QUEL homme ! J'en ai trouvé mille de son ordre , qui trompoient sous le masque de la dévotion , mais pas un sous celui de la générosité. Il est le premier ! . . . Ou il cherche à me confondre , ou à me gagner : ni l'un ni l'autre ne lui réussira. Heureusement je me suis souvenu d'un Banquier avec qui j'ai fait autrefois des affaires. Il ne connoît pas encore le dérangement de mes affaires , & il ne fera point de difficulté

difficulté de m'avancer la somme dont j'ai besoin. D'ailleurs il ne risque rien avec moi ; il me reste des biens fonds au-delà de ce que je dois , & je ne cherche qu'à gagner du temps pour m'en défaire le mieux que je pourrai.

S C E N E V I I I.

HENRIETTE, ADRASTE.

H E N R I E T T E.

O u vous êtes-vous donc caché , Adraste ? Voilà pour la vingtième fois qu'on demande après vous. Il est honteux pour vous que je sois obligée de venir vous chercher.

A D R A S T E.

Pardon , Mademoiselle ; j'ai une affaire extrêmement pressée

H E N R I E T T E.

Vous ne devez rien avoir de plus pressé que d'être auprès de moi.

Théâtre Allemand. T. II. E

98 L'ESPRIT FORT,

ADRASTE.

Vous raillez , Mademoiselle....

HENRIETTE.

Je raille ? Mais savez-vous que vous me faites là un joli compliment ?

ADRASTE.

Je n'en fais jamais....

HENRIETTE.

Quel air sombre..... Je crains bien que nous n'ayions souvent des querelles ensemble sur votre taciturnité, même avant que la cérémonie nous y autorise.....

ADRASTE.

Ce que vous dites-là , ne sied pas dans votre belle bouche.

HENRIETTE.

Vous croyez que les idées malignes n'ont bonne grace que dans la vôtre , sans doute ?

ADRASTE.

A merveille , Mademoiselle ; vous avez la réplique prompte !

HENRIETTE.

Ce n'est pas par-là que nous bril-

lons , nous autres pauvres créatures !

A D R A S T E.

Plût à Dieu !

H E N R I E T T E.

Votre franchise me fait rire quoique j'aye fort envie de me fâcher. Allons , Adraste , faisons la paix ; je ne suis plus en colere.

A D R A S T E.

Vous en êtes une fois plus charmante quand vous voulez vous fâcher. Un peu d'humeur vous convient à merveille : elle vous donne un petit air sérieux , qui vous va d'autant mieux qu'il est étranger à votre visage : une vivacité constante , un sourire continuel , deviennent insipides à la fin.

H E N R I E T T E , (*d'un air grave.*)

Oh , mon bon Monsieur ! si l'air sérieux vous plaît si fort , nous vous en donnerons.

A D R A S T E.

Je le fouhaiterois car je n'ai encore rien à vous prescrire

E ij

HENRIETTE.

Cet *encore* est bien heureux pour moi. Mais que souhaiteriez - vous donc ?

ADRASTE.

Que vous volussiez vous régler un peu plus sur Mademoiselle votre sœur. Je n'exige pas cependant que vous preniez tout-à-fait son air & son maintien modeste ; peut-être ne vous réussiroient-ils pas aussi-bien qu'à elle.

HENRIETTE.

Je suis enchantée que vous en foyez venu au chapitre des exemples : j'ai aussi un petit verset de ce même chapitre à vous prêcher.

ADRASTE.

Quelle façon de s'exprimer !

HENRIETTE.

Je fais que vous ne faites pas grand cas de la prédication ; mais n'importe , écoutez (*sur le ton d'Adras*te.) Je souhaiterois . . . car je n'ai rien encore à vous prescrire

A D R A S T E.

Et vous ne l'aurez jamais.

H E N R I E T T E.

Je foudraiterois que vous voluffiez un peu plus vous former fur le modele de Théophane. Je n'exige pas que vous preniez tout-à-fait fon air gracieux & complaifant , parce que je ne veux rien exiger d'impossible ; mais un peu , un peu de cet air vous rendroit beaucoup plus fupportable. Ce Théophane qui vit d'après des principes plus aufteres que ne font ceux d'un certain Efprit Fort , eft toujours de bonne humeur , toujours affable. Sa vertu , & quelqu'autre chofe dont vous rirez , fa piété Ne riez-vous pas ?

A D R A S T E.

Ne vous dérangez pas : continuez ; Mademoifelle. En attendant , je vais travailler à mon affaire , & je ne tarderai pas à revenir. (*Il s'en va.*)

H E N R I E T T E.

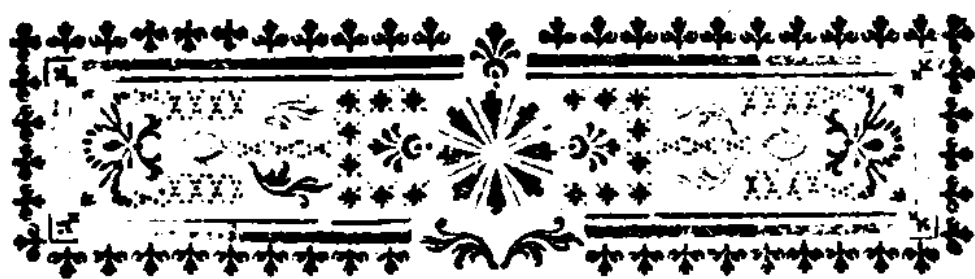
Ne vous preffez pas. Vous reviendrez quand vous reviendrez

Eiij

102 L'ESPRIT FORT,

Quelle grossièreté ! Je ne fais si je
dois m'en fâcher ou rire. Allons y
penser.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE.

HENRIETTE.

DIS tout ce que tu voudras ; sa conduite n'est pas excusable.

JULIE.

C'est de quoi je pourrois juger, si j'avois entendu ses raisons aussi. Mais, ma chere Henriette, prendrois-tu en mauvaise part un petit avertissement que je voudrois te donner en bonne sœur ?

HENRIETTE.

Je ne peux te le dire d'avance. S'il portoit sur un certain point que j' imagine

104 L'ESPRIT FORT,
JULIE.

Oh , si tu veux y mêler tes imaginations

HENRIETTE.

Je suis très-contente de mes imaginations ; elles ne m'ont jamais beaucoup trompée.

JULIE.

Que veux-tu dire par-là ?

HENRIETTE.

Faut-il donc toujours vouloir dire quelque chose ? Ne fais-tu pas que je parle assez légèrement , & que je suis étonnée de moi-même , lorsque par hasard il arrive que je touche le moins du monde sur un certain point qu'on voudroit bien que je n'eusse pas touché ?

JULIE.

L'entends-tu , Lifette ?

HENRIETTE.

Oui , Lifette ; voyons quelle est cette leçon de sœur qu'elle veut me donner !

JULIE.

Moi te donner une leçon ?

H E N R I E T T E.

Tu le disois tout-à-l'heure.

J U L I E.

Je me garderai bien de te dire la
moindre chose.

H E N R I E T T E.

Oh , je t'en prie

J U L I E.

Laisse moi.

H E N R I E T T E.

La leçon , ma petite Sœur ! . . .

J U L I E.

Tu ne la mérites pas.

H E N R I E T T É.

Donne-la moi toujours.

J U L I E.

Tu me fâcheras.

H E N R I E T T E.

Et moi je suis toute fâchée
mais ne pense pas que ce soit contre
toi. Je ne le suis que contre Adrasle ;
& ce qui m'irrite davantage , c'est de
voir que ma Sœur devient injuste
mon égard , à cause de lui.

E V

JULIE.

De quelle Sœur me parles-tu ?

HENRIETTE.

De laquelle ? De la seule que j'aye jamais eue.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vu si sensible
Tu fais, Lifette, ce que je lui ai dit ?

LISETTE

Oui, je le fais ; & en effet , ce n'étoit qu'un panégyrique d'Adraсте , où je n'ai rien trouvé à redire , si ce n'est qu'il devoit rendre Mademoiselle Henriette un peu jalouse.

JULIE.

Un panégyrique d'Adraсте ?

HENRIETTE.

Moi jalouse ? jalouse d'Adraсте ? Je ne demande rien au Ciel avec tant d'instances que d'être débarrassée de lui !

JULIE.

Moi ? un panégyrique d'Adraсте ? Est-ce donc faire le panégyrique d'un homme , que de dire qu'il ne peut pas être tous les jours d'une humeur égale ? quand je dis que l'amertume d'Adraсте dont se plaint ma sœur , ne lui est pas naturelle , & qu'il faut qu'elle ait été

occasionnée par quelque accident ? quand je dis qu'un homme comme lui , qui peut-être ne s'occupe que trop de sombres réflexions

S C È N E I I.

A D R A S T E , L E S A C T E U R S
P R É C É D E N T S.

H E N R I E T T E.

Vous arrivez bien à propos , Adraste. Vous m'avez tantôt quittée impoliment au milieu de l'éloge que je faisois de Théophane ; mais cela n'empêchera pas de vous inviter à venir entendre la répétition du vôtre Vous promenez vos regards ? sans doute pour voir votre Panégyriste ? En vérité , ce n'est pas moi ; c'est ma chère Sœur. Une Dévote faire le panégyrique d'un Esprit Fort ! Quelle contradiction ! Ou votre conversion , Adraste , ou la séduction de ma sœur se manifestera incessamment.

E v j

JULIE.

La voilà rentrée dans son caractère !

HENRIETTE.

Ne votis tenez donc pas là comme un corps sans ame !

ADRASTE.

Vous voyez , belle Julie , comme elle me traite !

HENRIETTE.

Viens , Lifette , laissons - les seuls. Adraсте , sans doute , n'a pas besoin de notre présence , ni pour faire ses remerciements , ni pour m'accuser.

JULIE.

Lifette restera ici.

HENRIETTE.

Non , je ne le veux pas.

LISETTE.

Vous savez bien que j'appartiens aujourd'hui à Mademoiselle Henriette.

HENRIETTE.

Prends garde à toi , ma Soeur , je t'en avertis ; si je rencontre ton Théopha-ne , tu verras ce qui arrivera. Ne

vous imaginez pas , Monsieur , que je dise cela , pour vous rendre jaloux : c'est que je sens très-sérieusement que je commence à vous haïr.

A D R A S T E.

Vous ferez très-bien de ne pas songer à me rendre jaloux.

H E N R I E T T E.

Il seroit plaissant que vous me ressemblassiez en cela ! C'est alors que nous pourrions espérer que notre mariage seroit peut-être heureux. Réjouissez-vous , Adraste ! Oh ! comme nous allons nous rendre mépris pour mépris !..... Partons , Lisette.

S C E N E I I I.

A D R A S T E , J U L I E.

J U L I E.

Vous aurez un peu besoin de patience avec elle... mais elle le mé-

110 L'ESPRIT FORT,
rite ; elle a le meilleur cœur du monde ,
quoique sa langue

A D R A S T E.

Vous êtes trop bonne , belle Julie.
Elle a le bonheur d'être votre sœur ;
mais qu'elle profite peu de cet avan-
tage ! J'excuse tout dans une femme
dont la jeunesse est restée sans culture
& sans modèle à imiter ; mais vouloir
excuser celle qui a eu Julie pour exem-
ple , & qui n'est cependant devenue
qu'une Henriette : ma complaisance
ne va pas jusques-là

J U L I E.

Vous êtes irrité , Adrasste ; ce n'est
pas le moment d'être juste.

A D R A S T E.

Je ne fais pas ce que je suis à présent ;
mais ce que je fais , c'est que je parle
d'après le sentiment

J U L I E.

Mais il est trop violent pour durer.

A D R A S T E.

Quel malheur m'annoncez-vous ?

J U L I E.

Que voulez-vous donc dire ?
Avez-vous oublié que ma sœur

A D R A S T E.

Ah Julie ! pourquoi me forcez-vous
de vous dire que mon cœur ne sent
rien pour elle ?

J U L I E.

Vous m'effrayez

A D R A S T E.

Vous ne savez cependant encore
que la plus petite partie de ce que j'ai
à vous dire.

J U L I E.

Vous me permettrez donc de ne pas
entendre le reste. (*Elle veut s'en aller.*)

A D R A S T E.

Où fuyez-vous, belle Julie ? Je vous
ai avoué mon changement, & vous
auriez la cruauté de ne pas entendre
les raisons qui le justifient ? vous me
quitterez avec la prévention que je
suis un homme inconséquent ou vo-
lage ?

J U L I E.

Ce n'est pas moi, Adraste, c'est

112 L'ESPRIT FORT,
mon pere , c'est Henriette , qui ont
seuls droit d'exiger & d'entendre votre
justification.

A D R A S T E.

Eux ? Hélas !

J U L I E.

Ne me retenez pas davantage

A D R A S T E.

Encore un mot on entend le
plus grand criminel

J U L I E.

Oui , son Juge ; & je ne suis pas le
vôtre.

A D R A S T E.

Soyez - le pour un moment , belle
Julie ! Votre pere & votre mere me
condamneront & ne me jugeront pas.
C'est à vous seule que j'ai la confiance
de supposer l'équité qui peut me tran-
quilliser.

J U L I E , (*à part.*)

Je crois qu'il me persuadera de l'é-
couter Eh bien , dites-moi donc
ce qui vous a prévenu à ce point con-
tre ma sœur ?

A D R A S T E.

C'est elle-même qui m'a prévenu contre elle. Elle a peu des agréments de son sexe , & presque tous les inconvénients du nôtre. Si ses traits n'annonçoient pas qu'elle est femme , on la prendroit pour un jeune Étourdi déguisé , qui joueroit mal son rôle. Quelle intempérance de langue ! Et quel doit être la trempe de l'esprit qui lui inspire tout ce qu'elle dit ! N'allez pas me dire que son esprit n'a point de liaison avec sa langue. Tant pis. En prouvant que les écarts d'une telle personne sont moins répréhensibles , vous anéantiriez en même-temps jusqu'à l'ombre du bien qu'on pourroit penser d'elle. S'il faut lui passer ses mauvaises plaisanteries , ses remarques insultantes , par la raison , comme on dit , qu'elle n'y entend pas malice : ne faudra-t'il pas , par la même raison , n'attacher aucun mérite à ce qu'elle peut dire d'honnête & d'obligeant ? Comment pourra-t-on juger de la façon de penser de quelqu'un , si on ne le peut pas sur sa façon de

114 L'ESPRIT FORT ;

parler ? Et si les conséquences qu'on tire des discours pour le sentiment, ne sont pas bonnes dans un cas, pourquoi le seroient-elles dans l'autre ? Elle dit, en termes clairs, qu'elle commence à me haïr : & je croirai qu'elle m'aime ? Je croirai donc aussi qu'elle me hait, quand elle me dira qu'elle commence à m'aimer ?

JULIE.

Vous attachez trop d'importance à des petites vivacités, & vous confondez la fausseté avec l'étourderie. Elle peut se rendre vingt fois par jour coupable de l'une, & cependant être toujours fort éloignée de la première. Il faut la juger sur les faits, & non sur les paroles. Au fond, elle a l'ame belle & faite pour aimer.

ADRASTE.

Ah, Julie ! les paroles annoncent les faits ; elles en sont comme les éléments. Comment voulez-vous qu'on présume qu'une personne agira bien & se conduira avec prudence, quand elle parle toujours mal & sans discrétion ? Sa langue n'épargne rien, pas

même ce qui devroit lui être le plus sacré au monde. Devoir , vertu , décence , religion : tout devient un objet de raillerie pour elle

J U L I E.

Doucement , Adraste ! Vous devriez être le dernier à faire une pareille remarque. .

A D R A S T E.

Pourquoi cela ?

J U L I E.

Pourquoi ? . . . Voulez-vous que je vous parle sincèrement ?

A D R A S T E.

Pourriez-vous parler autrement ?

J U L I E.

Si je vous faisois remarquer que toute la singularité de ma sœur , que ses efforts pour paroître indévote , & son penchant à la raillerie sur tout , ne se sont développés que depuis un certain temps , & que cette époque est la même que celle de votre séjour chez nous ?

A D R A S T E.

Que dites-vous ?

JULIE.

Je ne veux pas dire que vous ayez eu dessein de l'égarer ; mais où l'exemple ne nous conduit-il pas ? Quand même vous auriez moins fait paroître votre façon de penser . . . & quelquefois , convenez - en , vous ne l'avez que trop fait paroître . . . Henriette n'auroit pas été long-temps à la deviner. Et dès qu'elle l'a eu devinée , il étoit assez naturelle qu'une jeune personne de son âge cherchât à s'y conformer , dans la vue de vous plaire. Après cela , aurez-vous encore la cruauté de lui imputer comme un crime , une chose dont vous devriez lui savoir gré ?

ADRASTE.

Je ne saurois avoir obligation à quelqu'un qui a la petitesse de sortir de son caractère pour me plaire , & qui me prend pour un sot qui ne connoît de bonne façon d'être que la sienne qu'il voudroit que tout le monde copiât.

JULIE.

De cette maniere , vous ne ferez pas beaucoup de Profélytes.

A D R A S T E.

Moi faire des Profélytes ? Me soupçonneriez-vous capable d'un projet aussi insensé ? A qui m'avez-vous vu vouloir faire adopter mes idées ? Je serois bien fâché qu'elles se repandissent trop. Quelquefois je les ai soutenues avec une certaine chaleur ; mais c'étoit plus pour me justifier que pour persuader les autres. Si mes principes devenoient trop communs , je les abandonnerois bientôt , & j'en adopterois d'autres.

J U L I E.

Ainsi ce n'est pas parce que vous les croyez bons , que vous vous y tenez : c'est parce qu'ils sont singuliers ?

A D R A S T E.

Non , je ne cherche pas le singulier , mais le vrai ; & ce n'est pas ma faute , si malheureusement celui-ci est une suite de celui-là. Il ne m'est pas possible de croire que la vérité puisse être commune. Ce qui , sous la forme de la vérité , se traîne parmi tous les peuples de la terre , & qui est reçu avidement par les plus stupides , n'est

118 L'ESPRIT FORT,

certainement pas la vérité. On n'a qu'à oser lui arracher son masque , & on verra l'imposture dans toute sa laideur.

JULIE.

Les hommes feroient bien malheureux , & leur créateur bien injuste , si ce que vous dites est vrai ! De deux choses l'une , Adraste : ou il y a une vérité , ou il n'y en a point. S'il n'y en a point , vous êtes dans l'erreur comme le reste du monde ; & s'il y en a une , elle doit nécessairement être de nature à être apperçue & sentie par le plus grand nombre , & même par tous les hommes , dans ce qu'elle a d'essenciel.

ADRASTE.

Ce n'est pas la faute de la vérité , si elle n'est pas sentie : c'est la faute des hommes Au reste , je suis bien éloigné de vouloir qu'on éclaire la multitude. Le peuple a besoin d'erreurs ; elles sont le fondement de son bonheur , & les soutiens des Etats dans lesquels il trouve sa sûreté , l'abondance & les plaisirs. Il est neces-

faire de conserver la Religion , non-seulement au peuple , mais encore à cette portion aimable du genre humain , destinée à faire la félicité de l'autre. C'est pour elle une espece d'ornement , comme elle est un frein pour l'autre. La Religion s'unit à merveille avec la modestie d'une femme : elle donne à la beauté un certain air noble , sensé , touchant

J U L I E.

Arrêtez , Adraste ; vous ne faites pas plus d'honneur à mon sexe qu'à la Religion. Quelque délicate que soit votre tournure , vous nous confondez l'un avec le peuple , & vous faites de l'autre une espece de fard propre à relever nos appas. Non , Adraste ! la Religion est un ornement pour tous les hommes , & doit être leur ornement principal. C'est par orgueil qu'ils la méconnoissent , mais par un orgueil mal entendu. Car enfin , rien peut-il remplir votre ame d'idées aussi nobles , aussi sublimes que la Religion ? Et la beauté de l'ame , en quoi consiste-t-elle si ce n'est dans ces idées ? En

est-il au-dessus de celles de la Divinité , de notre Etre , de ses devoirs & de sa destination ? Qui peut mieux calmer l'agitation de notre cœur , en remplir le vuide , en arracher les penchans & les passions qui le dégradent , que cette même Religion ? Qui peut mieux nous consoler dans le malheur ? C'est par elle seule que l'homme peut être véritablement homme , bon citoyen , ami généreux & sincere... Peu s'en faut que je ne rougisse , Adrafte , d'avoir pris ce ton sérieux avec vous ; ce n'est pas sans doute celui qui vous plaît dans une femme , quoique cependant le contraire ne paroisse pas vous y plaire davantage Vous pourriez entendre ces choses-là d'une bouche plus éloquente , & si Théophrane



SCENE IV.

S C E N E I V.

HENRIETTE *s'arrête à la scène pour*
écouter. ADRASTE, JULIE.

HENRIETTE.

S_T!

ADRASTE.

Ne me parlez pas de Théophane.
Un mot de votre bouche fait plus
d'impression sur moi, que toutes les
tristes déclamations. Vous en êtes sur-
prise ? Ah ! si vous connoissiez
l'ascendant, le pouvoir qu'a sur moi
la seule personne que j'aime, que j'a-
dore oui, que j'aime le mot
est lâché ! il est dit ! . . . Me voilà en-
fin débarrassé d'un secret qui me tour-
mentoît Mais ne croyez pas que
j'espère rien d'une découverte
Vous pâlissez ?

JULIE.

Qu'ai-je entendu, Adraste ?

Théâtre Allemand. T. II. F

ADRASTE (*en se jettant à ses pieds.*)

La vérité ! Laissez-moi vous jurer à vos genoux, que vous avez entendu la vérité Oui, belle Julie, je vous aime & je vous aimerai à jamais. Mon cœur est à présent à découvert devant vous. En vain voulois-je vous persuader que mon indifférence pour Henriette étoit l'effet des qualités blâmables que je trouvois en elle ; elle n'étoit que l'effet du penchant qui m'entraînoit vers vous. Ah ! l'aimable Henriette n'a peut-être de défaut que celui d'avoir une sœur encore plus aimable

HENRIETTE.

Bravo ! Il faut que je fasse interrompre cette scène par Théophane.

(*Elle sort.*)

S C E N E V.

J U L I E , A D R A S T E .

ADRASTE (*se levant brusquement.*)**Q**UELLE voix ai-je entendue ?

J U L I E .

Ciel ! c'est la voix de Henriette.

A D R A S T E .

Oui , c'étoit elle. Quelle lâche & perfide curiosité ! Non , non , je n'ai rien révoqué ; elle a tous les défauts que je lui ai imputés , & bien d'autres encore ; elle me feroit odieuse , quand même je ferois indifférent pour toute autre.

J U L I E .

Quel chagrin vous m'occasionnez , Adraсте !

A D R A S T E .

Soyez sans aucune inquiétude ; je saurai vous mettre à l'abri de tout chagrin par mon prompt éloignement.

F ij

JULIE.

Par votre éloignement ?

ADRASTE.

Oui, il est résolu. Ma situation est telle que ce feroit abuser de la bonté de Lisidor, si je demeuroid plus longtemps ici. D'ailleurs, j'aime mieux prendre mon congé que d'attendre qu'on me le donne.

JULIE.

Vous n'y songez pas, Adraste. Et qui vous le donneroit ?

ADRASTE.

Je connois les peres, belle Julie ; & je connois aussi les Théophanes. Permettez que je ne m'explique pas davantage. Ah ! si je pouvois seulement me flatter que Julie Mais non ; elle ne peut aimer Adraste : elle doit même le haïr

JULIE.

Je ne hais personne, Adraste

ADRASTE.

C'est me haïr que ne pas m'aimer.. Théophane a votre cœur.... Le voici.

S C E N E V I.

THEOPHANE, ADRASTE, JULIE.

JULIE (*à part.*)

QUE me va-t-il dire ? que lui répondrai-je ?

ADRASTE.

Je me doute bien par quels ordres vous venez ici. Mais que croit-elle y gagner ? M'attirer à elle de nouveau ? Il ne sied guere, Théopane, à un homme d'un caractère aussi respectable que le vôtre, de se rendre l'instrument de la jalousie d'une femme ! Mais vous êtes venu, peut-être, pour me demander une explication ? Je vous avouerai tout ; je ferai même gloire

THEOPHANE.

De quoi me parlez-vous ? Je ne vous entends pas.

JULIE.

Permettez que je me retire. Je me flatte , Théophane , que vous avez quelque estime pour moi , que vous ne ferez point d'interprétations sinistres , & que vous resterez convaincu que je connois assez mes devoirs pour ne pas même avoir la pensée d'y manquer.

THEOPHANE.

Attendez Que veulent dire ces discours ? Je n'y connois pas plus qu'à ceux d'Adraсте.

JULIE.

Je suis charmée que vous sachiez vous mettre au dessus d'une bagatelle , dans le fond très-innocente mais je vous prie de me laisser aller
(*Elle s'en va.*)



S C E N E V I I.

ADRASTE, THÉOPHANE.

T H É O P H A N E.

VO T R E Amante , Adraste , m'en-voie ici , où elle me dit que ma présence est nécessaire ; j'accours : & tout ce que j'entends est une énigme pour moi.

A D R A S T E.

Mon Amante ? Que ce mot est finement employé ! Il étoit difficile que vous pussiez mettre plus d'amertume & plus de précision dans vos reproches.

T H É O P H A N E.

Dans mes reproches ? Qu'ai - je donc à vous reprocher ?

A D R A S T E.

En voudriez-vous peut-être entendre la confirmation par ma bouche ?

F iv

THEOPHANE.

Que voulez-vous donc me confirmer ? Expliquez - vous : vous me jetez dans un étonnement

ADRASTE.

Cela va trop loin. Quelle basse dissimulation ! cependant , pour ne pas vous tenir plus long-temps mal à votre aise , je vais vous forcer de la quitter Oui , Monsieur , tout ce que vous a dit Henriette est vrai ; elle a été assez lâche pour nous épier J'aime Julie , & je lui ai déclaré mon amour

THEOPHANE.

Vous aimez Julie ?

ADRASTE (*d'un air moqueur.*)

Et ce qu'il a de plus audacieux de ma part , sans en avoir demandé la permission à Théophile.

THEOPHANE.

Rassurez-vous là-dessus ; vous n'avez négligé qu'une très - petite formalité.

A D R A S T E.

Votre sang froid , Théophane , n'a rien de merveilleux. Vous croyez être sûr du cœur de Julie Ah que ne l'êtes vous moins en effet ! Que ne puis-je être autorisé par la plus légère vraisemblance , à vous dire que Julie m'aime aussi ! Avec quelle satisfaction je jouirois de votre trouble ! Quelle volupté ce seroit pour moi , de vous voir soupirer & frémir ! de vous entendre , dans votre fureur , exhaler contre moi tout ce que le désespoir & la haine ont de plus envenimé !

T H E O P H A N E.

Ainsi il n'y auroit point de vrai bonheur pour vous , s'il n'étoit assaisonné du malheur d'un autre ? Je plains Adraste ! Il faut que l'amour ait versé sur lui une influence bien maligne , puisqu'il se ravale jusqu'à tenir des propos si indécents.

A D R A S T E.

Fort bien ! Votre air & votre ton me font souvenir que je suis votre débiteur , Théophane ; & on a le droit

130 L'ESPRIT FORT,

de trancher de l'homme important avec ceux qui nous doivent.....

Mais patience ! J'espère que je ne le ferai pas encore long - temps. J'ai été assez heureux pour trouver un galant homme qui veut bien me tirer de ce cruel embarras. Il m'avoit promis de venir ici avec l'argent que je vous dois ; mais je vois bien qu'il vaut mieux l'aller chercher.

THEOPHANE.

Écoutez-moi , Adraste , je vais vous découvrir le fond de mon cœur

ADRASTE.

Cette découverte ne me feroit peut-être pas agréable. Adieu ; je pourrai bientôt paroître plus hardiment devant vous. (*Il s'en va.*)

THEOPHANE (*seul.*)

Esprit inflexible ! Je commence presque à désespérer du succès de mon entreprise. Tout devient inutile auprès de lui. Qu'auroit-il dit, s'il m'avoit laissé la liberté de m'expliquer, & que je lui eusse payé sa confiance par une pareille confiance ?

S C E N E V I I I.

**HENRIETTE, LISETTE,
THÉOPHANE.**

HENRIETTE.

En bien, Théophane, ne vous ai-je pas procuré un joli spectacle ?

THEOPHANE.

Vous êtes méchante, belle Henriette ! Mais de quel spectacle voulez-vous me parler ? Je ne comprends rien dans tout ceci.

HENRIETTE.

C'est dommage ! Vous êtes donc venu trop tard ? Adraste n'étoit donc plus aux genoux de ma Sœur ?

THEOPHANE.

Vous l'avez vu à genoux devant elle ?

HENRIETTE.

Et ma Sœur se tenoit, là . . . là . . .

Fvj

132 L'ESPRIT FORT,
je ne saurois bien vous peindre
d'une maniere, là... là... comme si elle
avoit été bien aise de le voir dans cette
posture. Je vous plains, Théophane....

THEOPHANE.

Vous êtes bien compâtissante : vous
voulez donc que je vous plaigne aussi ?

HENRIETTE.

Que vous me plaigniez ? moi ? Vous
me devez féliciter.

LISETTE.

Une pareille chose crie vengeance !

THEOPHANE.

Et comment Lisette pense-t-elle
qu'on devroit s'en venger ?

LISETTE.

Vous êtes donc dans l'intention de
vous venger ?

THEOPHANE.

Peut-être.

LISETTE.

Et vous aussi, Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Peut-être.

L I S E T T E.

Bon ! voilà deux *peut-être* dont on pourra faire quelque chose.

T H E O P H A N E.

Mais il est encore très-incertain que Julie aime Adraste ; & si elle ne l'aime pas , je penserois trop tôt à la vengeance.

L I S E T T E.

N'allez - vous pas faire réflexion , qu'on ne doit pas se venger ?

T H E O P H A N E.

La vengeance que je permettrois , seroit très-innocente.

L I S E T T E.

Je le crois. Ecoutez , Monsieur Théophraste : votre vengeance à vous seroit une vengeance masculine ; & la vôtre , Mademoiselle , seroit une vengeance féminine. Or , une vengeance masculine & une vengeance féminine comment expliquerai-je ceci avec assez d'esprit

H E N R I E T T E.

Tu es folle , Lisette.

134 L'ESPRIT FORT,
L I S E T T E.

Aidez-moi donc un peu, Monsieur Théophrane!..... Qu'en pensez-vous ? Si deux personnes ont la même route à faire , n'est-il pas convenable qu'elles la fassent ensemble ?

T H E O P H A N E.

Assurément ; mais dans la supposition, cependant, que ces deux personnes se conviendroient.

H E N R I E T T E.

Voilà le point !

L I S E T T E (*à part.*)

Ils n'y veulent pas mordre ! Essayons une autre tournure Monsieur Théophrane disoit tantôt , & il peut avoir raison , qu'il étoit encore incertain si Mademoiselle Julie aime Adrasfe. J'ajoute qu'il est même très-incertain aussi , que Monsieur Adrasfe aime Julie en effet.

H E N R I E T T E.

Tais - toi ! je veux que cela soit ainsi.

L I S E T T E.

Je le veux bien aussi Il me vient

une excellente idée pour savoir, au juste, ce qui en est entre Monsieur Adrasfe & Mademoiselle Julie

T H E O P H A N E.

Quelle est-elle ?

H E N R I E T T E.

Tu me donnerois de la curiosité, si je n'étois pas déjà sûre de la vérité.

L I S E T T E.

Si nous leur donnions une fausse alarme ?

H E N R I E T T E.

Qu'entends-tu par-là ?

L I S E T T E.

Une fausse allarme est une allarme dans laquelle il n'y a rien de réel ; mais qui cependant tient l'ennemi alerte & le rend attentif Par exemple , pour savoir si Mademoiselle Julie aime Adrasfe , il faudroit que Monsieur Théophane fît semblant d'en aimer une autre ; & pour savoir si Monsieur Adrasfe aime Mademoiselle Julie , vous , Mademoiselle , vous feriez semblant d'en aimer un autre. Or , comme il ne conviendrait pas

136 L'ESPRIT FORT;

que M. Théophane fît semblant d'être amoureux de moi , & moins encore que vous fîssiez semblant d'être amoureuse de son Martin : mon avis seroit que vous fîssiez semblant d'être amoureux l'un de l'autre Remarquez bien que je ne parle que de faire semblant sans quoi ce ne seroit plus une fausse allarme Dites - moi maintenant comment vous trouvez mon projet ?

THEOPHANE (*à part.*)

Si je ne quitte pas la partie , elle fera si bien que je serai obligé de m'expliquer Le projet n'est pas si mauvais mais

LISETTE.

Mais vous ferez seulement semblant

THEOPHANE.

C'est justement ce *semblant* qui ne me plaît pas.

LISETTE.

Et vous , Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Je n'aime pas non plus ce déguisement.

L I S E T T E.

Craindriez-vous l'un & l'autre d'y mettre trop de naturel ?

T H E O P H A N E.

Il faut absolument que je vous quitte pour quelques moments , belle Henriette

H E N R I E T T E.

Dirai-je que vous reviendrez bientôt , Théophile ?

T H E O P H A N E.

Dans un instant.

(*Henriette & Lisette s'en vont par un côté. Au moment que Théophile veut s'en aller par l'autre, le Banquier arrive.*)



SCENE IX.

THEOPHANE , LE BANQUIER.

LE BANQUIER.

PARDON, Monsieur ! je cherche Monsieur Adrasfe.

THEOPHANE.

Il vient de sortir ; pourriez - vous me charger de ce que vous avez à lui dire ?

LE BANQUIER.

Si vous vouliez avoir la bonté . . . ? Il est venu tantôt chez moi , pour m'emprunter une somme que je lui avois promise d'abord ; mais j'y trouve à présent des difficultés , & je venois pour lui dire que la chose ne se peut pas.

THEOPHANE.

Des difficultés, Monsieur ? Quelles difficultés ? Ce n'est pas sur le compte

d'Adrasfe que vous en avez, fans doute ?

LE BANQUIER.

Pourquoi ?

T H E O P H A N E.

C'est un homme dont le crédit est bien établi.

LE BANQUIER.

Vous savez auffi bien que moi, Monsieur, ce que c'est que le crédit. On peut en avoir aujourd'hui, fans être sûr d'en avoir encore demain. Je viens d'apprendre l'état actuel de fes affaires

T H E O P H A N E (*à part.*)

Empêchons que rien n'en transpire dans le public (*haut.*) Il faut qu'on vous ait mal instruit Ai-je l'honneur d'être connu de vous, Monsieur ?

LE BANQUIER.

Je ne connois pas votre personne ; mais peut-être si vous me disiez votre nom

T H E O P H A N E.

Théophane.

LE BANQUIER.

J'ai toujours entendu parler de vous avec la plus grande considération.

THEOPHANE.

Si vous ne voulez pas donner à Adrasfe , sur son billet , la somme qu'il vous demande , voudriez - vous bien la lui donner sur le mien ?

LE BANQUIER.

Avec plaisir.

THEOPHANE.

Ayez donc la bonté de passer avec moi dans mon cabinet. Je vais vous expédier tout ce qui sera nécessaire pour votre sûreté. Je vous prierai seulement de ne rien dire de ceci à Adrasfe.

LE BANQUIER.

Pourquoi ?

THEOPHANE.

Il faut lui épargner la petite mortification que lui donneroit votre peu de confiance

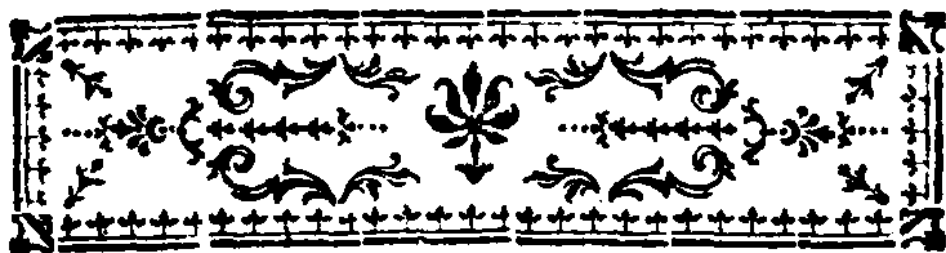
C O M É D I E. 141
L E B A N Q U I E R.

Vous êtes un ami bien généreux....

T H E O P H A N E.

Né nous arrêtons pas plus long-
temps.

Fin du quatrieme Aëte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE BANQUIER *arrive d'un côté,*
& ADRASTE *de l'autre.*

ADRASTE.

JE n'ai pu trouver mon homme

LE BANQUIER.

De cette maniere, la chose me convient.

ADRASTE.

Ah vous voilà, Monsieur; je vous ai cherché par-tout.

LE BANQUIER.

Je suis bien aise que nous nous soyons rencontrés ici.

A D R A S T E.

Je fors de chez vous. Mon affaire presse au moins. Je puis toujours compter sur vous ?

L E B A N Q U I E R.

Oui , pour le présent.

A D R A S T E.

Que voulez-vous dire par-là ?

L E B A N Q U I E R.

Rien. Qui , vous pouvez compter sur moi.

A D R A S T E.

Auriez-vous quelque défiance sur mon compte ?

L E B A N Q U I E R.

Point du tout.

A D R A S T E.

Auroit-on cherché à vous en donner !

L E B A N Q U I E R.

Encore moins.

A D R A S T E.

Ce n'est pas la première affaire que nous ayons faite ensemble ; & vous

144 L'ESPRIT FORT,
me trouverez dans celle-ci comme
dans les autres.

LE BANQUIER.

Je n'en ai aucune inquiétude.

ADRASTE.

Il importe à ma réputation de confondre la méchanceté de ceux qui voudroient détruire mon crédit.

LE BANQUIER.

Je trouve qu'on fait tout le contraire.

ADRASTE.

Je fais que j'ai des ennemis.

LE BANQUIER.

Vous avez aussi des amis

ADRASTE.

Soi-disants. Je ne suis pas assez sot pour y compter & je suis même fâché que vous soyiez venu dans cette maison.

LE BANQUIER.

Vous devriez cependant en être bien aise.

ADRASTE.

Il est vrai que je ne devrois m'y attendre

tendre qu'à de bons procédés : mais il y a un certain homme , Monsieur , un certain homme je fais que je m'en ferois ressenti , si par hasard vous lui aviez parlé.

LE BANQUIER.

Je suis venu tantôt demander après vous , & la personne à qui je me suis adressé , a fait voir le plus grand attachement pour vous.

A D R A S T E.

Ce n'est donc pas Monsieur Théophraste !

LE BANQUIER.

Théophraste ?

A D R A S T E.

Oui , Théophraste. Celui-là ne vous auroit certainement point dit du bien de moi ; c'est l'ennemi le plus dangereux

LE BANQUIER.

Théophraste votre ennemi ?

A D R A S T E.

Vous vous en étonnez ?

Théâtre Allemand, T. II. G

146. L'ESPRIT FORT,
LE BANQUIER.

Et avec raison.

A D R A S T E.

Parce que vous croyez , sans doute ,
qu'un homme de son état ne peut être
que bienfaisant & généreux

LE BANQUIER.

Monfieur

A D R A S T E.

C'est l'hypocrite le plus à craindre
que jamais j'aye trouvé parmi les fem-
blables.

LE BANQUIER.

Monfieur

A D R A S T E.

Il fait que je le connois , & voilà
pourquoi il fait tous ses efforts pour
me nuire.

LE BANQUIER.

Que dites-vous ?

A D R A S T E.

Il n'y a point de ruses qu'il n'ait em-
ployé pour me faire sortir de cette
maison ; & il a l'art de leur donner une

tourniure si innocente , que j'en suis confondu moi-même.

LE BANQUIER.

Cela va trop loin, Monsieur , & je ne puis me taire plus long-temps. Vous vous trompez de la maniere la plus injuste

A D R A S T E.

Moi , je me trompe ?

LE BANQUIER.

Il est impossible que Théophane soit tel que vous vous imaginez. Apprenez tout. J'étois venu ici tantôt pour retirer la parole que je vous avois donnée. J'avois appris , par une voie sûre , le mauvais état de vos affaires : j'ai trouvé Monsieur Théophane , à qui je n'ai pas fait difficulté de m'en ouvrir

A D R A S T E.

A Théophane ? Comme cette confidence a dû le réjouir !

LE BANQUIER.

Il a parlé pour vous on ne peut pas plus chaudement ; & si je vous tiens

G ij

148 L'ESPRIT FORT,
ma première parole, c'est à lui que
vous en avez l'obligation.

ADRASTE.

L'obligation ? Où suis-je

LE BANQUIER.

Il s'est rendu votre caution, & m'en
a fait son billet. Il m'avoit bien défendu
d'en parler à personne ; mais je n'ai
pu entendre calomnier si témérairement
un homme de bien. Vous enverrez
toucher chez moi, quand il vous
plaira, la somme que vous m'avez
demandée. Je vous prie simplement de
rien dire à Théophraste de l'éclaircissement
que j'ai cru vous devoir. Il a
témoigné dans cette occasion tant de
droiture & de sincérité, qu'il faudroit
qu'il fût le plus monstrueux de tous
les hommes, s'il étoit capable d'une
pareille dissimulation Adieu,
Monsieur.



S C E N E I I.

A D R A S T E, (*seul.*)

QU'EL nouvel artifice ! Je ne puis revenir de mon étonnement Que faire contre un homme de ce caractère ? J'ai employé le mépris, l'offense & l'offense dans l'objet qui doit lui être le plus cher Tout est inutile ; il ne veut rien sentir Qui peut l'endurcir à ce point ? La méchanceté , sans doute ; l'espoir de laisser mûrir sa vengeance A qui cet homme n'en imposeroit-il pas ? Je ne fais plus moi-même ce que je dois en penser ; & la manière dont il s'efforce de me faire accepter ses bienfaits ah , quand il n'y auroit point de serpent caché sous ces fleurs , je ne l'en haïrois que davantage ! Je le haïrois quand même il m'auroit sauvé la vie ! Il m'a ravi un bien qui m'étoit cent fois plus précieux , & dont rien ne peut me dédommager : le cœur de Julie !

G iij

S C E N E I I I.

THEOPHANE, ADRASTE.

THEOPHANE.

DANS quelle violente agitation je vous trouve encore , Adraste ?

ADRASTE.

Elle est votre ouvrage.

THEOPHANE.

Il est donc du nombre de ces effets que nous produisons malgré nous , en tâchant d'en produire de contraires. Je ne souhaite rien plus sincèrement que de vous voir tranquille , j'aurois même besoin que vous le fussiez , pour pouvoir vous entretenir sur une chose qui nous intéresse également l'un & l'autre.

ADRASTE.

Convenez , Théophane , que c'est le comble de l'habileté , que de savoir jouer un tour à quelqu'un de ma-

niere qu'on le mette dans le cas de ne pouvoir ou n'oser en faire des reproches ?

T H É O P H A N E.

J'en conviens.

A D R A S T E.

Félicitez-vous donc : vous êtes parvenu à ce suprême degré.

T H É O P H A N E.

Qu'y a-t-il donc encore ?

A D R A S T E.

Je vous avois promis tantôt de payer les billets en question (*d'un air moqueur*) vous m'excuserez si je suis dans l'impuissance de le faire à présent. A la place de ceux que vous avez déchirés , je vais vous en faire d'autres.

T H É O P H A N E (*sur le même ton.*)

Sans doute , & je ne les ai déchirés que pour que vous m'en fissiez de nouveaux

A D R A S T E.

Que ç'ait été votre intention ou non : vous les aurez Mais ne se-

G iv

152 L'ESPRIT FORT,
riez-vous pas bien aise de savoir pour-
quoi je ne peux les payer à présent ?

THEOPHANE.

Eh bien ?

ADRASTE.

C'est que je n'aime pas les cautions ;
Monsieur.

THEOPHANE.

Les cautions ?

ADRASTE.

Oui ; & parce que je ne veux rien
recevoir de votre main droite , pour
le rendre à votre main gauche.

THEOPHANE , (*à part.*)

Le Banquier m'a manqué de parole.

ADRASTE.

Me comprenez-vous, maintenant ?

THEOPHANE.

Je ne faurois le dire positivement.

ADRASTE.

Je fais l'impossible pour ne vous
avoir aucune obligation : & vous af-
fectez de me mettre dans le cas de pa-
roître vous en avoir ?

T H E O P H A N E.

J'admire avec quel art vous présentez tout du mauvais côté.

A D R A S T E.

J'admire bien plus votre adresse à cacher ce mauvais côté. Je ne fais bientôt plus moi-même ce que je dois penser de votre conduite à mon égard.

T H E O P H A N E.

C'est que vous ne voulez pas vous rendre au sentiment le plus naturel.

A D R A S T E.

Vous voulez dire , sans doute , que le sentiment le plus naturel feroit de croire que votre démarche a été l'effet de votre générosité & de l'intérêt que vous prenez à ma réputation ? Mais , ne vous en déplaît , je pense que ce feroit précisément le moins naturel.

T H E O P H A N E.

Et vous avez raison ; car est-il possible d'imaginer qu'un homme de mon état soit capable du moindre bon procédé ?

G v.

A D R A S T E.

Dans cette circonstance , mettons
votre état à part.

T H E O P H A N E.

Le pourriez-vous ? . . .

A D R A S T E.

Supposons donc que vous ne soyez
pas un de ces hommes qui , pour sou-
tenir ce qu'ils appellent la dignité de
leur caractère , sont obligés de tenir
leurs passions aussi secrètes qu'il est
possible , & qui à force de se contrefaire
par préjugé de bienfiance , finis-
sent par se faire de la dissimulation une
seconde nature : quand , dis-je , vous
ne seriez pas de ces gens - là , n'êtes-
vous pas au moins un homme , & par
conséquent sensible à l'offense ? Et
pour dire tout en un mot
n'êtes-vous pas l'Amant de Julie ? &
pouvez - vous n'être pas jaloux ?

T H E O P H A N E.

Je suis enchanté que vous touchiez
ce point-là.

A D R A S T E.

Ne croyez pas que je puisse en par-

ler avec modération je vous en avertis.

T H E O P H A N E.

Je tâcherai donc d'en apporter d'autant plus.

A D R A S T E.

Vous aimez Julie , & moi je
je... pourquoi chercher des détours?...
je vous hais à cause de cet amour,
quoique je n'aye aucun droit sur l'ob-
jet aimé ; & vous qui y avez des
droits , vous ne me haïriez pas aussi,
moi qui vous envie ces droits ?

T H E O P H A N E.

Affurément je ne le devrois pas . . .
mais examinons les droits que vous
& moi , nous avons sur Julie.

A D R A S T E.

Si ces droits dépendoient de la vio-
lence de notre amour , je vous les dis-
puterois peut-être Il est heureux
pour vous qu'ils dépendent du con-
sentement d'un pere , & de l'obéif-
sance d'une fille

T H E O P H A N E.

Voilà justement de quoi je ne veux

156 L'ESPRIT FORT,
pas qu'ils dépendent : l'amour seul
doit en décider ; mais prenez garde
qu'ici je n'entends pas parler ou du
vôtre ou du mien , mais de l'amour
de celle dont vous me croyez en pos-
session. Si vous me pouvez convaincre
que Julie soit sensible à votre passion...

ADRASTE.

Vous consentirez peut-être à me
céder vos droits ?

THEOPHANE.

Dites que j'y serois obligé.

ADRASTE.

Avec quel mépris vous me traitez....
Vous êtes sûr de votre fait & bien
convaincu que vous ne risquez rien....

THEOPHANE.

Ainsi vous ne pouvez donc pas me
dire , si Julie vous aime ?

ADRASTE.

Si je le pouvois , croyez-vous que
je vous aurois laissé ignorer si long-
temps un avantage qui vous déchire-
roit le cœur ?

THEOPHANE.

Quels propos, Adraste ! ... Vous

vous faites plus inhumain que vous n'êtes..... Eh bien, je vous dis donc.... moi..... que Julie vous aime.

A D R A S T E.

Que dites-vous?.... Mais ce que cette nouvelle a de ravissant, alloit me faire oublier de quelle bouche je la tiens..... Fort bien, Théophane, fort bien; triomphez! insultez votre ennemi! Pour rendre votre raillerie plus amere, assurez-moi aussi que vous n'aimez pas Julie!

T H E O P H A N E (*avec humeur.*)

Il n'y a pas moyen de parler raisonnablement avec vous. (*Il veut s'en aller.*)

A D R A S T E (*à part.*)

Il se fâche?.... Attendez donc un moment, Théophane! ce ton de colere que je vous vois pour la premiere fois, pique ma curiosité & me donne envie d'entendre ce que vous avez de raisonnable à me dire?

T H E O P H A N E (*en colere.*)

Savez-vous qu'à la fin je suis las de vos manieres extravagantes?

158 L'ESPRIT FORT,

ADRASTE (*à part.*)

C'est tout de bon....

THEOPHANE (*toujours en colere.*)

Je tâcherai de vous montrer Théopane tel que vous l'avez supposé.

ADRASTE.

Un moment ! je crois voir dans votre dépit plus de sincérité que je n'en ai jamais vu dans votre douceur.

THEOPHANE.

Homme bisarre & singulier ! Faut-il donc vous ressembler, être aussi hautain, aussi défiant, aussi dur que vous, pour attirer votre misérable confiance ?

ADRASTE.

Il faut vous pardonner ce langage en faveur de sa nouveauté.

THEOPHANE.

Il n'en fera peut-être pas moins dangereux pour vous !

ADRASTE.

Mais.... vous achevez de me confondre.... ce que vous me disiez tantôt, feroit-il sérieux en effet ? Comment peut-on parler de choses aussi impor-

tantes avec autant de calme & de sang froid ? Je vous avoue que j'ai pris tout cela pour une dérision de votre part , & je vous prie de me répéter....

T H E O P H A N E.

S je le fais , ne croyez pas que ce soit à votre considération.

A D R A S T E.

J'y compterai davantage.

T H E O P H A N E.

Mais sans m'interrompre ! sans quoi...

A D R A S T E.

Dites toujours.....

T H E O P H A N E.

Je vais d'abord vous donner la clef de ce que j'ai à vous dire. Mon inclination ne m'a pas moins trompé que vous la vôtre. Je connois & j'admire toutes les qualités qui font de Julie l'ornement de son sexe ; mais je ne l'aime pas.

A D R A S T E.

Vous?.....

T H E O P H A N E.

Il m'est égal que vous le croyiez ou non..... J'ai fait assez

d'efforts pour changer mon estime en tendresse ; mais tous ces efforts n'ont abouti qu'à me faire découvrir que Julie , de son côté , se faisoit la même violence. Elle vouloit m'aimer , & ne pouvoit m'aimer. Le cœur n'écoute pas la raison : on peut le tyranniser , mais on ne le force pas. A quoi bon se sacrifier soi-même , lorsqu'on a la certitude qu'un sacrifice aussi cruel ne peut jamais nous procurer la tranquillité ? . . . J'eus pitié de Julie . . . ou plutôt de moi-même : je ne songeai plus à réprimer le penchant qui m'entraînoit vers une autre , & j'eus la satisfaction de voir que Julie cédoit également au sien. Malheureusement il avoit pour objet un homme qui en étoit aussi indigne qu'il l'est d'avoir un ami. Adraste depuis long - temps auroit lu son bonheur dans les yeux de Julie , si Adraste se possédoit assez pour observer de sang froid ce qui se passe autour de lui ; mais il ne voit que la superficie des choses , & encore prend - elle la couleur de ses préventions. Depuis long-temps je méditois la maniere de vous faire connoître à l'un & à l'autre

que vous ne deviez pas me regarder comme un obstacle à votre bonheur ; c'est même dans ce dessein que je suis venu ici ; mais Adraste ne fait qu'insulter & braver , & je l'aurois quitté sans lui dire un seul mot , si je ne m'étois fait violence par amitié pour la personne que je desire de tout mon cœur voir heureuse Je n'ai plus rien à vous dire Adieu , Monsieur (*Il veut s'en aller.*)

A D R A S T E.

Où allez-vous , Théopane ?
Jugez par mon silence de mon étonnement ! Il est de la foiblesse humaine , de se laisser aisément persuader ce qu'on souhaite ardemment.... M'y livrerai-je ? ou rejetterai-je

T H E O P H A N E.

Je ne veux pas assister à votre délibération.

A D R A S T E.

Malheur à celui qui aura voulu se jouer de moi d'une façon si cruelle !

T H E O P H A N E.

Que le tourment de votre incertitude me venge de vous !

A D R A S T E (*à part.*)

Je vais l'embarrasser... (*haut.*) Me permettrez - vous encore un mot, Théophrane? Comment pouvez-vous vous fâcher contre un homme qui est dans le doute plutôt par étonnement de son bonheur que par défiance?

T H E O P H A N E.

Adraсте, je rougirois de m'être fâché un moment, dès que vous voulez parler raison.

A D R A S T E.

S'il est vrai que vous n'aimez pas Julie, ne sera-t-il pas nécessaire que vous en parliez à Lifidor?

T H E O P H A N E.

Sans doute.

A D R A S T E.

Et vous en avez l'intention?

T H E O P H A N E.

Et même plutôt que plus tard.

A D R A S T E.

Vous voulez dire à Lifidor que vous n'aimez pas Julie?

THEOPHANE.

Quelle autre chose lui dirois-je ?

ADRASTE.

Et que vous en aimez une autre ?

THEOPHANE.

C'est même ce que je lui dirai avant toute autre chose. Je ne veux lui laisser aucun droit d'imputer à Julie la rupture de notre alliance.

ADRASTE.

Feriez-vous cet aveu dans le moment même ?

THEOPHANE.

Tout-à-l'heure.

ADRASTE (*à part.*)

Je le tiens Tout-à-l'heure , dites-vous ?

THEOPHANE.

Mais vous , feriez - vous la même démarche ? & diriez-vous aussi à Lifidor que vous n'aimez pas Henriette ?

ADRASTE.

J'en brûle d'impatience. , ,

164 L'ESPRIT FORT,

THEOPHANE.

Et que vous aimez Julie ?

ADRASTE.

En doutez-vous ?

THEOPHANE.

Eh bien, suivez-moi.

ADRASTE (*à part.*)

Il veut....

THEOPHANE,

Allons donc !

ADRASTE.

Réfléchissez-y bien.

THEOPHANE.

Et à quoi voulez-vous que je réfléchisse ?

ADRASTE.

Il est encore temps....

THEOPHANE.

N'en perdons point. Allons, venez....
(*en voulant aller le premier.*) Vous restez ? Vous rêvez ? Vous me regardez avec des yeux étonnés ? Que veut dire cela ?

ADRASTE, (*après une petite pause.*)

Théophane ! . . .

T H E O P H A N E.

Eh bien ? ne suis-je pas prêt ?

A D R A S T E (*touché.*)

Théophane ! vous êtes peut-être un honnête homme.

T H E O P H A N E.

Comment cette idée vous vient-elle à présent ?

A D R A S T E.

Comment elle me vient ? Eh ! puis-je exiger une preuve plus forte que mon bonheur ne vous est pas indifférent ?

T H E O P H A N E.

• Vous le reconnoissez bien tard mais vous le reconnoissez Cher Adraсте, embrassez votre ami

A D R A S T E.

Je meurs de honte ! . . . je ne mérite pas . . . laissez-moi seul , . . . je vous suivrai bientôt

T H E O P H A N E.

Je ne vous laisserai pas seul :

166 L'ESPRIT FORT,

Est-il possible que j'aye vaincu l'horreur que vous aviez pour moi ? que je l'aye vaincue par un sacrifice qui me coûte si peu ? Ah ! Adraste , vous ignorez encore à quel point je suis intéressé dans tout ceci. Je perdrai peut-être de nouveau votre estime
J'aime Henriette.

A D R A S T E.

Vous aimez Henriette ? Ciel ! Nous pouvons donc être heureux ici en même-temps ! Pourquoi ne nous sommes-nous pas expliqués plutôt ? O Théophrane ! Théophrane ! j'aurois vu votre conduite avec d'autres yeux ; vous n'auriez pas effuyé l'injustice de mes reproches.

T H É O P H A N E.

Oublions tout , Adraste ! La prévention & un amour malheureux justifieroient des excès plus condamnables que les vôtres Mais que tardons-nous ?

A D R A S T E.

Oui , Théophrane , dépêchons-

nous Mais si Lisidor nous étoit contraire ? Si Julie en aimoit un autre ?

THEOPHANE.

Prenez courage. Voici Lisidor qui vient à nous.

SCENE IV.

LISIDOR, THÉOPHANE,
ADRASTE.

LISIDOR.

Vous êtes des gens admirables, vous autres ! Avez-vous donc juré de me laisser seul avec votre Etranger ?

THEOPHANE.

Nous étions sur le point de vous aller trouver.

LISIDOR.

Qu'avez-vous fait ensemble ? disputé ? Croyez-moi une fois pour toutes ; il ne résulte rien de vos disputes, & vous avez raison tous deux

168 L'ESPRIT FORT,

Par exemple, (à *Théophane*) celui-ci dit que la raison est foible, & (à *Adrasfe*) celui-là dit que la raison est forte ; l'un prouve par de fortes raisons que la raison est foible ; & l'autre prouve par de foibles raisons que la raison est forte : tout cela ne revient-il pas au même ? Foible & fort, fort & foible : quelle différence y a-t-il donc là ?

THEOPHANE.

Pour cette fois-ci nous n'avons parlé ni de la force ni de la foiblesse de la raison

LISIDOR.

C'étoit donc de quelqu'autre chose aussi peu importante peut-être de liberté : & vous n'aurez pas oublié l'histoire de l'âne qui, placé entre deux bottes de foin parfaitement égales, mourut de faim, faute de pouvoir faire un choix

THEOPHANE.

Nous n'y avons pas pensé non plus. Nous étions occupés d'une affaire dont la décision dépend absolument de vous.

LISIDOR.

LISIDOR.

De moi ?

THEOPHANE.

De vous-même. Tout notre bonheur est entre vos mains.

LISIDOR.

Oh ! vous me ferez plaisir si vous le mettez, le plutôt possible, entre les vôtres Vous parlez de mes filles sans doute ?

THEOPHANE.

Oui, Monsieur, & nous ne pourrions jamais témoigner assez, à quel point nous sommes sensibles à l'honneur de votre alliance ; mais cette affaire tient encore à une grande difficulté.

LISIDOR.

Quoi ?

THEOPHANE.

A une difficulté qu'il étoit impossible de prévoir.

LISIDOR.

Eh bien ?

Théâtre Allemand. T. II. H

170 L'ESPRIT FORT,
THEOPHANE & ADRASTE.
Il faut vous avouer....

LISIDOR.

Tous les deux à la fois ? Il faut que
je vous entende l'un après l'autre
De quoi s'agit-il , Théophane ?

THEOPHANE.

Il faut vous avouer.... que je n'ai-
me pas Julie.

LISIDOR.

N'aime pas ? ... Et vous , Adraste ?

ADRASTE.

Il faut vous avouer.... que je n'ai-
me pas Henriette.

LISIDOR.

N'aime pas ? Vous ne pas ai-
mer , & vous ne pas aimer ; cela ne se
peut pas ! Il est impossible que dans
ce moment-ci vous vous trouviez
d'accord pour refuser mes filles. En-
core une fois , cela ne se peut pas !
vous voulez plaisanter.

ADRASTE.

Nous ? plaisanter ?

L I S I D O R.

Ou bien il faut que la tête vous tourne. Vous ne pas aimer mes filles?... Mais puis-je vous demander à vous, pourquoi vous ne pouvez pas aimer Julie ?

T H E O P H A N E.

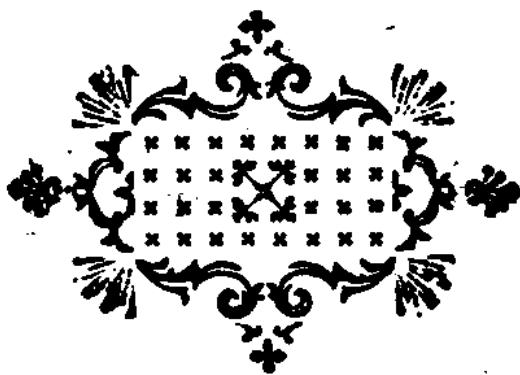
Je ne vous dissimulerai pas que je crois son cœur épris pour un autre.

A D R A S T E.

Je crois , avec raison , que Henriette est dans le même cas.

L I S I D O R.

Eclaircissons ce mystère Lifette ! holà , Lifette !



SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LISETTE.

LISETTE.

ME voici ! qu'y a-t-il pour votre service ?

LISIDOR.

Dis-leur de venir sur le champ.

LISETTE.

A qui ?

LISIDOR.

A mes filles ; n'entends-tu pas ?

LISETTE.

J'y vais. (*En se retournant*) Ne puis-je pas les prévenir sur ce que vous avez à leur dire ?

LISIDOR.

Non.

LISETTE (*s'en va & revient.*)

Mais si elles me le demandent ?

L I S I D O R.

Partiras-tu ?]

L I S E T T E.

Je vais..... (*elle revient.*) C'est sans doute quelque chose d'important ?

L I S I D O R.

Je crois, coquine, que tu veux le savoir avant elles !

L I S E T T E.

Je ne suis pas si curieuse.

S C E N E V I.

L I S I D O R, T H É O P H A N E,
A D R A S T E.

L I S I D O R.

VOUS m'avez confondu tout-à-coup ; mais patience : je racommoderai tout cela. Je serois bien fâché d'aller chercher d'autres gendres. Vous étiez précisément à mon goût, & je n'en trouve-rois point qui me convinsent autant.

H iij

ADRASTE.

Vous, Monsieur, aller chercher d'autres gendres ?.... De quel malheur nous menacez-vous ?

LISIDOR.

Mais vous ne voulez pas sans doute épouser mes filles sans les aimer.

THEOPHANE.

Sans les aimer ?

ADRASTE.

Nous n'avons pas dit cela !

LISIDOR.

Et qu'avez-vous donc dit ?

ADRASTE.

J'adore Julie.

LISIDOR.

Julie ?

THEOPHANE.

J'aime Henriette plus que moi-même.

LISIDOR.

Henriette ? ... Ouf, je respire est-ce là le nœud ? ainsi tout peut se racommoder par un troc ?

Quelle bonté vous avez , Lifidor !

A D R A S T E.

Vous nous permettrez donc

L I S I D O R.

Oui , oui.... il vaut bien mieux que vous troquiez avant qu'après la noce. Si mes filles y consentent , j'y consens aussi de tout mon cœur.

A D R A S T E.

Nous nous flattons qu'elles ne s'y opposeront pas ... Mais , je serois indigne de l'amitié que vous nous témoignez , Lifidor , si je ne vous faisois pas encore un autre aveu.

L I S I D O R.

Encore un autre aveu ?

A D R A S T E.

Je manquerois à la probité , si je vous laissois ignorer ma situation.

L I S I D O R.

De quoi s'agit-il ?

A D R A S T E.

Mon bien est dissipé au point qu'en
H iv

176 L'ESPRIT FORT,
payant mes dettes, il ne me restera
plus rien.

LISIDOR.

N'est-ce que cela ? Je ne t'ai pas demandé tes facultés ! Je fais que tu as été un homme de plaisirs, & que tu as tout mangé ; c'est pour cela même que je veux te donner ma fille, afin que tu ayes quelque chose Paix ! les voici. Laissez-moi faire.

SCENE VII.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE,
ADRASTE, THEOPHANE.

LISETTE.

VOILA Mesdemoiselles vos filles ;
Monfieur, très-curieuses, comme vous
pouvez croire, de favoir ce que vous
avez à leur ordonner.

LISIDOR.

Prenez un air gai, mes enfants ; je
vais vous annoncer une bonne nou-

velle : demain vos affaires seront terminées ; préparez-vous.

L I S E T T E.

Quelles affaires ?

L I S I D O R.

Ce ne sont pas les tiennes
Allons , à demain la noce Eh
bien ? vous voilà toutes consternées ,
toutes je ne fais comment. Qu'as-tu ,
Julie ?

J U L I E.

Vous me trouverez toujours sou-
mise à vos volontés mais oserois-
je vous représenter que votre résolu-
tion est bien précipitée Ciel !
demain ?

L I S I D O R.

Et toi , Henriette ?

H E N R I E T T E.

Moi , mon petit Papa ? Je serai de-
main malade mais malade à
mourir !

L I S I D O R.

Remets cela à après-demain !

H y

178 L'ESPRIT FORT,

HENRIETTE.

Cela ne se peut pas ; Adraste fait mes raisons.

ADRASTE.

Je fais , belle Henriette , que vous ne m'aimez pas.

THEOPHANE.

Et vous , belle Julie , vous voulez obéir ? . . . mais je vous respecte & je vous chéris trop sincèrement , pour ne pas vous avouer que je suis indigne du sacrifice que vous consentiriez à me faire Je vous rends tout ce qui vous est dû ; je connois tout votre mérite , & cependant je n'ose sentir pour vous ce que je ne veux sentir que pour une seule personne au monde.

LISETTE.

Mais cela a bien l'air d'un refus. Il n'est pas permis que les hommes se permettent ces choses-là. Vîte donc, Mademoiselle Julie , parlez !

THEOPHANE.

Ce que je viens de dire ne pourroit offenser qu'une femme vaine , & je

fais que Julie est au - dessus d'une foiblesse

J U L I E.

Ah , Théophrane , je vois que vous avez porté des regards trop perçants dans mon cœur !

A D R A S T E.

Vous voilà libre , belle Julie. Je ne vous répéterai pas l'aveu que je vous ai déjà fait que voulez - vous que j'espere ?

J U L I E.

Mon pere ! Adraste ! Théophrane ! ma Soeur ! . . .

L I S E T T E.

Je me doute du reste. Il faut que la grand-maman le sache bien vite.

(*Lisette s'en va en courant.*)

T H E O P H A N E.

Et vous , ma chere Henriette , que pensez-vous ? Adraste , vous le voyez , est un Amant infidele ! Ah ! si vous vouliez jeter les yeux sur un plus fidele ! Nous parlions tantôt d'une vengeance d'une vengeance innocente

H vj

180 L'ESPRIT FORT,

HENRIETTE.

Touchez-là, Théophane ! je me venge.

LISIDOR.

Fort bien, ma fille, fort bien ; tu as raison. As-tu oublié la maladie de demain ?

HENRIETTE.

Si elle vient, je ferai dire que je n'y suis pas.

LISIDOR.

Vous êtes des Etres singuliers, vous autres ! Je voulois vous assortir selon vos caracteres, donner la dévote au dévôt, la femme enjouée à l'homme du monde ; point du tout ! le dévôt veut l'enjouée, & l'homme dissipé la dévote....



SCENE VIII

& dernière.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, Madame
PHILANE, LISETTE.

Madame PHILANE.

CE que je viens d'apprendre est-il
vrai, mes enfants ?

LISIDOR.

Oui, ma Mere, & nous espérons
que vous n'y ferez pas contraire ?

Madame PHILANE.

Moi, j'y serois contraire ? Ce changement a toujours été l'objet de mes vœux. Ah Adraste ! ah Henriette ! combien j'ai tremblé pour vous ! Vous seriez devenus des époux infortunés. Vous avez l'un & l'autre besoin d'un guide qui connoisse mieux le vrai chemin que vous. Théophané, depuis long-temps vous avez ma bénédiction ;

182 L'ESPRIT FORT,

mais voulez-vous avoir aussi celle du Ciel? faites de ma chère Henriette une femme digne de vous. Et vous, Adraste, je vous ai cru pendant un temps un homme dangereux, un méchant homme; mais je me rassure. Qui peut aimer une personne pieuse est déjà pieux à moitié. A l'égard d'Adraste, c'est à toi que je m'en rapporte, ma chère Julie. . . . Tâche sur-tout de lui faire sentir l'injustice & la cruauté qu'il y a de traiter les gens de bien avec autant de mépris qu'il en a fait paroître pour Théophane. . . .

A D R A S T E.

Ah, Madame, je vous demande grace! Ne me rappelez pas des torts dont je rougis. Ciel! si je me trompe par-tout comme je me suis trompé sur votre compte, Théophane! Ah quel homme, quel homme abominable je suis!

L I S I D O R.

Ne vous l'ai-je pas dit, que vous deviendriez les meilleurs amis du monde, quand vous seriez beau-fre-

res ? Ce n'est encore là que le commencement !

T H E O P H A N E.

Je le répète , Adrasle ; vous êtes infiniment meilleur que vous ne le croyez vous - même , meilleur que vous n'avez voulu le paroître jusqu'ici.

Madame PHILANE (*à Lisidor.*)

Viens , mon fils , donne-moi la main : la joie m'avoit fait oublier que j'ai laissé Araspe seul.

L I S I D O R.

Allons , ma mere , allons Au moins , mes enfants , plus de troc ! plus de troc !

L I S E T T E.

Que nous sommes à plaindre nous autres qui n'avons rien à troquer !

F I N.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

LE
T R É S O R ,

COMÉDIE EN UN ACTE.

DE M. LESSING.

A C T E U R S.

LÉANDRE.

STÉLÉNO.

PHILTO, Vieillard.

ANSELME.

LÉLIO, fils d'Anselme.

MASCARILLE, Valet de Lelio.

RAPS.

UN CROCHETEUR.

La scène est dans la rue.



LE
TRÉSOR,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, STÉLÉNO.

STÉLÉNO.

Q u o i si jeune, Léandre, vous
avez déjà fait choix d'une Maîtresse ?

LEANDRE.

C'est précisément parce que je suis
jeune, que je lui plairai davantage.
Au reste, quelle est donc ma jeunesse ?
Si j'avois le double de mon âge, je

R iv

392. L E T R É S O R ,
pourrois avoir des enfants aussi âgés
que je le suis.

S T E L E N O .

Et vous voulez que je la demande
en mariage ?

L E A N D R E .

Je vous en conjure , mon cher tu-
teur !

S T E L E N O .

Mon cher tuteur ? Comme on de-
vient poli , quand on est amoureux !
Mais ne peut-on la connoître ? Vous
n'avez pas encore dit qui elle est.

L E A N D R E .

C'est une personne adorable.

S T E L E N O .

A-t-elle du bien ? Quelle sera sa
dot ?

L E A N D R E .

C'est la beauté même , & avec cela
innocente innocente comme
moi !

S T E L E N O .

Croit - elle aussi qu'avec le double
de son âge elle pourroit avoir des

enfants aussi âgés qu'elle ? Mais dites-moi ce qu'on lui donne en mariage.

LEANDRE.

Si vous la voyiez , vous l'aimeriez autant que moi. Un visage charmant , une taille de Nymphé

STÉLENO.

Et la dot ?

LEANDRE.

Elle a tout ce qu'il faut pour faire une femme accomplie.

STÉLENO.

Et la dot ?

LEANDRE.

Sa démarche est d'une noblesse , d'une aisance ! . . . Et on voit qu'elle doit toutes ses graces à la nature

STÉLENO.

Et la dot ?

LEANDRE.

Quand son visage ne seroit pas le plus aimable du monde , son caractère & ses manières la feroient adorer

R v

STELENO.

Répondez - moi donc enfin ! C'est de la dot que je parle : combien lui donne-t-on en mariage ?

LEANDRE.

On trouveroit difficilement dans aucune personne de son sexe , autant d'esprit & de vertu

STELENO.

Tout cela est bon ; mais la dot ?

LEANDRE.

Outre cela , Monsieur , elle est d'une bonne famille d'une excellente famille.

STELENO.

Les meilleures familles ne sont pas toujours les plus riches. La dot ?

LEANDRE.

J'oubliois de vous dire aussi qu'elle chante comme un ange.

STELENO.

Eh , morbleu ! me ferez - vous demander cent fois la même chose ? Je veux savoir , avant toute autre chose , quelle est la dot.

L E A N D R E.

Je l'ai entendue chanter hier soir,
pour la première fois

S T E L E N O.

C'est trop vous moquer de votre
tuteur. Si vous ne voulez pas me ré-
pondre, passez votre chemin, & laissez-moi passer le mien.

L E A N D R E.

Ne vous fâchez pas, mon cher tu-
teur; je vais répondre à votre ques-
tion.

S T E L E N O.

Faites-le donc !

L E A N D R E.

Que me demandiez-vous ?
Vous me demandiez, je crois, si elle
étoit bonne économe ? On ne
peut pas davantage ! Ce ce fera un
trésor pour un mari.

S T E L E N O.

C'est quelque chose : cependant ce
n'est pas encore ce que je vous deman-
dois Je voulois savoir si elle est

R vj

396 L E T R É S O R ,
riche , si elle aura une bonne dot.
M'entendez-vous ?

LEANDRE (*tristement.*)

Une dot ?

STELENO.

Oui , une dot ! Je parie que vous n'avez seulement pas songé à vous en informer O jeuneffe ! jeuneffe ! Eh bien , si vous ne savez pas encore combien on donnera en mariage à votre maîtresse , allez le demander ; alors nous parlerons sérieusement de cette affaire.

LEANDRE.

Je n'ai pas été si étourdi que vous le croyez ; je m'en suis informé , & je peux vous dire ce qu'il en est.

STELENO.

Vous savez donc ce qu'elle aura ?

LEANDRE.

A peu de chose près.

STELENO.

Et combien ?

L E A N D R E.

Cela n'est pas trop considérable.

S T E L E N O.

Voyons ! Vous êtes riche de votre côté ; ainsi

L E A N D R E.

Vous êtes un homme adorable , mon cher tuteur ! Comme vous dites très - bien , je suis assez riche pour passer quelque chose sur ce point

S T E L E N O.

Aura-t-elle à-peu-près la moitié de ce que vous avez ?

L E A N D R E.

Pas tout-à-fait.

S T E L E N O.

Le tiers ?

L E A N D R E.

Pas tout-à-fait non plus.

S T E L E N O.

Le quart ?

L E A N D R E .

Pas encore.

S T E L E N O .

C'est donc le huitième ? Cela feroit aux environs de huit ou dix mille francs : ce n'est pas beaucoup pour se mettre en ménage.

L E A N D R E .

Je vous ai déjà dit qu'elle n'avoit pas beaucoup pas beaucoup

S T E L E N O .

Mais enfin , elle a quelque chose .
Combien donc ?

L E A N D R E .

Peu , mon cher tuteur.

S T E L E N O .

Eh bien , ce peu ?

L E A N D R E .

Oh ! très peu très-peu

S T E L E N O .

Enfin , ce peu a un nom.

L E A N D R E.

Ce peu , Monsieur Stéléno , ce peu est est rien.

S T E L E N O.

Rien du tout ? Mais y pensez-vous , Léandre , de vouloir prendre pour femme une fille, qui n'a rien du tout ?

L E A N D R E.

Rien du tout ? Elle a tout ce qui fait une femme accomplie ; il ne lui manque de l'argent.

S T E L E N O.

C'est-à-dire qu'elle seroit une femme accomplie , si elle avoit encore ce qui fait une femme accomplie Mais peut-on savoir , au moins , comment s'appelle cette belle Mendiante ?

L E A N D R E.

Mendiante ? Quel nom ! Ah , Monsieur Stéléno , si le mérite donnoit l'opulence , ce seroit elle qui seroit riche , & nous , nous serions les pauvres.

STELENO.

Dites-moi donc comme elle s'appelle ?

LEANDRE.

Camille.

STELENO.

Camille ? La sœur de ce libertin de Lelio ?

LEANDRE.

Elle-même. On dit que son pere est le plus honnête homme du monde.

STELENO.

Il l'est en effet, où il l'a été ; car il y a neuf ans qu'il est parti d'ici , & depuis quatre à cinq on n'a point eu de ses nouvelles. Il est mort vraisemblablement , & c'est un bonheur pour lui ; le chagrin de voir le désordre de sa famille , l'auroit également tué.

LEANDRE.

Vous le connoissiez donc beaucoup ?

STELENO.

Il étoit le plus ancien & le plus cher de mes amis.

L E A N D R E.

Et vous vous montrez si cruel envers sa fille ? Vous voulez m'ôter la gloire & la satisfaction de la remettre dans une situation qui soit digne d'elle ?

S T E L E N O.

Léandre , si vous étiez mon fils , je ne balancerois pas un moment ; mais vous n'êtes que mon pupille. Parvenu à un âge plus mûr , vous pourriez changer d'inclination , vous repentir de ce que vous auriez fait , & le blâme en retomberoit sur moi.

L E A N D R E.

Mon inclination changeroit ? Je pourrois cesser d'aimer Camille ? Je....

S T E L E N O.

Attendez que vous soyez devenu votre maître ; alors vous ferez ce que vous jugerez à propos. Si Camille étoit encore dans l'état d'aisance où son pere l'avoit laissée : si son frere n'avoit pas tout dissipé : si le vieux Philto à qui Anselme avoit confié le soin de ses enfants , n'en avoit pas abusé pour

les ruiner , vous me verriez moi-même faire tous mes efforts pour vous assurer la possession de Camille ; mais les choses étant comme elles sont , je ne dois pas m'en mêler.

L E A N D R E .

Mon cher Monsieur Stéléno

S T E L E N O .

Vous cherchez en vain à m'ébranler ; je vous ai dit mon dernier mot. Quand je vous ai rencontré , j'allois chez Philto , qui est mon ami , lui faire des reproches sur sa conduite avec Lélío. Il vient d'acheter de ce jeune dissipateur la maison de son pere , qui étoit l'unique bien qui restoit à ces malheureux enfants. Cela va trop loin & devient inexcusable Allez m'attendre au logis , Léandre ; à mon retour , nous pourrons encore causer de cette affaire.

L E A N D R E .

J'y vais dans l'espérance de vous voir revenir avec des sentiments plus

favorables pour moi.. Serez - vous bientôt de retour?

ST E L E N O.

Je vous le promets.

S C E N E I I.

ST E L E N O, (*seul.*)

JE fais qu'on ne gagne rien en disant aux gens leurs vérités, & qu'on risque de se brouiller avec eux en les éclairant sur leurs torts. N'importe. Je ne veux plus rien avoir de commun avec un homme capable d'un mauvais procédé..... Qui m'auroit jamais dit que Philto, lui en qui j'avois une si entière confiance.... Le voilà justement qui vient vers moi....



S C E N E I I I .

P H I L T O , S T É L É N O ,

S T E L E N O .

B O N j o u r , M o n s i e u r P h i l t o .

P H I L T O .

Eh, vous voilà, Monsieur Stéléno !
Comment cela va-t-il, mon ancien ,
mon cher ami ? Où alliez-vous ?

S T E L E N O .

J'allois chez vous.

P H I L T O .

Chez moi ? Voulez - vous que j'y
retourne avec vous ?

S T E L E N O .

Cela n'est pas nécessaire ; il m'est
égal de vous parler dans votre maison
ou dans la rue ; d'ailleurs , j'aime en-
core mieux vous parler en plein air :
je craindrai moins la contagion.

P H I L T O.

Que voulez-vous dire par là ? Est-ce que j'ai été attaqué de la peste depuis que je ne vous ai vu ?

S T E L E N O.

De quelque chose de pire encore... O Philto , Philto ! Etes - vous le vertueux Philto que toute la ville a compté jusqu'ici au nombre de ses plus honnêtes citoyens ?

P H I L T O.

Voilà un excellent début ! Comment me le suis-je attiré ?

S T E L E N O.

Ignorez - vous comme on parle de vous dans toute la ville ? On ne prononce plus votre nom sans l'accompagner des épithètes de trompeur , d'usurier , de fripon . . .

P H I L T O.

J'en suis fâché ; mais que voulez-vous que j'y fasse ? Il faut laisser parler le monde. Je ne puis empêcher qu'on ne pense & qu'on ne dise de moi des

406 L E T R É S O R ,
choses défavantageuses ! Il me suffit
d'être convaincu intérieurement qu'on
me fait injustice.

STELENO.

Quoi , vous êtes indifférent à ces
choses-là ? Je ne le suis pas tant pour
vous , quand je les entends. Croyez-
vous que votre sang froid vous justi-
fie ? On est souvent modéré , parce
qu'on sent bien qu'on n'est pas en
droit de s'emporter Si quelqu'un
parloit de moi sur ce ton-là je
crois que je lui tordrois le cou
Aussi n'y donnerai-je jamais prise par
mes actions.

PHILTO.

Me direz-vous quels sont les crimes
qu'on m'impute ?

STELENO.

Il faut que votre conscience soit déjà
bien familiarisée avec le mal , puisque
vous ne vous les rappelez pas vous-
même Dites - moi , Philto , An-
selme étoit-il votre ami ?

P H I L T O.

Il l'étoit & l'est encore, quelque'éloignés que nous soyons l'un de l'autre. Ne savez-vous donc pas qu'à son départ il me confia son fils & sa fille ? M'auroit-il commis un pareil dépôt, s'il ne m'avoit pas cru son ami ?

S T E L E N O.

Pauvre Anselme , que tu t'es trompé !

P H I L T O.

Je ne le pense pas comme vous.

S T E L E N O.

Non ? Eh bien , quand j'aurai un fils que je voudrai voir courir à sa ruine , je ne manquerois pas de le remettre entre vos mains. Vous avez fait un joli garçon de Lélío !

P H I L T O.

Allez-vous mettre sur mon compte une chose dont vous-même m'avez justifié autrefois ? Tous les excès de Lélío ont été commis à mon insu ; & quand ils sont venus à ma connois-

fance , il étoit trop tard pour y remédier.

STELENO.

Je ne crois plus rien de tout cela :
votre dernier trait vous démasque.

PHILTO.

Quel trait ?

STELENO.

A qui Lelio vient-il de vendre sa
maison ?

PHILTO.

A moi.

STELENO.

Vous pouvez arriver quand il vous
plaira , Seigneur Anselme ! Vous au-
rez le plaisir de coucher dans la rue....
Ah Philto !....

PHILTO.

Ne l'ai-je pas payée trois mille écus ?

STELENO.

Elle vous coûte aussi votre réputa-
tion d'honnête homme.

PHILTO.

J'ai donc eu tort de l'acheter ?

STELENO.

S T E L E N O.

Deviez-vous rien acheter de Lélío ? Donner de l'argent à un homme comme celui-là , n'est-ce pas donner les armes entre les mains d'un furieux ? N'est-ce pas s'associer avec lui pour ruiner ce pauvre pere ?

P H I L T O.

Mais Lélío avoit un besoin indispensable de cet argent. Il lui en falloit au moins la moitié pour le mettre à l'abri de l'ignominie de la prison ; & si je n'avois pas acheté la maison , un autre l'auroit achetée.

S T E L E N O.

Un autre auroit fait ce qu'il auroit voulu Mais ne cherchez pas à vous excuser ; on ne devine que trop votre motif. La maison vaut au moins quatre bons mille écus ; on la donnoit pour trois mille , & vous vous êtes hâté de profiter du bon marché. J'aime l'argent aussi bien que vous, Philto, mais je perdrais plutôt cette main que voilà , que d'en acquérir d'une façon si honteuse ! Je ne voudrais pas d'un

Théâtre Allemand. T. II. S

410 L E T R É S O R ,
million à ce prix. Pour finir en un mot,
je vous renonce pour mon ami.

P H I L T O .

Vous me poussez à bout , Stéléno ;
& je crois qu'à force d'injures vous
me forcerez enfin à vous révéler un
secret que personne n'auroit été ca-
pable de m'arracher.

S T E L E N O .

Je ne pense pas que vous ayiez de
l'inquiétude sur ce que vous pourrez
me confier ?

P H I L T O .

Prenez bien garde qu'on ne nous
écoute. Ne voyez-vous personne aux
fenêtres ?

S T E L E N O .

C'est donc un secret bien impor-
tant ? Je ne vois personne.

P H I L T O .

Ecoutez. Le même jour qu'Ansel-
me partit , il me prit en particulier &
me conduisit en un certain endroit de

sa maison , en me disant : Mon cher Philto , suis moi ; j'ai encore une chose à te communiquer. Dans ce..... Je vois venir quelqu'un : attendons qu'il soit passé

STELENO.

Il est passé.

PHILTO.

Ici , sous cette voute , dans un de ces Paix ! je vois encore venir quelqu'un

STELENO.

C'est un enfant.

PHILTO.

Les enfants sont curieux !

STELENO.

Il est parti.

PHILTO.

Sous un de ces pavés , dit-il , j'ai... Je vois courir quelque chose

STELENO.

C'est un chien.

S ij

PHILTO,

Cela a des oreilles ! J'ai, dit-il,
(*Il regarde de côté & d'autre avec inquiétude.*) enfoui quelque argent comptant.

STELENO,

Quoi ?

PHILTO,

St ! On ne répète pas deux fois ces choses-là.

STELENO.

De l'argent comptant ? un trésor ?

PHILTO,

Oui, vous dis-je Il m'a fallu ,
continua-t-il, économiser pendant
bien long-temps, pour amasser cette
somme. Combien elle m'a coûté ! Je
pars, mon ami ; je laisse à mon fils de
quoi vivre honnêtement , & je ne lui
dois rien de plus. Il a toutes sortes de
dispositions à devenir un libertin ; &
plus il auroit d'argent, plus il en
dépenderoit. Que me resteroit-il pour
ma fille ? Mon voyage est long & pé-
rilleux ; qui sait, si j'en reviendrai ?

Avant de l'entreprendre, je veux pourvoir à tout. Je destine une telle partie de cette somme pour la dot de Camille, si pendant mon absence il se présente une bonne occasion de la marier; le reste est à mon fils, mais à condition que tu ne le lui remettras avant d'être sûr que je suis mort. Jusqu'à là je te conjure, mon cher Philto, de n'en rien faire savoir à Lélío, & je te demande le même secret à l'égard de tout le monde. Je promis tout à mon ami, & je confirmai ma promesse par un serment.... A présent dites-moi, Stéléno, ce que je devois faire, quand j'appris que Lélío vouloit à toute force vendre cette maison, cette même maison où est le trésor?

STÉLENO.

Qu'entends-je ! La chose change bien de face.

PHILTO.

Lélío avoit fait afficher la maison précisément lorsque j'étois à la campagne.

STÉLENO.

Il vouloit profiter de votre absence !

S iij

PHILTO.

Je revins à la ville fort effrayé. Je ne savois quel parti prendre. Devois-je trahir mon ami & indiquer le trésor à son libertin de fils ? ou devois-je laisser passer la maison en des mains étrangères d'où Anselme, peut-être, n'auroit jamais pu la retirer ? Enlever le trésor, étoit une chose impraticable. En un mot, je ne vis d'autre expédient que celui d'acheter la maison moi-même, pour sauver l'un & l'autre. Vous voyez que je ne fais aucun usage de la maison ; j'en ai délogé le fils & la fille, & elle reste inhabitée. Qu'Anselme arrive demain, je l'en mettrai en possession, & personne n'y entrera plus que lui. J'ai bien prévu que le monde parleroit & me calomnieroit ; mais après tout, j'ai cru qu'il valoit mieux passer pendant quelque temps pour moins honnête homme, que de l'être en effet Maintenant suis-je encore à vos yeux un vieux trompeur, un usurier ?

STELENO.

Vous êtes un homme respectable ;

c'est moi qui suis un fou Je suis honteux de ma sotte crédulité , & je vous en demande bien sincèrement pardon.

PHILTO.

Je ne me fâche pas des injustices où je vois une intention droite. Vous venez de me prouver que ma réputation vous étoit chère , & je vous en remercie. Vous y auriez été moins sensible , si vous n'aviez pas été véritablement mon ami.

STELENO.

Je suis indigné contre moi

PHILTO.

Et de quoi ?

STELENO.

Je ne me console pas d'avoir pu douter un moment de votre probité.

PHILTO.

Et moi je vous en aime davantage , d'en avoir agi avec tant de franchise à mon égard. On ne sauroit faire assez.

de cas d'un ami qui a le courage de nous dire en face ce qu'il connoît de repréhensible en nous. Je vous conjure de me continuer le même intérêt....

STELENO.

Vous m'enchantez ! Touchez-là ! Nous sommes amis , & nous le ferons pour toujours.

PHILTO.

De tout mon cœur ! ... Avez-vous quelque'autre chose à me dire ?

STELENO.

Je ne crois pas mais oui ! (*à part.*) Peut-être puis-je donner à mon pupille une joie à laquelle il ne s'attend pas.

PHILTO.

De quoi s'agit-il ?

STELENO.

Ne m'aviez-vous pas dit qu'une partie de cet argent caché étoit destinée pour la dot de Camille ?

PHILTO.

Oui.

STELENO.

A combien peut-elle monter ?

PHILTO.

A six mille écus.

STELENO.

Cela n'est pas mauvais. Et s'il se trouvoit un parti sortable pour Camille, feriez-vous d'humeur à donner votre consentement ?

PHILTO.

Si ce parti lui convenoit, pourquoi pas ?

STELENO.

Par exemple ; que penseriez-vous de mon pupille ?

PHILTO.

Le jeune Léandre ? Auroit-il des vues sur Camille ?

STELENO.

Il en est si éperdument amoureux,

S v

418. L E T R É S O R ,
qu'il aimeroit mieux l'épouser aujourd'hui que demain , dût-elle ne pas lui apporter un fou.

P H I L T O .

C'est aimer en effet ! Votre proposition me plaît fort , & si vous parlez sérieusement

S T E L E N O .

Très-sérieusement !

P H I L T O .

Oui ; mais Camille a-t-elle du goût pour Léandre ?

S T E L E N O .

Ce que je peux vous dire , c'est qu'il la désire fort ; & quand vingt mille écus en veulent épouser six mille , les six mille , je pense , ne seront pas assez fous pour rebuter les vingt mille. La fille d'Anselme fait compter , sans doute ?

P H I L T O .

Je crois que si le pere revenoit aujourd'hui , il ne pourroit pas souhaiter lui-même un meilleur parti pour

la fille. J'en fais mon affaire ; regardez cela comme une affaire faite.

S T E L E N O.

Pourvu que les six mille écus soient une chose faite aussi.

P H I L T O.

Vous me faites penser à la plus grande difficulté Faudroit-il que Léandre eût les six mille écus sur le champ ?

S T E L E N O.

Pas absolument ; mais aussi ne faudroit-il pas qu'il eût Camille sur le champ non plus.

P H I L T O.

Dites-moi vous-même ce qu'il faut que je fasse. Si je donne six mille écus, où dirai-je que je les ai pris ? Si j'avoue la vérité, on n'ôtera jamais à Lélío la persuasion qu'où il y avoit six mille écus cachés, il n'y en ait pas encore d'autres. Si je dis que je donne cet argent de ma bourse, voilà de quoi faire recommencer les mauvais propos ; on ne manqueroit pas de dire

S vj

420 **L E T R É S O R ,**

que je ne serois pas si généreux , si ma
conscience ne me reprochoit rien

S T E L E N O .

Cela pourroit bien arriver.

P H I L T O .

Ne seroit-il pas mieux de laisser
l'affaire de la dot jusqu'au retour d'An-
selme ? Léandre peut toujours comp-
ter sur cette somme.

S T E L E N O .

Léandre , comme je vous l'ai déjà
dit , n'y feroit pas attention ; mais
moi , mon cher Philto , qui suis son
tuteur , je dois craindre la médifance
& la calomnie aussi bien que vous.
Oui , oui , diroit-on ; le jeune pupille
est en bonnes mains ! On lui donne
une fille qui n'a rien ; Stéléno entend
ses affaires ; il fait que des comptes tels
que ceux qu'il a avec Léandre ne se
rendent pas aisément , & il s'est fait
une médiatrice qui fermera les yeux à
son mari , quand il faudra débrouiller
les affaires Je n'aimerois pas de
pareilles gloses.

P H I L T O.

Vous avez raison Mais comment parer à cela ? . . . Rêvez - y un peu

S T E L E N O.

Rêvez-y aussi.

P H I L T O.

Mais si nous

S T E L E N O.

Quoi ?

P H I L T O.

Cela ne vaut rien.

S T E L E N O.

Écoutez : je croirois cela ne vaut rien non plus.

PHILTO & STELENO (*ensemble, après avoir rêvé quelque temps.*)

Ne pourroit-on pas

P H I L T O.

Quel étoit votre avis ?

S T E L E N O.

Qu'alliez-vous dire ?

PHILTO.

Parlez toujours.

STELENO.

Dites toujours.

PHILTO.

Je veux savoir auparavant votre idée.

STELENO.

Et moi la vôtre la mienne n'est pas encore digérée.

PHILTO.

Et la mienne Ma foi, la mienne m'est échappée.

STELENO.

Attendez un moment . . . j'y suis . . .

PHILTO.

Voyons:

STELENO.

Si nous trouvions quelque drôle qui eût assez d'esprit & d'effronterie pour bien soutenir un mensonge

P H I L T O.

A quoi nous serviroit-il ?

S T E L E N O.

Il faudroit qu'il se déguisât, & qu'il feignît qu'il arrive de quelque pays éloigné

P H I L T O.

Eh bien ? . . .

S T E L E N O.

Qu'il dît qu'il a vu Anselme

P H I L T O.

Ensuite ? . . .

S T E L E N O.

Qui lui a donné des lettres, une pour son fils & une pour vous.

P H I L T O.

Et alors ? . . .

S T E L E N O.

Ne voyez-vous pas encore où j'en veux venir ? Dans la lettre pour l'élio nous ferions dire à Anselme qu'il n'es-

pere pas revenir de sitôt ; qu'en attendant son retour , il l'exhorte à vivre d'économie & à ne point faire de folles dépenses , & autres choses de cette nature ; mais dans la lettre qui feroit pour vous , nous lui ferions dire qu'en égard à l'âge de sa fille , & desirant la trouver établie , il vous envoie une telle somme pour sa dot , en cas que vous trouviez à la marier convenablement.

PHILTO.

Et ce drôle feroit semblant d'apporter l'argent destiné à l'établissement de Camille ?

STELENO.

Justement !

PHILTO.

Ma foi , la chose est faisable
Mais Lelio connoît l'écriture de son pere & son cachet

STELENO.

Il y a mille choses à répondre aux difficultés que vous vous faites. Soyez

tranquille Je pense en ce moment à un garnement qui jouera ce rôle à merveille.

P H I L T O

A la bonne heure ! Allez donc vous concerter avec lui ; moi , de ce pas , je vais préparer l'argent. J'en avancerai du mien en attendant que je trouve un moment favorable pour le tirer en sûreté de la cave.

S T E L E N O .

Allez , allez ; dans une demi - heure mon homme sera chez vous.

P H I L T O (*seul.*)

Il m'est assez désagréable à mon âge , d'avoir recours à des stratagèmes si éloignés de mon goût , & c'est à cause de ce libertin de Lélío Mais ne le voilà-t-il pas lui-même avec son maître en fait de fourberies ? Ils ont l'air affairé ; sans doute que quelque créancier les talonne. (*Il se met un peu à l'écart.*)



S C E N E I V.

L É L I O , M A S C A R I L L E .

L E L I O .

E T ce feroit-là le reste de trois mille écus ? (*Il compte.*) Dix , vingt , trente , quarante , cinquante-cinq Quoi ! cinquante-cinq écus de reste ?

M A S C A R I L L E .

Cela me paroît inconcevable à moi-même. Voyons , Monsieur , que je compte aussi. (*Lélio lui remet l'argent.*) Dix , vingt , trente , quarante , quarante-cinq , & pas un liard avec. (*Il lui rend l'argent.*)

L E L I O .

Quarante-cinq ? Tu veux dire cinquante-cinq.

M A S C A R I L L E .

Je crois savoir compter aussi bien que vous.

LELIO (*après avoir compté tout bas.*)

Ah ! ah ! Monsieur l'escamoteur !
Heureusement vous n'avez pas en-
core porté vos mains à vos poches.
Avec votre permission , voyons un
peu

M A S C A R I L L E.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

L E L I O.

Votre main , Monsieur Mascarille ?...

M A S C A R I L L E.

Fy donc , Monsieur !

L E L I O.

Je vous en prie

M A S C A R I L L E.

Fy donc , encore une fois , Mon-
sieur ; je rougis

L E L I O.

Tu rougis ? Ce feroit quelque chose
de nouveau Allons , fâns tant de
façons ; montre-moi tes mains.

Vous me faites rougir , vous dis-je ,
Monsieur Lelio ; ma foi je ne les
ai pas encore lavées aujourd'hui.

L E L I O.

Ah , nous y voilà donc ! Il n'est pas
surprenant que tout s'attache à la
crasse. (*Il lui ouvre la main , & trouve
deux pieces d'or entre ses doigts.*) Tu
vois , mon ami , combien la propreté
est une vertu nécessaire. On pourroit
te prendre pour un fripon , tandis que
dans le fond tu n'es qu'un cochon
Mais sérieusement , si sur chaque cin-
quantaine d'écus il s'en est attaché
dix dans tes doigts sur les trois mille
écus dont tu as eu le maniement , il
doit en être resté six cent dans ta
bourse.

M A S C A R I L L E.

Je n'aurois jamais cru qu'un dissi-
pateur fût si bien compter !

L E L I O.

Et malgré cela je ne vois pas encore
le compte de mes trois mille écus.

M A S C A R I L L E.

Je vous en aurai bientôt montré l'emploi Premièrement , pour acquitter le billet à ordre que vous aviez été condamné à payer

L E L I O,

Cela ne fait pas encore la somme.

M A S C A R I L L E.

A Mademoiselle votre sœur , pour l'entretien du ménage

L E L I O,

C'est une bagatelle,

M A S C A R I L L E.

A Monsieur Stiletti , pour des huf-tres & du vin d'Italie

L E L I O,

C'est une affaire de cent vingt écus.

M A S C A R I L L E.

Pour acquit de plusieurs dettes d'honneur.

LELIO.

Elles ne montoient guere à une plus grosse somme.

MASCARILLE.

Encore une autre espece de dettes d'honneur , mais qui n'ont pas été faites au jeu A la bonne & complaisante Madame Lelane & à ses bonnes & complaisantes nieces.

LELIO.

Je mets cent écus pour cet article ; on a bien des rubans pour cent écus.

MASCARILLE.

Mais votre tailleur

LELIO.

A-t-il été payé ?

MASCARILLE.

Ah ! c'est vrai , c'est vrai ; il n'est pas encore payé Et moi

LELIO.

Mais vraiment , il faudroit que je

misse pour toi plus que pour le billet ,
plus que pour Stiletti , & plus que
pour Madame Lelane tout ensemble !

M A S C A R I L L E.

Non , non , Monsieur Et moi ,
allois-je avoir l'honneur de vous dire ,
je ne suis pas encore payé. Il m'est dû
sept années entieres de mes gages.

L E L I O.

Mais en revanche tu as eu la permis-
sion de me tromper de toutes les ma-
nieres pendant sept années, & tu as su si
bien profiter de cette permission

P H I L T O (*s'approche d'eux.*)

Que le maître fera bientôt obligé
d'endosser la livrée à son tour , & de
servir son valet.

M A S C A R I L L E.

Quelle prophétie ! Je crois qu'elle
vient du ciel. (*En se retournant.*) Ha ,
ha ! Monsieur Philto , venoit-elle de
vous ? Je vous aime trop pour vous
souhaiter le sort des nouveaux pro-
phetes Mais puisque vous avez

432 L E T R É S O R ,

entendu tout ce que nous avons dit ,
ne convenez-vous pas qu'il est bien
dur pour un pauvre malheureux do-
mestique après sept ans de service

P H I L T O .

C'est à la potence que tu devrois
trouver ton falaire Monsieur
Lélio , j'ai un mot à vous dire.

L E L I O .

Pourvu que ce ne soit pas des re-
proches , Monsieur Philto ! Je peux
bien les mériter , mais ils viendroient
trop tard.

P H I L T O .

Monsieur Léandre vient de faire de-
mander votre sœur en mariage par
Monsieur Stéléno , son tuteur.

L E L I O .

Je regarde cela comme un grand
bonheur.

P H I L T O .

C'en seroit un en effet ; mais il est
question d'une dot. Stéléno ne croyoit
pas.

pas que vous aviez tout dissipé ; & dès que je l'en ai eu instruit , il a retiré la parole.

L E L I O.

Que dites-vous ?

P H I L T O.

Je dis que vous avez fait votre malheur & celui de votre sœur. Elle ne s'établira jamais, & vous en ferez la cause.

M A S C A R I L L E.

Non par sa faute , mais par celle d'un vieil avare. Que le Diable puisse emporter tous les tuteurs intéressés , & (*En regardant Philto.*) tous ceux qui leur ressemblent. Faut-il donc qu'une fille ait de l'argent pour devenir l'honnête femme d'un honnête homme ? En tout cas je fais bien quelque'un qui pourroit lui faire une dot. Il y a de certaines gens qui achètent de certaines maisons à fort bon marché

L E L I O (*pensif.*)

Malheureuse Camille ! . . . Que ton frere est coupable !

Théâtre Allemand. T. II. T

M A S C A R I L L E.

Monfieur Philto , un petit furplus de mille écus fur l'acquifition de la maifon !...

L E L I O.

Adieu , Lélío ; ma nouvelle paroît vous faire faire de férieufes réflexions : je ne veux pas les troubler.

M A S C A R I L L E.

Ni en faire , n'est-ce pas ? Autrement le petit furplus pourroit fournir matière à d'excellentes réflexions....

P H I L T O.

Prends garde que mon furplus ne foit pas de ton goût ! (*Il s'en va.*)



S C E N E V.

M A S C A R I L L E , L É L I O .

M A S C A R I L L E .

QU'EST-CE que ceci deviendra ?
Je ne vous ai jamais vu l'air si sombre ,
même en perdant votre argent
Parions que je devine ce qui vous fait
rêver ? Vous regrettez que votre
sœur n'épouse pas le riche Léandre ,
parce que vous auriez eu un excellent
beau-frère à plumer.

L É L I O (*toujours rêveur.*)

Ecoute , Mascarille

M A S C A R I L L E .

Eh bien Mais , je ne peux pas
vous entendre penser ; il faut que vous
parliez.

L É L I O .

Veux-tu réparer par une seule bonne
T ij

436 L E T R É S O R ,
action , toutes les friponneries que tu
m'as faites dans ta vie ?

M A S C A R I L L E .

Voilà une singulière question ! Pour
qui me prenez-vous donc , Monsieur ?
Pour un fripon qui est homme de bien,
ou pour un homme de bien qui est fri-
pon ?

L E L I O .

Je te prends , mon cher Mascarille ,
pour un homme qui pourroit bien me
prêter quelques milliers d'écus , s'il
vouloit me prêter ce qu'il m'a volé.

M A S C A R I L L E .

Et que feriez-vous de ces quelques
milliers d'écus ?

L E L I O .

Je les donneroïs en mariage à ma
sœur , & puis je me casseroïs la
tête d'un coup de pistolet.

M A S C A R I L L E .

Vous vous casseriez la tête d'un
coup de pistolet ? Ce seroit une

vilaine façon de m'emporter mon argent. Cependant (*Il fait semblant de rêver.*)

L É L I O.

Tu fais combien j'aime ma sœur. Il n'y a point d'efforts dont je ne sois capable, pour réparer le tort que va lui faire mon inconduite.... Laisse-toi toucher, ne me refuse pas le secours

M A S C A R I L L E.

Vous me prenez par mon foible. J'ai un penchant diabolique à la générosité; & les sentiments fraternels que vous montrez, Monsieur Lélío : en vérité, j'en suis enchanté, attendri C'est aussi quelque chose de bien noble & de bien touchant Mademoiselle votre sœur en est digne assurément, & je me sens porté

L É L I O.

Que je t'embrasse, mon cher Mascarille; Dieu veuille que tu m'aies volé beaucoup, afin que tu puisses me le prêter. Je ne t'aurois pas cru le

438 L E T R É S O R ;
cœur si bon Dis - moi donc ce
que tu peux me prêter

M A S C A R I L L E .

Je vous prête , Monsieur

L E L I O .

Ne m'appelle pas Monsieur ; appelle-moi ton ami : je te regarderai toute ma vie comme le meilleur des miens.

M A S C A R I L L E .

A Dieu ne plaîse ! Un si petit service ne me fera pas oublier le respect que je vous dois.

L E L I O .

Tu ne te contentes pas d'être généreux ? tu es modeste aussi ?

M A S C A R I L L E .

Vous allez me rendre tout confus
Je vous prête donc pour l'espace de dix ans

L E L I O .

Pour dix ans ? Quel excès de bonté !

Je ne te demande que cinq ans , Mascariile , & même deux ans , si tu veux. Prête-moi seulement , & mets le terme du payement aussi court que tu jugeras à propos.

M A S C A R I L L E.

Eh bien , je vous prête donc pour quinze ans.

L E L I O.

Je vois bien qu'il faut te laisser faire , obligeant Mascariile

M A S C A R I L L E.

Pour quinze ans , je vous prête , sans rente

L E L I O.

Sans rente ? Voilà ce que je n'accepterai jamais ! Il faut que tu prennes , au moins , quarante pour cent de ce tu me prêteras

M A S C A R I L L E.

Sans aucune rente ! . . .

L E L I O.

Me crois-tu assez lâche pour abuser
T iv

440 **L E T R É S O R,**
à ce point de ta bonté ? Si tu veux te
contenter de trente pour cent, je re-
garderai cela comme une preuve du
plus grand défintéressement.

M A S C A R I L L E.

Sans rente, dis-je

L E L I O.

Tu n'y penses pas, Mascarille ! ac-
cepte, au moins, vingt pour cent :
c'est ce que prend le Juif le plus chré-
tien.

M A S C A R I L L E.

Enfin , sans rente , ou

L E L I O.

Soit.

M A S C A R I L L E.

Ou je ne prête rien du tout !

L E L I O.

Puisque tu ne veux pas absolument
mettre des bornes à ton amitié

M A S C A R I L L E.

Sans rente !

L E L I O.

Sans rente ? . . . Je dois rougir
 Eh bien , tu me prêtes donc pour
 quinze ans , sans rente , la somme

M A S C A R I L L E.

Je vous prête pour quinze ans , les
 cent soixante & quinze écus que vous
 me devez pour mes gages de sept an-
 nées.

L E L I O.

Quoi ? Les cent soixante écus que je
 te dois déjà

M A S C A R I L L E.

Font tout mon bien , Monsieur ; &
 je vous les laisse , de tout mon cœur ,
 encore pour quinze ans , sans rente ,
 sans rente.

L E L I O.

Et c'est donc là , maroufle

M A S C A R I L L E.

Cela ne sent guere la reconnois-
 sance.

T V

L E L I O.

Je vois bien à présent ce que j'ai à attendre d'un fripon , d'un scélérat , d'un infâme

M A S C A R I L L E.

Le Sage est indifférent à tout : à la louange comme au blâme , à la flatterie comme aux injures. Vous l'avez vu tantôt , & vous le voyez encore.

L E L I O.

De quel front oserai-je paroître devant ma sœur ?

M A S C A R I L L E.

D'un front armé d'impudence. On n'a jamais tort , quand on a le courage de ne pas en convenir C'est , direz-vous , un malheur pour toi , ma chère sœur ; je te plains ; mais quel remède ? Je veux mourir , si dans toutes les dépenses que j'ai faites , il m'est seulement venu une seule fois dans l'esprit que je dissipois ton bien ; je croyois ne toucher qu'au mien Voilà à-peu-près , Monsieur , ce que vous pourrez lui dire.

LELIO (*après avoir rêvé quelque temps.*)

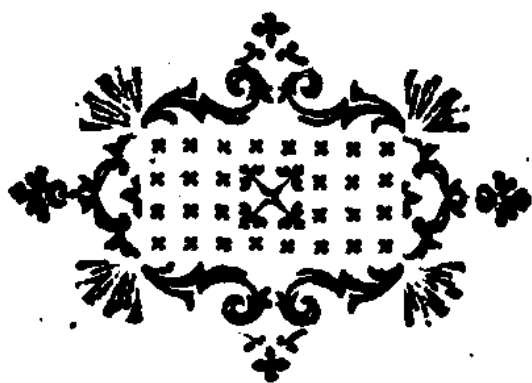
Oui, voilà le seul moyen ; je vais le proposer moi-même à Stéléno. Viens, maraut !

M A S C A R I L L E.

Le chemin de l'assemblée où je devois vous accompagner est de ce côté-là

L E L I O.

Au Diable toi & l'assemblée
Mais n'est-ce pas là Monsieur Stéléno que je vois venir ?



S C E N E V I.

STÉLÉNO, LÉLIO, MASCARILLE.

L É L I O.

J'ALLOIS chez vous , Monsieur. Je viens d'apprendre dans le moment , par Monsieur Philto , les vues de votre pupille sur ma sœur. Quelque mauvaise opinion que mon inconduite ait pu vous donner de moi , croyez cependant que je serois au désespoir que cette union manquât par ma faute. Mes folies , il est vrai , m'ont réduit à l'extrémité , mais la pauvreté dont je commence à sentir les horreurs , m'afflige beaucoup moins que les reproches que j'aurois à me faire , si je ne faisois pas tout ce qui dépend de moi , pour éloigner d'une sœur chérie le malheur dont elle est menacée. Voyez donc , Monsieur Stéléno , si la proposition que je vais vous faire , mérite votre attention. Vous n'ignorez peut-

être pas qu'une maraine ma légue, par son testament, une ferme assez considérable. Elle est encore à moi : seulement, comme vous pouvez bien vous en douter, elle est affectée de quelques dettes. Malgré cela elle me rapporte encore tous les ans de quoi me faire vivre dans une sorte d'aïfance. Je la céderai avec plaisir à ma sœur. Votre pupille est en état de la libérer, & d'y faire les améliorations dont elle est susceptible. Elle pourroit alors tenir lieu de la dot que vous demandez, & sans laquelle, m'a dit Monsieur Philto, vous ne voulez rien conclurre.

M A S C A R I L L E (*bas à Lélío.*)

Vous êtes donc fou, Monsieur Lélío ?

L E L I O.

Tais-toi !

M A S C A R I L L E.

Quoi, la seule chose qui vous reste...

L E L I O.

Je n'ai point de compte à te rendre.

446 L E T R É S O R ,
M A S C A R I L L E .

Vous voulez donc aller demander l'aumône ?

L E L I O .

Je ferai ce que je jugerai à propos.

S T E L E N O .

Je ne vous dissimulerai pas , Monsieur , que le manque de dot m'arrêtoit , & m'auroit empêché de consentir à un mariage qui d'ailleurs me plaisoit fort ; mais si la proposition que vous venez de me faire est sérieuse , je pourrai bien me raviser.

L E L I O .

Je vous ai parlé très - sérieusement , Monsieur Stéleno.

M A S C A R I L L E .

De grace , retirez votre parole.

L E L I O .

Te tairas-tu ?

M A S C A R I L L E .

Songez donc , Monsieur . . .

L E L I O.

Si tu dis encore un mot....

S T E L E N O.

Je crois qu'avant toute chose il feroit à propos, Monsieur Lélío, que vous me remissiez un état de la valeur de cette ferme & de toutes les dettes dont elle est affectée; avant cela, nous ne pouvons rien conclurre....

L E L I O.

Voilà qui suffit; je vais travailler sur le champ à ce que vous demandez.... Quand pourrai-je avoir l'honneur de vous voir?

S T E L E N O.

Vous me trouverez toujours chez moi.

L E L I O.

Au revoir, Monsieur.



S C E N E V I I .

STÉLÉNO, MASCARILLE.

M A S C A R I L L E (*à part.*)

IL faut que je lui rende service malgré lui, Un moment , Monsieur Stéléno , un moment ! . . .

S T E L E N O .

Que me veux-tu ?

M A S C A R I L L E .

Vous me paroissez homme à faire d'un bon avis le cas qu'on en doit faire.

S T E L E N O .

Tu me prends pour ce que je suis.

M A S C A R I L L E .

Et vous n'êtes pas homme non plus à croire qu'un domestique trahit son maître , toutes les fois qu'il n'est pas absolument d'accord avec lui ?

S T E L E N O.

A quel propos me dis-tu cela ? Est-ce que Lélío formeroit quelque mauvais dessein contre moi ?

M A S C A R I L L E.

Tenez-vous sur vos gardes , je vous en conjure , Monsieur Stéléno , par tout ce qui vous est cher au monde , par le salut de votre pupille , par le respect que vous devez à vos cheveux blancs

S T E L E N O.

Eh bien , parle ; sur quoi faut-il que je me tienne en garde ?

M A S C A R I L L E.

Sur l'offre que Lélío vient de vous faire.

S T E L E N O.

Et comment ?

M A S C A R I L L E.

Vous & votre pupille , vous êtes des gens perdus si vous acceptez la ferme ; car premièrement il faut que je

450 L E T R É S O R ,
vous dise qu'il doit sur cette misérable
ferme presqu'autant qu'elle peut va-
loir.

S T E L E N O .

Si ce n'est que presqu'autant

M A S C A R I L L E .

J'entends bien , il en reviendra tou-
jours quelque chose , voulez - vous
dire ; mais écoutez ce que j'ai à vous
apprendre maintenant Il faut que
cette malheureuse ferme soit précisé-
ment l'endroit où s'est rassemblée toute
la malédiction qui jadis fut prononcée
contre la terre

S T E L E N O .

Tu m'effrayes

M A S C A R I L L E .

Quand les champs voisins sont cou-
verts de la plus abondante récolte ,
ceux qui appartiennent à cette ferme
rendent à peine leur semence. Tous
les ans la mortalité regne dans les
étables

S T E L E N O.

Il n'y faut donc pas nourrir des bestiaux.

M A S C A R I L L E.

C'est aussi ce qu'a compris Monsieur Lélío , & voilà pourquoi il a vendu, depuis long-temps, moutons , bœufs, cochons, chevaux, poules & pigeons ; mais lorsque la mortalité ne trouve point d'animaux à détruire , croiriez-vous qu'elle attaque les hommes ?

S T E L E N O.

Est-il possible !

M A S C A R I L L E.

Oui, Monsieur. Aucun fermier n'y peut tenir l'espace de six mois, eût-il une fanté de fer. Monsieur Lélío y a mis les hommes les plus robustes qu'il avoit fait venir du Meklembourg ; mais à peine le printemps venu, il n'en étoit plus question.

S T E L E N O.

Il faudra donc essayer de la faire exercer par des Pomméraniens ! Ils

font encore plus durs à la fatigue que les Meklembourgeois ; ils sont comme des rocs.

M A S C A R I L L E .

Et le petit bois , Monsieur Stéléno , le petit bois qui tient à la ferme

S T E L E N O .

Eh bien , le petit bois ?

M A S C A R I L L E .

Il n'y a pas un arbre sur lequel la foudre ne soit tombée ! . . .

S T E L E N O .

La foudre ne soit tombée ? . . .

M A S C A R I L L E .

Ou bien auquel quelqu'un ne se soit pendu. Aussi Léléo a-t-il pris ce bois dans une si grande aversion , qu'il le fait abattre tous les jours. Croiriez-vous qu'on ne vend le bois qu'on y fait , que la moitié de son prix ?

S T E L E N O .

Cela est mal.

M A S C A R I L L E.

Il le faut bien ! Encore si ceux qui l'achètent , connoissoient les risques auxquels ils s'exposent , ils n'en voudroient point pour rien. Chez les uns ce bois a fait sauter les poèles , chez d'autres il a exhalé une vapeur si infecte qu'une fille de cuisine en est tombée évanouie entre les bras du cuisinier.

S T E L E N O.

Cela est épouvantable ! . . . Mais ne ments-tu pas , Mascarille ?

M A S C A R I L L E.

Non , Monsieur , je ne ments pas : je suis incapable . . . de mentir . . . Et les étangs , Monsieur , les étangs ? . .

S T E L E N O.

Cette ferme a aussi des étangs ?

M A S C A R I L L E.

Oui ; mais des étangs où il s'est noyé plus d'hommes qu'il n'y a de gouttes d'eau. Comme les poissons ne

se nourrissent que de cadavres humains ,
vous vous doutez bien ce que c'est
que ces poisons.

S T E L E N O .

Ils sont gros & gras , sans doute ?

M A S C A R I L L E .

Cette nourriture les rend si fins &
si rusés qu'il n'y a plus moyen de les
attrapper , même en mettant l'étang à
sec. En un mot, Monsieur , il n'y a
pas de coin sur la terre , où l'on puisse
trouver tant de désastres & de mal-
heurs rassemblés que dans cette dé-
testable ferme. Les annales font foi
que depuis trois cent cinquante ou
quatre cent ans , aucun de ceux qui
l'ont possédée n'est mort d'une mort
naturelle.

S T E L E N O .

Excepté la vieille maraine qui l'a
léguee à Lelio.

M A S C A R I L L E .

On craint de le dire , mais cette
vieille maraine même . . .

S T E L E N O.

Eh bien ?

M A S C A R I L L E.

Eh bien , cette vieille maraine fut étouffée , pendant la nuit , par un gros chat tout noir qu'elle avoit toujours à côté d'elle... & il est très-vraisemblable que ce chat noir... étoit le Diable... Dieu sait quel sera le sort de mon maître ! On lui a prédit que des voleurs l'assassineroient ; & je lui dois la justice qu'il ne néglige rien pour faire mentir la prophétie & pour éloigner les voleurs, en se dépouillant généreusement de ses biens ; mais toutefois

S T E L E N O.

Mais toutefois j'accepterai sa proposition . . .

M A S C A R I L L E.

Vous , Monsieur ? . . . Vous ne l'accepterez jamais.

S T E L E N O.

Affurément je le ferai.

M A S C A R I L L E (*à part.*)

Le vieux renard !

S T E L E N O (*à part.*)

Quelle satisfaction j'ai à désespérer ce coquin... Cependant, Mascarille, je te remercie toujours des instructions que tu m'as données : elles peuvent m'être utiles, en ce qu'elles détermineront mon pupille à vendre cette ferme aussitôt qu'elle lui aura été donnée.

M A S C A R I L L E.

Le parti le plus sage feroit que vous ne vous en mêlassiez en rien du tout. Il s'en faut de beaucoup que je vous aie raconté tout...

S T E L E N O.

Je t'en dispense ; maintenant je n'ai plus de temps à perdre ; une autre fois j'écouterai le reste de tes beaux contes. (*Il s'en va.*)



SCENE VIII.

S C E N E V I I I.

M A S C A R I L L E.

IL n'en est pas la dupe ! Ai-je été trop bête , ou bien est-il trop fin ? Ma foi , je m'en moque : ce n'est pas moi qui y risque le plus ! Si Lélío veut se dépouiller du peu qui lui reste , ce sont ses affaires ! Au bout du compte , je peux fort bien me passer de son service , mon tort est assuré. Ce que je fais pour lui , je le fais par pure amitié ; il est bon diable , & je serois fâché de le voir dans la misère . . . Ah voici , je crois , un voyageur ! Voyons ce que celui-ci pourra m'apprendre de nouveau.



S C E N E I X.

ANSELME , UN CROCHETEUR ,
M A S C A R I L L E .

A N S E L M E .

GRACES au Ciel , je revois enfin
ma maison , ma chere maison !

M A S C A R I L L E .

Sa maison ?

A N S E L M E (*au Crocheteur.*)

Vous n'avez qu'à poser la malle ici ,
mon ami ; je la ferai porter chez moi ;
je n'ai plus besoin de vous . . . Vous
êtes payé , n'est-ce pas ?

L E C R O C H E T E U R .

Oh oui , Monsieur , oh oui
Vous voilà bien charmé , bien content
d'être de retour chez vous.

A N S E L M E.

Affurément.

L E C R O C H E T È U R.

J'ai connu des personnes, Monsieur, qui, quand elles étoient contentes, se faisoient un plaisir de donner quelque chose... Vous m'avez payé, Monsieur, vous m'avez bien payé...

A N S E L M E.

J'entends.... Tenez, mon ami, voilà pour boire.

L E C R O C H E T È U R.

J'ai d'abord deviné à votre air que vous étiez libéral, & je suis bien aise de ne m'être pas trompé. Dieu vous le rende ! (*Il s'en va.*)

A N S E L M E.

Personne de chez moi ne se fait voir. Je vais frapper à la porte.

M A S C A R I L L E.

Ce. homme se trompe à coup sûr ?

V ij

A N S E L M E.

On diroit que tout y est mort...

M A S C A R I L L E (*s'approchant.*)

Monfieur ! ... excufez ... pardon-
nez-moi ... (*en reculant.*) Voilà un
vilage qui ne m'est pas inconnu.

A N S E L M E.

Que voulez-vous , mon ami ?

M A S C A R I L L E.

Je voudrois , je voudrois...

A N S E L M E.

Eh bien ? Pourquoiournes-tu tant
autour de moi ?

M A S C A R I L L E.

Je voudrois...

A N S E L M E.

Reconnoître peut-être , par où ma
bourse est le plus accessible ?

M A S C A R I L L E.

Je me trompe ... Si c'étoit lui , il
me connoîtroit auffi... Je fuis curieux ,

Monfieur; ma curiosité n'est pas une curiosité indiscrete . . . Je fuis curieux, dis-je , de favoir ce que vous venez chercher devant cette maifon ?

A N S E L M E.

Faquin ! Mais que vois-je ? . . .
Mas

M A S C A R I L L E.

Monfieur An

A N S E L M E.

Mafca

M A S C A R I L L E.

Anfel

A N S E L M E.

Mascarille

M A S C A R I L L E.

Monfieur Anfelme

A N S E L M E.

C'est donc toi ?

M A S C A R I L L E.

Je fuis moi, cela eft certain ; mais
vous êtes-vous bien vous ?

A N S E L M E.

Il n'est pas surprenant que tu doutes si c'est moi.

M A S C A R I L L E.

Est-il possible !... Ah non ! Monsieur Anselme est absent depuis neuf ans ; & il seroit en vérité bien singulier qu'il revînt précisément aujourd'hui ! aujourd'hui précisément !

A N S E L M E.

Voilà une surprise que tu aurois pu avoir un autre jour comme celui-ci. Il auroit donc fallu que je ne revinsse jamais.

M A S C A R I L L E.

Cela est vrai !... Soyez donc mille fois le bien revenu , & mille fois encore , notre très-cher Monsieur Anselme !... Cependant , au bout du compte vous pourriez fort bien ne l'être pas.

A N S E L M E.

Assurément je le suis ; dis-moi seulement bien vite , comment tout va

dans ma maison ; Léo, Camille , se portent-ils bien ?

M A S C A R I L L E.

Maintenant je ne peux plus douter que ce soit vous Ils se portent bien très - bien (*à part.*)
Puisse-t-il apprendre le reste par un autre ! . . .

A N S E L M E.

Ils sont sans doute au logis ? . . . Je meurs d'impatience de les ferrer entre mes bras Prends cette malle & suis-moi

M A S C A R I L L E.

Où , Monsieur , où ?

A N S E L M E.

Dans ma maison.

M A S C A R I L L E.

Dans celle-ci ?

A N S E L M E.

Oui , dans la mienne.

M A S C A R I L L E.

Cela ne se pourra pas si vite. (*à part.*) Que vais-je lui dire ?

V iv

A N S E L M E .

Et pourquoi ?

M A S C A R I L L E .

Cette maison , Monsieur Anselme ,
est fermée

A N S E L M E .

Fermée ?

M A S C A R I L L E .

Oui , fermée ; & cela parce que
personne n'y demeure.

A N S E L M E .

Où demeurent donc mes enfants ?

M A S C A R I L L E .

Monsieur Lélío & Mademoiselle
Camille ? . . . Ils demeurent . . . ils de-
meurent . . . dans une maison.

A N S E L M E .

Eh bien ? Mais tu me parles bien
singulièrement

M A S C A R I L L E .

Vous ne savez donc pas ce qui est
arrivé depuis peu ?

A N S E L M E.

Comment veux-tu que je le fache ?

M A S C A R I L L E.

Cela est vrai , vous n'y étiez pas. Il arrive bien des choses en neuf ans , Monsieur ! Neuf ans , c'est bien du temps !.... Mais je n'en reviens pas encore.... Etre absent pendant neuf ans , neuf ans entiers , & revenir précisément aujourd'hui ! Si cela arrivoit dans une comédie , on ne le trouveroit pas vraisemblable , & cependant cela est vrai !... Il a pu revenir précisément aujourd'hui , & il revient précisément aujourd'hui.... Cela est singulier , très-singulier !

A N S E L M E.

Peste soit du maudit babillard ! Ne m'arrête pas davantage , & dis-moi....

M A S C A R I L L E.

Je vais vous dire où sont vos enfants. Mademoiselle votre fille est ... avec Monsieur votre fils & Monsieur votre fils

V v

A N S E L M E .

Eh bien , mon fils

M A S C A R I L L E .

A déménagé, & demeure.... Voyez-vous là-bas cette maison au coin de cette rue ? C'est-là où demeure Monsieur votre fils.

A N S E L M E .

Et pourquoi a-t-il quitté la maison paternelle ?

M A S C A R I L L E .

Il la trouvoit trop grande trop petite ... trop vaste ... trop étroite ...

A N S E L M E .

Trop grande , trop petite ; qu'est-ce que tout cela veut dire ?

M A S C A R I L L E .

Vous l'apprendrez mieux de lui-même Vous n'ignorez pas au moins qu'il est devenu grand négociant ?

A N S E L M E .

Mon fils , grand négociant ?

M A S C A R I L L E.

Très-grand , Monfieur ! Il y'a plus d'un an qu'il ne vit plus que de ce qu'il vend.

A N S E L M E.

Que dis-tu ? Il lui a donc fallu une grande maifon pour contenir fes marchandifes ?

M A S C A R I L L E.

C'est cela même.

A N S E L M E.

Voilà qui eft excellent ! J'apporte auffi des marchandifes des Indes.

M A S C A R I L L E. ;

Comme il va fe mettre à vendre !

A N S E L M E.

Dépêche - toi donc , Mascarille : prends vite cette malle , & conduis-moi chez lui.

M A S C A R I L L E.

Elle paroît lourde ; attendez un moment , je vais faire venir un croche-teur.

V vj

A N S E L M E .

Tu la porteras aisément ; elle ne contient que des papiers & un peu de linge.

M A S C A R I L L E .

Je me suis démis un bras il n'y a pas long-temps

A N S E L M E .

Pauvre Diable ! Va donc chercher quelqu'un.

M A S C A R I L L E (*à part.*)

M'en voilà quitte à bon marché. Monsieur Lélío , Monsieur Lélío , qu'allez-vous dire à cette nouvelle ?
(*Il s'en va & revient.*)

A N S E L M E .

Tu n'es pas encore parti ?

M A S C A R I L L E .

Ma foi , je viens vous regarder de nouveau , pour voir si c'est bien vous ?

A N S E L M E .

La peste soit de tes doutes !

M A S C A R I L L E (*En s'en allant.*)

Oui , oui , c'est lui Etre absent pendant neuf ans , & revenir aujourd'hui !

S C E N E X.

A N S E L M E , (*seul.*)

ME voilà donc obligé d'attendre en plein air ! Heureusement cette rue est écartée , & peu de gens me verront... Combien de peines je me suis données , combien de dangers j'ai essuyés pour me mettre en état de passer , dans la paix & dans l'abondance , le peu de temps qui me reste à vivre ! Oui , je vais jouir enfin , & me reposer après tant de travaux. Et qui pourroit m'en blâmer ? En ne comptant qu'en gros le bien que j'ai acquis , il monte (*En prononçant les dernières paroles , il baisse la voix insensiblement , & finit par compter tout bas sur ses doigts.*)

S C E N E X I.

R A P S , (*dans un habit étranger.*)
A N S E L M E.

R A P S.

IL faut savoir jouer toutes sortes de rôles dans ce monde-ci. Sous ce singulier habillement, qui connoîtroit le tambour Raps ? Je ne fais moi-même de qui j'ai l'air. On me charge d'une commission où je n'entends rien ; n'importe ; on me paye , & cela suffit. C'est dans cette rue que Monsieur Sté-léno m'a dit de chercher mon homme. Il ne demeure pas loin de son ancienne maison , & la voilà.

A N S E L M E.

Quel est cette espece de Revenant ?

R A P S.

Comme tout le monde me regarde !

A N S E L M E.

Avec son chapeau qui déborde les épaules , il a l'air d'un champignon.

R A P S.

Vous qui me considérez si attentivement , êtes-vous moins étranger ici que moi ? . . . Il ne m'écoute pas . . . Monsieur qui êtes assis sur cette malle , ne pourriez-vous pas m'indiquer un jeune homme que je cherche , nommé Lélío ? & une vieille tête chauve comme la vôtre , nommé Philto.

A N S E L M E.

Lélío ? Philto ? (*à part.*) Mon fils & mon ancien ami.

R A P S.

Si vous daignez m'enseigner la demeure de ces gens-là , vous obligerez un homme qui publiera votre courtoisie aux quatre coins du monde , un célèbre voyageur qui a fait sept fois le tour de la terre : une fois en bateau , deux fois dans la diligence , & quatre fois à pied.

A N S E L M E.

Ne puis-je savoir, Monsieur, qui vous êtes ? comment vous vous appelez ? d'où vous venez, & ce que vous avez à faire avec les personnes que vous venez de nommer ?

R A P S.

Voilà bien des choses à la fois ! A laquelle voulez-vous que je réponde en premier lieu ? Si vous vouliez faire vos questions les unes après les autres, je tâcherois de vous satisfaire, car je suis très-complaisant de mon naturel. (*à part.*) Essayons mon rôle sur celui-ci.

A N S E L M E.

Eh bien, Monsieur, commençons par le plus court. Quel est votre nom ?

R A P S.

Par le plus court ? Vous vous trompez ; c'est un nom qui ne finit pas.

A N S E L M E.

Passons donc à une autre question.

Que voulez-vous au jeune Léo & au vieux Philto ? Vous faites sans doute des affaires avec le premier ? On m'a dit qu'il étoit un gros négociant.

R A P S.

Des affaires ? Non , Monsieur ; j'ai seulement des lettres à lui remettre.

A N S E L M E.

Peut-être des lettres d'avis pour des marchandises qu'on lui envoie , ou quelque'autre chose semblable ?

R A P S.

Non pas , Monsieur ; ce sont simplement des lettres que son pere m'a remises pour lui.

A N S E L M E.

Qui ?

R A P S.

Son pere.

A N S E L M E.

Le pere de Léo ?

R A P S.

Oui , le pere de Lélió , qui voyage actuellement , qui est mon ami

A N S E L M E (*à part.*)

Voici quelque fripon. Attends ; je vais bien l'attrapper Je vous ai donné des lettres pour mon fils , dites-vous ?

R A P S.

Plaît-il , Monsieur ?

A N S E L M E.

Rien , rien Vous connoissez donc le pere de Lélió ?

R A P S.

Si je ne le connoissois pas , m'auroit-il chargé des lettres pour son fils & pour son ami Tenez , Monsieur , les voilà C'est mon ami intime , vous dis-je.

A N S E L M E.

Votre ami intime ? . . . Mais où étoit-il donc , cet ami intime , quand il vous a remis ces lettres ?

R A P S.

Il étoit il étoit en bonne santé.

A N S E L M E.

J'en suis charmé ; mais où étoit-il , où , où ?

R A P S.

Monfieur , il étoit fur la côte de Paphlagonie.

A N S E L M E.

Oui-dà ! . . . Vous le connoiffez , dites-vous ; mais eft - ce feulement de nom ou de perfonne ?

R A P S.

De perfonne vraiment ! N'ai-je pas vidé avec lui cent bouteilles de vin du Cap , & même fur les lieux où il croît ? . . Vous favez bien , Monfieur

A N S E L M E.

J'entends , j'entends ; mais ne pourriez-vous pas me dire à-peu-près , comment eft fait le pere de Lélío ?

R A P S.

Comment il eft fait ? Vous êtes très-

curieux ; mais je ne hais pas les gens curieux Il est à-peu-près plus haut que vous de la tête.

A N S E L M E (*à part.*)

.. Fort bien ! Je suis plus grand absent que présent Vous ne m'avez pas encore dit son nom ; comment s'appelle-t-il ?

R A P S.

Il s'appelle Il ne s'appelle pas comme son fils Il auroit mieux fait cependant de s'appeler de même... Il s'appelle

A N S E L M E.

Eh bien ?

R A P S.

Je crois que j'ai oublié son nom.

A N S E L M E.

Le nom d'un ami intime ?

R A P S.

Un moment ! Je l'ai sur le bout de la langue. Dites-moi un nom qui sonne à-peu-près comme le sien. Il commence par un A.

A N S E L M E.

Arnolphe, peut-être?

R A P S.

Non.

A N S E L M E.

Antoine?

R A P S.

Ce n'est pas Antoine. Ans.....
Ansa.... Ansi.... C'est un diable de
nom! An... Ansel....

A N S E L M E.

Ce n'est pas Anselme?

R A P S.

Juste! le voilà, Anselme. Que le
Diable emporte ce nom de coquin.

A N S E L M E.

Vous ne parlez pas là en ami.

R A P S.

Eh, pourquoi aussi ce chien de nom
s'accroche-t-il ainsi entre les dents?
Y a-t-il de l'amitié à se faire chercher
si long-temps?.... Je lui pardonne

pour cette fois-ci.... Anselme , disions-nous , n'est-ce pas ? ... Oui , Anselme , cela est juste. Je vous dirai donc que la dernière fois que je l'ai vu , c'étoit sur la côte de Paphlagonie , d'où il se proposoit d'aller faire un tour aux Rois de Gallipoli.

• A N S E L M E .

Aux Rois de Gallipoli ? Qui sont-ils ?

 R A P S .

Comment , Monsieur , vous ne connoissez pas les deux freres qui regnent à Gallipolli ? les célèbres Dardanelles ? Il y a environ vingt ans qu'ils firent leur tour d'Europe ; c'est dans ce temps-là qu'il les a connus.

 A N S E L M E (*à part.*)

Ces impertinences-là durent trop long-temps.

 R A P S .

La Cour des Dardanelles est une des plus brillantes de l'Amérique , & je suis sûr que mon ami Anselme y aura été très-bien reçu : aussi y fera-

t-il quelque séjour , & c'est précisément pour cette raison-là que , sachant que je venois ici , il m'a donné des lettres pour sa famille , afin de les rassurer de sa longue absence.

A N S E L M E.

C'est fort bien fait de sa part
Mais il me reste encore une chose à vous demander

R A P S.

Tout ce qu'il vous plaira.

A N S E L M E.

Si tout-à-l'heure on vous montrait votre ami Anselme , le connoîtriez-vous ?

R A P S.

Si je conservois mes yeux , sans doute ! Mais il sembleroit que vous avez encore peine à croire que je connoisse Anselme ! Ecoutez une preuve sans réplique. Non - seulement il m'a donné des lettres , mais il m'a donné aussi six mille écus pour les remettre à Philto. Auroit-il eu cette confiance en moi , s'il ne me regardoit pas comme un autre lui-même ?

A N S E L M E .

Six mille écus ?

R A P S .

En bons ducats , & tous de poids.

[A N S E L M E (*à part.*)

Je ne fais que penser de ce drôle.
Un trompeur qui apporte de l'argent,
est un singulier trompeur.

R A P S .

Mais, Monsieur, c'est causer trop
long-temps. Je vois bien que vous ne
voulez pas, ou que vous ne pouvez
pas m'indiquer les personnes que je
cherche

A N S E L M E .

Encore un mot, Monsieur : avez-
vous sur vous l'argent qu'Anselme
vous a remis ?

R A P S .

Oui ! Pourquoi ?

A N S E L M E .

Est-il bien certain qu'Anselme , le
pere

pere de Lélío, vous avoit donné fix mille écus?

R A P S.

Très-certain.

A N S E L M E.

Ça donc ! vous n'avez qu'à me les rendre.

R A P S.

Que voulez-vous que je vous rende ?

A N S E L M E.

Les fix mille écus que vous avez reçus de moi.

R A P S.

J'ai reçu de vous fix mille écus ?

A N S E L M E.

Mais vous le dites vous-même.

R A P S.

Qu'est-ce que je dis ?... Vous êtes...
Qui êtes-vous donc ?

A N S E L M E.

Je suis celui-là même qui vous a, dites-vous, confié fix mille écus : je suis Anselme.

Théâtre Allemand. T. II. X

Vous Anselme ?

A N S E L M E.

Ne me connoissez-vous pas ? Les Rois de Gallipoli, les célèbres Dardanelles m'ont fait la grace de me laisser partir plutôt que je ne pensois ; & puisque me voilà ici moi-même , je ne veux pas abuser plus long-temps de la complaisance d'un ami.

R A P S (*à part.*)

Je jurerois que cet homme est un plus grand fourbe que moi-même.

A N S E L M E.

Il n'y a besoin de tant de réflexions. Rendez-moi mon argent.

R A P S.

Qui s'imagineroit qu'un homme de votre âge fût capable d'une pareille ruse ? Vous entendez dire que j'ai de l'argent , & vîte vous voilà Anselme. Mais , mon bon Monsieur , aussi vîte vous vous êtes anselmisé , aussi vîte

il faudra que vous vous désanfelmie-
siez.

ANSELME.

Qui suis-je donc , si je ne suis pas
qui je suis ?

R A P S.

Qu'est-ce que cela me fait, à moi ? Soyez
qui vous voudrez , pourvu que vous
ne soyez pas celui que je ne veux pas
que vous soyez. Pourquoi n'avez-vous
pas d'abord été qui vous voulez être ?
& pourquoi voulez-vous être à pré-
sent qui vous n'êtes pas ?

ANSELME.

Oh, rendez-moi....

R A P S.

Que voulez-vous que je vous rende ?

ANSELME.

Mon argent.

R A P S.

Ne vous fatiguez pas davantage inu-
tilement. J'ai menti quand je vous ai
dit que la somme étoit en ducats ; elle
n'est qu'en papier.

Je vois bien , Monsieur , qu'il faut vous parler sur un autre ton. Je vous certifie donc que je suis Anselme , & que si vous ne me remettez sur le champ l'argent que vous avouez avoir reçu de moi , je vais appeller du monde & vous faire arrêter comme un imposteur.

R A P S .

Vous croyez donc que je suis un imposteur ? Et vous êtes certainement Monsieur Anselme ? J'ai donc l'honneur de souhaiter le bon soir à Monsieur Anselme

A N S E L M E .

Tu ne m'échapperas pas ainsi , mon ami !

R A P S .

Je vous demande en grace , Monsieur (*Quand Anselme veut le saisir, Raps le pousse & le fait tomber assis sur la malle.*) Le vieux pendart pourroit attrouper du monde. J'aurai soin de t'envoyer quelqu'un qui te connoisse mieux.

A N S E L M E.

Où est-il allé , le fripon ? où est-il allé ? . . . Ce que je viens d'entendre est-il un rêve ? . . . ou bien Ah pauvre Anselme ! on te trahit. Il y a quelque chose là-dessous ; il y a certainement quelque chose ! Et Mascarille Mascarille ne revient pas ; cela n'est pas naturel non plus. Que faire ? Je vais appeler le premier passant Holà ho , l'ami !

S C E N E X I I.

ANSELME , UN CROCHETEUR.

L E C R O C H E T E U R.

Q u ' y a-t-il pour votre service , Monsieur ?

A N S E L M E.

Veux-tu gagner de quoi boire , mon ami ?

X iij

Je ne demande pas mieux.

ANSELME.

Prends donc vite cette malle, & conduis-moi chez le négociant Léliq.

LE CROCHETEUR.

Chez le négociant Léliq ?

ANSELME,

Oui : on m'a dit qu'il demeueroit là-bas dans la maison neuve qui fait le coin de la rue.

LE CROCHETEUR.

Je ne connois point de marchand du nom de Léliq. dans toute la ville ; c'est tout un autre homme qui demeure là-bas dans cette maison neuve.

ANSELME.

Eh non ! c'est Léliq. Il demeueroit auparavant dans cette maison-ci qui lui appartenoit aussi.

LE CROCHETEUR.

Je me doute à présent de qui vous

voulez parler . C'est de ce vaurien de Lélío ? Oh, je le connois bien.

A N S E L M E.

Que veux tu dire par ce vaurien de Lélío ?

L E C R O C H E T E U R.

Eh oui ! Toute la ville le connoît ainsi : c'est le fils du vieil Anselme. Son pere étoit un vilain, un avare qui entassoit sou sur sou. Il partit d'ici il y a quelques années , & Dieu fait où il est à présent. Tandis qu'il se donne bien des peines dans les pays étrangers , où peut-être il est mort à présent , son fils s'en donne ici tant qu'il peut. Je crois , à la vérité , qu'il aura bientôt mangé le peu qui lui reste : il vient de vendre aussi la maison , à ce qu'on m'a dit

A N S E L M E.

Il a vendu la maison ? . . . La chose est bien claire à présent Ah ! traître de Mascarille ! . . . Malheureux ! . . . Fils dénaturé ! . . .

X iv

LE CROCHETEUR.

Ne seriez-vous pas le vieil Anselme lui-même ? . . . Pardon , Monsieur ; si vous l'êtes , je vous prie de ne pas prendre ce que j'ai dit , en mauvaise part. Je ne vous connoissois pas , sans quoi je me serois bien gardé de vous dire que vous étiez un vilain & un ladre. Personne n'a son nom écrit sur son front. Je renonce à gagner l'argent pour boire.

ANSELME.

Vous le gagnerez , mon ami , vous le gagnerez. Dites-moi seulement , s'il est bien vrai qu'il ait vendu sa maison , & à qui il l'a vendue.

LE CROCHETEUR.

C'est le vieux Philto qui l'a achetée.

ANSELME.

Philto ? . . . Homme sans honneur & sans foi ! Voilà donc l'amitié que tu m'avois jurée ? . . . Je suis trahi ! Je suis assassiné ! . . Il niera tout.

LE CROCHETEUR.

Toute la ville a été scandalisée qu'il

ait fait cette acquisition. N'est-ce pas lui qui pendant votre absence devoit servir comme de tuteur à votre fils ? Le beau tuteur ! C'étoit bien faire du loup la garde. Il a toujours passé pour un homme intéressé , & ce qui est corbeau , reste corbeau . . . Mais je le vois qui vient ! Je vous laisse ensemble.
(Il s'en va.)

S C E N E X I I I.

A N S E L M E , P H I L T O .

A N S E L M E .

A H , détestable Philto ! . . . Viens ; viens traître !

P H I L T O .

Voyons un peu quel est l'imposteur qui ose ici se donner pour Anselme . . . Mais que vois-je . . . c'est lui-même . . . Ah , mon ami , que je t'embrasse ! Te voilà enfin de retour ! Le Ciel en soit loué mille fois ! . . . Mais quel sombre

X v

490 L E T R É S O R ,
accueil ? Ne connois-tu plus ton ancien ami Philto ?

A N S E L M E .

Je fais tout, Philto ! je fais tout. Est-ce là ce que je devois attendre de toi ?

P H I L T O .

N'en dis pas davantage, mon cher Anselme ; je vois que quelque calomniateur t'a déjà prévenu contre moi. Nous ne sommes pas dans un endroit où nous puissions nous expliquer ; viens dans ta maison : nous y ferons plus commodément.

A N S E L M E .

Dans ma maison ?

P H I L T O .

Oui, elle est toujours à toi, & ne fera jamais à d'autres contre ton gré. Viens, heureusement j'en ai la clef dans ma poche Sans doute cette malle est la tienne ? Allons, prends-la par un bout & moi par l'autre, & portons-la nous-mêmes chez toi ; personne ne nous voit

A N S E L M E.

Et mon argent....

P H I L T O.

Tu le trouveras comme tu l'as laissé.
(*Ils entrent dans la maison avec la malle.*)

S C E N E X I V.

L É L I O , M A S C A R I L L E.

M A S C A R I L L E.

E H bien, l'avez-vous vu ? N'est-ce pas lui ?

L E L I O.

C'est lui-même.

M A S C A R I L L E.

Que ne sommes-nous quittes de la première entrevue !

L E L I O.

Je n'ai jamais senti l'indignité de ma

Xvj

492 L E T R É S O R ,

conduite comme je la sens dans ce moment où elle m'empêche d'aller me jeter dans les bras d'un pere qui m'a toujours aimé tendrement. Que ferai-je ? Me bannirai-je de sa présence, ou irai-je me précipiter à ses pieds ?

M A S C A R I L L E .

Le dernier parti ne vaut pas grand chose , mais le premier ne vaut rien du tout.

L E L I O .

Conseille-moi donc , nomme-moi un intercesseur

M A S C A R I L L E .

Un intercesseur ? Une personne qui parle pour vous à votre pere ?
Le fleur Stiletti

L E L I O .

Tu es fou.

M A S C A R I L L E .

Ou Madame Lélane.

L E L I O .

Traître !

M A S C A R I L L E.

Une de ses nieces . . .

L E L I O.

Je te tuerai !

M A S C A R I L L E.

Il ne faudroit plus que cela , pour
mettre le comble à la satisfaction de
votre pere.

L E L I O.

Jen'ose m'adresser à Philto. J'ai trop
souvent méprisé ses conseils , pour es-
pérer qu'il veuille parler en ma faveur.

M A S C A R I L L E.

Que ne vous adressez-vous à moi ?

L E L I O.

Tâche plutôt de trouver quelqu'un
qui daigne solliciter ta grace.

M A S C A R I L L E.

J'ai trouvé quelqu'un.

L E L I O

Qui ?

M A S C A R I L L E

Vous.

L E L I O .

Moi ?

M A S C A R I L L E .

Oui , vous ; & cela en reconnoissance de ce que je vous aurai trouvé le meilleur intercesseur que vous puissiez desirer.

L E L I O .

Si tu fais cela , mon cher Mascarrille

M A S C A R I L L E .

Eloignons-nous d'ici : les deux vieillards pourroient y venir . . .

L E L I O .

Nomme-moi donc le médiateur que tu me promets.

M A S C A R I L L E .

Soyez tranquille ; votre pere lui-même vous servira d'intercesseur auprès d'Anselme.

L E L I O .

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M A S C A R I L L E .

Cela veut dire que j'ai une idée que

je ne saurois vous communiquer ici.
Venez , partons. (*Ils s'en vont.*)

S C E N E X V.

ANSELME, PHILTO (*sortant de la
maison.*)

A N S E L M E.

JE le répète , mon cher Philto ; il seroit difficile de trouver dans le monde entier un ami plus fidele & plus prudent que toi ; je t'en fais mille & mille remerciements , & je voudrois pouvoir te marquer ma reconnoissance des services que tu m'as rendus.

P H I L T O.

S'ils te sont agréables , il sont trop récompensés.

A N S E L M E.

Il y a bien de la grandeur de s'exposer à la calomnie pour obliger un ami !

P H I L T O .

Pas tant que tu le crois. Qu'importe la calomnie , quand on n'a rien à se reprocher ? J'espère que tu ne blâmeras pas non plus la ruse que je voulois employer au sujet de la dot.

A N S E L M E .

Bien loin de là ! Je suis seulement fâché que la chose ne puisse pas avoir lieu.

P H I L T O .

Et pourquoi ? ... Soyez le bien venu , Monsieur Stéléno : vous arrivez fort à propos.

S C E N E X V I .

STÉLÉNO , ANSELME , PHILTO.

S T É L É N O .

IL est donc vrai qu'Anselme est de retour ? Je m'en réjouis de tout mon cœur.

A N S E L M E.

Je suis enchanté de revoir mon ancien ami en bonne santé ; mais je suis affligé que la première chose que j'ai à lui dire , soit pour lui annoncer un refus. Philto vient de m'instruire des intentions de votre pupille pour ma fille ; sans le connoître je l'accepterois pour gendre par égard pour vous , mais malheureusement ma fille est promise au fils d'un de mes amis intimes , mort depuis peu en Angleterre. Avant de lui fermer les yeux , il a exigé ma parole que j'unirois ma fille avec son fils. Nous en avons même fait une espèce d'engagement par écrit , & mon premier soin , dès que je serai libre , sera d'aller trouver le jeune Léandre pour l'en instruire.

S T E L E N O.

Le jeune Léandre ? C'est justement lui qui est mon pupille.

A N S E L M E.

Le fils de Pandolfe ?

498 L E T R É S O R,
S T E L E N O.

Lui-même.

A N S E L M E.

Et c'est ce même Léandre qui vou-
loit épouser ma fille ?

P H I L T O.

Oui, lui-même.

A N S E L M E.

Quelle heureuse rencontre ! Ah !
que je confirme de bon cœur la parole
que Philto vous avoit donnée en mon-
nom ! Allons embrasser ce cher Pupille
& ma chere Camille. Sans mon déplo-
rable fils , il n'y auroit point d'homme
sur la terre aussi heureux que moi !

S C E N E X V I I.

M A S C A R I L L E , A N S E L M E ,
P H I L T O , S T É L É N O.

M A S C A R I L L E.

A H ! quel malheur ! quel affreux
malheur !... Où pourrai-je trouver
le Seigneur Anselme ?

A N S E L M E.

N'est-ce pas Mascarille ? Que crie ce coquin ?

M A S C A R I L L E.

Ah ! pere infortuné ! Que diras-tu à cette triste nouvelle ?

A N S E L M E.

Quelle nouvelle ? Parle.

M A S C A R I L L E.

Le déplorable Lelio Ah ! . . .

A N S E L M E.

Eh bien , que lui est-il donc arrivé ?

M A S C A R I L L E.

Quelle cruelle aventure !

A N S E L M E.

Mascarille

M A S C A R I L L E.

Quel événement tragique !

A N S E L M E.

Ne m'inquiète pas plus long-temps , maraut , & dis-moi vite . . .

M A S C A R I L L E.

Ah ! Monsieur Anselme , votre fils . . .

500 L E T R É S O R ,

A N S E L M E .

Eh bien , mon fils ?

M A S C A R I L L E .

Quand j'ai été pour lui annoncer
votre heureux retour , je l'ai trouvé
étendu dans un fauteuil , la tête pen-
chée sur un bras

A N S E L M E .

Expirant , peut-être ?

M A S C A R I L L E .

Non ; il faisoit expirer un flacon
d'excellent vin de Hongrie Ré-
jouissez - vous , Monsieur Lélío , lui
ai-je crié ; réjouissez-vous ! Monsieur
votre pere , ce pere si chéri , si désiré ,
vient d'arriver ! — Quoi ? mon pere ?..
A ces mots la bouteille lui échappe
des mains de frayeur ; elle se brise en
mille morceaux , & la liqueur précieu-
se coule à grands flots sur le parquet....
Quoi ? s'écria t-il encore , mon pere
est arrivé ?... Que vais-je devenir ? —
Ce que vous avez mérité , lui ai-je
dit Aussi - tôt il se leve brusque-
ment , court à la croisée qui donne sur
le canal , l'ouvre avec fracas

A N S E L M E.

Et se précipite ?

M A S C A R I L L E.

Et regarde quel temps il faisoit . . .
Mon épée ! m'a-t-il dit d'un air furieux,
mon épée ! . . . Je refusois de la lui donner ,
parce qu'on n'a que trop d'exemples.... Que voulez-vous faire de votre
épée , Monsieur ? — Ne réplique pas ,
ou bien La façon dont il a prononcé
ces mots étoit si terrible , que je lui ai donné
son épée ; il la prend , & à l'instant

A N S E L M E.

Il se la passe au travers du corps ?

M A S C A R I L L E.

Et

A N S E L M E.

Ah ! pere infortuné que je suis !



S C E N E X V I I I

& derniere.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LÉLIO (*sans être vu.*)

M A S C A R I L L E.

ET la met à son côté. Viens, dit-il, Mascarille ; mon pere , sans doute , est indigné contre moi , & je ne peux en soutenir l'idée. Je ne veux pas vivre plus long-temps , si je perds l'espoir de l'appaiser. Il se précipite de l'escalier , sort de la maison & se jette non loin d'ici (*Tandis que Mascarille dit ces mots & qu'Anselme est tourné de son côté , Lélío de l'autre côté se jette à ses pieds.*) aux pieds de son pere.

L É L I O ,

Pardonnez - moi , mon pere , un stratagème par lequel j'ai essayé, si votre cœur étoit encore susceptible de quelque pitié pour moi. Ce que vous avez craint , arrivera certainement, s'il

faut que je me leve de vos pieds sans avoir obtenu le pardon que j'implore. J'avoue que je suis indigne de votre tendresse , mais aussi il m'est impossible de vivre, si j'en suis privé. Ma jeunesse & l'inexpérience doivent excuser bien des choses ; & mon sincere repentir....

P H I L T O.

Laisse-toi fléchir , Anselme !

S T E L E N O.

Je me joins à lui pour demander sa grace. Soyez sûr qu'il se corrigera.

A N S E L M E.

Si je pouvois le croire !... Allons , leve-toi ! Je veux bien encore faire un dernier essai ; mais si tu donnes de nouveau dans tes égarements , souviens-toi que je ne t'ai rien pardonné , & le moindre excès que tu te permettras , t'attirera la punition de tous les autres.

M A S C A R I L L E,

Cela est juste !

A N S E L M E.

Commence par chasser tout-à-l'heure ce vaurien de Mascarille !

M A S C A R I L L E.

Cela est injuste!.... Chassez-moi, ou gardez-moi : cela me fera égal ; mais auparavant payez-moi au moins la somme que je vous ai prêtée pendant sept ans , & que j'avois la générosité de vouloir encore vous prêter pendant quinze autres.

Fin du second Tome.